

**Christian MIQUEL**

**LA VIE EST AILLEURS**

**AMAVIF, Angle Mort, Angle Vif**



# **COSMOGENESE**

**(Préambule)**

## Chapitre 1 : Thanatos, la vie

Attentif au halètement irrégulier de ma respiration, je me demande quand je vais mourir.

Je guette les irrégularités de mon souffle, craignant qu'il ne s'interrompe d'un moment à l'autre, sans que je m'en aperçoive.

En même temps, je me rassure: tant que j'entends le sifflement de l'air se frayer péniblement un chemin à travers mes bronches asthmatiques, avec ce halètement familier de locomotive à vapeur peinant sur de vieilles traverses rouillées, je suis encore en vie.

Un léger mieux se produit en général à ce moment: l'angoisse s'estompe, ou plutôt passe en arrière-plan, me laissant accroché aux bruits de tuyauterie de mon corps. Je m'y réfugie peureusement pour ne plus penser à rien d'autre.

J'écoute avec délectation les gargouillements de mes intestins, les bulles d'aérophagie de mon ventre, les contractions nouées de mes muscles, les craquements douloureux de mes os. Les sens en éveil, je guette les mille odeurs de charogne de mon organisme, ses pets nauséabonds comme l'acidité des reflux gastro-oesophagiens qui remontent jusqu'à la gorge, emplissant ma bouche d'une irrésistible envie de vomir.

Et c'est là, qu'enfin, miracle, j'obtiens la certitude d'exister.

Impression ténue, fragile, qui permet de se ramasser un bref moment en une boule de sensation pure, en un noyau d'identité éphémère qui rejette violemment les agressions et les déséquilibres internes de l'organisme, cette charogne besogneuse. En cet instant magique où je m'arc-boute contre l'impression que tout se déglingue dans mon corps, j'ai enfin le sentiment d'exister, d'être moi-même, d'adhérer pleinement à mon essence.

La conscience de soi naît ainsi dans le bas ventre, macère dans les viscères, et se nourrit de tous les vomis de l'existence. Malgré tous ses efforts ultérieurs pour faire oublier ses origines, en se parant de belles vertus, en développant le contrôle du mental, en se

construisant une personnalité individuelle qui se voudrait unique, elle demeurera toujours marquée par cette généalogie.

Elle ne sera jamais, en dernière instance que *ça*: la révulsion d'un morceau de chair qui n'en peut plus de son mauvais fonctionnement, et qui suscite en retour la prise de pouvoir de l'organe-cerveau sur le reste du corps, afin de s'hypostasier dans le fantasme illusoire d'un sujet autonome. Son avènement se fait toujours sur ce fond de mal-être corporel, de mauvaise foi et de mensonge ontologique, pour nier la fragilité éphémère ainsi que le caractère pestilentiel de son essence la plus profonde.

L'angoisse qui la mine et dont elle aimerait bien se débarrasser, se révèle être ainsi, dans le même mouvement, ce dont elle a secrètement besoin pour s'affirmer.

X

*Je ne veux pas mourir, disait-il en face de moi, recroquevillé contre le mur en position fatale, dans l'espoir inconscient d'échapper à mon emprise en tentant de revenir phantasmatiquement au moment qui avait précédé sa naissance. Car ne pas naître, c'est la seule solution pour échapper à la mort.*

*Je ne comprends pas la crainte que je procure aux hommes, alors que je viens les soulager de tout ce qui leur fait peur. Je les allège de leurs fardeaux, des charges que les années font peser toujours plus lourdement sur leurs pauvres épaules.*

*Je ris de leurs efforts insensés, des fortunes qu'ils dépensent à fonds perdus, des moyens scientifiques et techniques qu'ils mobilisent en vain depuis l'aube des temps, pour me faire reculer. Comme s'ils ignoraient que je ne suis pas un ennemi extérieur: je suis secrétée, sans fin, par chacune de leurs cellules. S'il leur faut manger pour vivre, ils doivent en même temps déféquer et perdre ainsi quotidiennement un peu de leur substance, en hommage sacrificiel à mon royaume.*

*Lorsque, mus par le désir d'éternité et par l'envie de réparer leur propre corps, ils auront enfin réussi à cartographier la totalité du génome humain, ils seront perplexes face au programme informatique que j'y ai glissé -si beau, si puissamment efficace qu'aucune manipulation ne pourra faire dévier cette magnifique machine de son but ultime : la génération d'erreurs aléatoires, donc*

*imparables, en vue de la destruction du support physique qui l'abrite. Pour retrouver, enfin, l'état de repos.*

*Je ne mets pas fin à la vie: c'est la vie qui me produit, dès son premier souffle. La respiration qui apporte l'oxygène indispensable à leurs pauvres poumons, se poursuit naturellement en expiration -cette petite mort par laquelle, là aussi, ils meurent à chaque instant.*

*Mais cela, chacun s'empresse de l'oublier.*

x

Je me barricade contre la mort, l'ennemie à abattre.

Ma vie est organisée pour la mettre à distance, pour chasser tous les événements imprévus qui pourraient lui permettre de se glisser chez moi.

J'ai acheté une petite maison en banlieue, soigneusement protégée du monde environnant par d'épais murs en béton. J'y ai aménagé ma chambre à coucher de façon à ce qu'elle soit à l'abri de tout bruit ou lumière extérieurs, et mon salon afin de pouvoir rester des heures dans mon fauteuil, sans bouger, face à la télévision qui me maintient en perfusion directe sur la vie.

Plus besoin de sortir: c'est désormais l'univers qui vient à moi, en s'offrant comme un spectacle plus vrai que nature. Grâce au câble et au Web, je peux même m'y promener, y faire mes courses, communiquer et agir sans bouger d'un centimètre. Car tel est l'idéal de la sagesse: ne plus ressentir le besoin de bouger, demeurer aussi impassible que possible, dans une sérénité végétative qui vous transforme en un Dieu vivant et immobile -ce premier moteur au repos d'Aristote, autour duquel était censé tourner métaphoriquement l'ensemble du système planétaire.

J' ai enfin compris ce qu'on appelait la béatitude des saints qui, purs esprits, étaient censés échapper aux contraintes humaines du besoin: je biberonne des images qui m'emplissent d' euphorie, je me bouche les oreilles à la cire d'une chaîne hi-fi dont j'ai poussé le son à fond, et je rêve en surfant sur un monde immatériel où plus rien de concret ne vient me faire obstacle.

x

Si j'ai pu développer, ainsi, une vie de pur esprit, c'est parce que j'ai réussi à réduire les contingences matérielles à leur plus simple expression.

Ma vie quotidienne répond à des rituels bien précis, qui me permettent de scander la journée par des gestes qui, en revenant régulièrement, actualisent un autre temps circulaire, fondé sur la reproduction du Même.

L'imprévu et les aléas du temps n'ont pas place dans cette organisation. Je me lève chaque matin à la même heure, et reproduis scrupuleusement les mêmes opérations: je me rase en évitant soigneusement la coupure qui ferait sourdre sur ma peau un sang rouge dont la seule vue me ferait m'évanouir, puis j'ingurgite un petit déjeuner de céréales au nombre de calories soigneusement calculé, avant de m'habiller et de m'installer derrière mon bureau.

Le reste du temps, je classe mes documents, j'écris, je remplis des papiers, je prépare des courriers administratifs, anonymes et froids, qui me permettent de m'assurer de moyens de subsistance minimaux. C'est d'ailleurs une des preuves les plus évidentes de l'existence: on vit tant qu'on a un dossier quelque part, tant qu'on est poursuivi par des demandes officielles d'information afin de donner la preuve qu'on est bien, encore, de ce monde.

J'essaye de gérer ma vie comme un bon comptable, en prévoyant et limitant au maximum les moindres de mes dépenses physiques, en remplissant, à chaque moment, la colonne des débits et des entrées qui viennent du monde extérieur, en tentant de ramener le bilan de ma journée à l'équilibre.

J'ai ainsi élevé une barrière d'habitudes, afin de jaloner ma vie en l'empêchant de dériver ou de s'écouler sans raison. Comme les grands constructeurs de digues et de barrages, je veux dompter son cours impétueux, la corseter, pour mieux prévenir tout débordement intempestif.

Je ne suis pas seul à agir ainsi: en s'achetant une voiture, en meublant leur espace privé, les autres hommes aussi cherchent à

aménager un lieu bien à eux, où les aléas ne pourront les surprendre. J'ai uniquement la prétention de m'organiser un peu mieux qu'eux, en mettant toutes les chances de mon côté.

Il faut dire, aussi, que j'ai particulièrement bien choisi mes armes: en me vouant à l'écriture, j'échappe d'emblée au temps, et maintiens la mort, mon ennemie, à distance respectueuse.

Car la mort a peur des mots.

x

*Je me glisse à travers les plus minuscules fissures du corps.*

*Pas étonnant que les hommes se cachent pour chier, pisser ou vomir: cela leur rappelle qu'à chacun de ces moments, je suis occupée à vidanger leur organisme, à broyer leurs aliments pour les transformer en déchets, à extraire leur sueur et leurs humeurs des moindres pores de leur peau.*

*L'homme est un sac de merde mal fermé, condamné à remplir sans fin cette outre de chair molle qui fuit et perd sa substance par tous ses orifices. Peur, sudation, émotions, excréments et mouvements, les font mourir une infinité de fois, à chaque seconde qui passe.*

*Même la réflexion, ce refuge secret dont ils sont si fiers, obéit secrètement à ma loi.*

*Car penser, c'est ne pouvoir s'empêcher de s'épancher: diarrhée verbale, qui s'écoule de l'intérieur, et se perd au-dehors en paroles inutiles.*

*Le mental est un fleuve au flot monstrueusement gonflé d'idées avortées, qui se répand sans aucune retenue. S'ils étaient capables de réécouter leur discours intérieur, les hommes verraient d'ailleurs que je viens sans cesse en interrompre le fil, le transformant en ébauche de réflexions mort-nées, qui ont à peine le temps d'apparaître, que déjà elles s'évanouissent, sans avoir eu le temps de prendre une forme définitive, en étant déjà remplacées par d'autres.*

*Je distille ainsi la mort à l'intérieur du corps, dans le creux des pensées, au fil des rêves et des humeurs internes.*

*J'habite le lit des mots, je leur fournis l'air qui leur permettra de se gonfler et de prendre forme.*

*Chaque mot est une petite mort.*

x

L'ennemi peut naître à l'intérieur de soi-même: de ces pulsions et humeurs soudaines, envies et peurs, colères et désirs flous, qui viennent déranger le bel équilibre où je me tenais, tel un funambule du Néant.

Malgré tous mes efforts, je ne peux lutter contre ces pulsions qui traversent parfois mon corps, en se lovant autour de mon sexe et le redressant de manière obscène, avant d'irradier partout dans mes chairs, jusqu'à me faire haleter, le dos arqué et la gorge sèche, sous le feu d'un désir brûlant.

Alors, je sors, et je me paye une pute, comme j'ouvre une canette de bière que je vide et jette tout aussitôt.

Parfois, j'hésite d'ailleurs entre ces deux objets, qui, chez moi, répondent au même besoin. Car la soif crée aussi une impression de sécheresse au fond de la gorge, laquelle irradie ensuite le long de mes membres, avant de descendre dans mon bas-ventre, jusqu'à y durcir mon pénis.

Boire ou baiser, c'est pareil: quand je ressens la morsure du désir, je peux tout aussi bien avaler une bière mousseuse en la faisant jouissivement s'écouler en moi jusqu'à l'ivresse, ou d'autres fois vider le trop-plein de sperme qui encombre mes couilles.

La fille est si peu importante dans l'histoire que je peux m'en passer. Il m'arrive alors de me débrouiller tout seul avec une canette. Mais cette dernière conserve une odeur bizarre, de sperme, de bière et de fer mêlés, qui m'empêche de m'assoupir ensuite de façon bienheureuse. C'est pourquoi je préfère, malgré tout, payer une prostituée pour qu'elle monte chez moi.

Jamais je ne ferai l'amour avec une autre femme. Ce serait risquer de mettre en danger le fragile équilibre psychique que je me construis jour après jour.

Faites l'amour avec sentiment, et aussitôt le désordre va poindre, votre vie basculant et perdant son centre d'équilibre, puisqu'elle implique soudain que l'Autre a droit, lui aussi, à de la considération et à d'autres désirs que les vôtres!

Je ne veux pas d'amour. Je refuse de dépendre d'un sentiment, d'une émotion, et encore plus d'une autre personne.

Je veux vivre de manière parfaitement autonome et autarcique.

X

*Mes deux plus fidèles alliés sont le désir, et l'amour, sa plus belle parure.*

*L'amour physique, bien sûr, dans ce qu'il a de plus nu et de plus cru, lorsqu'il provoque la passion, puis enfin l'étreinte irrésistible de deux amants. Car lorsqu'ils sentent monter, le long de leur colonne vertébrale, les convulsions de l'orgasme, c'est toujours moi qui suis aux commandes, pour déclencher l'ultime orage cérébral qui va brutalement emporter leur corps, réduit à l'état de pantin désarticulé.*

*Ils ne s'en aperçoivent même pas: ils s'offrent d'eux mêmes, en victimes consentantes, à leur propre anéantissement -tant ils apprécient de pouvoir sortir un bref instant de leur corps, pour s'éteindre dans une extase partagée, en goûtant à cette jouissance infinie qu'ils nomment d'ailleurs, avec une ironie dont ils ne sont pas conscients, leur « petite mort ».*

*J'apprécie également l'amour sans amour, l'amour vénal, et même l'amour solitaire. Certes, ils se révèlent plus tristes et plus honteux; mais ils servent encore mieux mes desseins. Je ne me préoccupe plus d'accorder le mouvement de deux êtres: il me suffit de vider un corps-objet de son énergie, en soufflant et éteignant la flamme qui l'anime. J'avoue qu'il y a, pour moi, quelque chose de fascinant, de jouissif même, à ce spectacle de l'auto-consumation d'un corps par son propre désir.*

*Je ne me contente pas de ces moments de plaisir extrême: j'interviens aussi sur tous les désirs qui parsèment une existence, en leur envoyant le reste du temps une infinité d'autres tentations partielles, pour que leur supplice ne connaisse jamais de fin.*

*Qu'importe l'objet de ces milliers d'envies, qui projettent leur voile d'illusion sur la vie quotidienne, en teintant chaque existence d'une coloration ponctuelle. Le principal, c'est qu'ils créent à chaque fois un manque, les amenant à s'imaginer qu'ils se porteront mieux s'ils possèdent enfin ce qui brille et leur échappe. Nul ne se rend compte qu'il n'obtiendra jamais l'objet visé: dès qu'on pense le toucher, il s'avère incomplet, ne correspondant jamais totalement à ce qu'on souhaitait.*

*Mon ombre s'incruste dans cet écart qui existe entre l'objet et le désir.  
Car le désir est une course suicidaire à la mort, que l'imagination dissimule  
derrière ses oripeaux.*

x

Je ne veux pas naître.

Je ne souhaitais pas venir à l'existence, j'aurais hurlé mon refus si l'on m'avait demandé mon avis. Mais voilà: toute l'humanité repose sur cet arbitraire originel, sur le fait qu'on ne m'a rien demandé.

Ni à moi, ni à personne d'ailleurs: nous sommes tous les baisés de l'histoire, et cela depuis le début. Alors, à quoi bon se reconforter par la suite et rêver à de beaux idéaux: la démocratie, la tolérance, l'amour, l'égalité -pourquoi se cacher derrière ces mensonges, lorsque la vie est, d'emblée, le résultat d'une volonté aveugle, la preuve d'une cruauté monstrueuse?

Qu'y a-t-il de plus horrible que la condition du fœtus? Un état végétatif, sous perfusion, recroquevillé dans une cave molle et sans lumière, chaque jour un peu plus étroite, dont même les habitants des HLM les plus lépreux ne voudraient pas; mal insonorisé de surcroît, avec sans cesse des bruits de tuyauterie, et des mouvements, des ballottements qui empêchent de se sentir bien.

Et puis, d'un seul coup, au moment où vous avez l'impression que vous allez vous disloquer à force de vous contracter par manque de place, cette lente et terrible glissade le long d'un tunnel noir et gluant, ces mains qui vous arrachent la tête, ce tuyau qu'on vous coupe en vous mutilant et vous jetant nu dans le monde -et cette lumière crue, froide, ces cris, cet environnement flou et hostile!

Une vague de pleurs monte à la gorge, non, c'est une bouffée d'air qui vous coupe de votre ancien système de survie, et qui vous force à respirer, puis à expirer pour ne pas étouffer -ça y est, le piège s'est déjà refermé!

x

Je ne veux plus naître.

Ni demain matin, ni plus jamais.

Je me délecte de ce sang chaud dans lequel je me baigne: il me réconforte.

Jouissance de sentir, enfin, ma vie qui s'écoule, en se mêlant à l'eau bouillante et fœtale d'un bain romain...

## Chapitre 2: Eros, la mort

J'ai attendu le crépuscule pour retenir le soleil dans mes yeux, juste avant qu'il ne disparaisse derrière l'horizon.

Gorgée de ses irradiations, je me suis relevée, j'ai arraché les tuyaux qui me maintenaient attachée aux appareils de surveillance médicale de l'hôpital, et je me suis précipitée à la fenêtre pour hurler.

Un long cri d'ivresse et de libération animale, celui-là même que jetaient les Ménades folles de Dionysos lorsqu'elles se sentaient emplies par le suc de la terre et du vin divin.

Et je suis enfin née, d'une nouvelle et seconde naissance.

Je veux dire: c'est à ce moment précis que je me suis réellement mise à exister, à sentir les pulsations de mon cœur battre dans la poitrine, le sang irriguer mes veines, monter jusqu'au cerveau, les moindres de mes membres se trouvent traversés à leur tour par un flot de vitalité et de sensibilité nouvelle.

Folle de joie, je me surpris à humer avec plaisir l'odeur des herbes fraîchement coupées, à jouir de la fraîcheur de l'eau coulant lentement dans ma gorge, riant comme un enfant en voyant la chair de poule provoquée par la caresse de la brise nocturne sur mes bras nus. Je me sentais pleinement éveillée, communiant avec le monde par chaque pore de ma peau...

Comme si, auparavant, mon corps avait été là, mais flasque et insensible, sans avoir jamais été branché sur le cœur.

Et c'est bien ce qu'il se passe pour chacun de nous: votre mère vous jette au monde comme elle le peut, mal dégrossi dans votre enveloppe charnelle. L'école prend la relève, redresse les corps, façonne des esprits encore malléables, les forçant à entrer dans un moule uniforme. A

force de recevoir des injonctions et des punitions, chacun arrive à s'adapter, plus ou moins bien, pour survivre face aux multiples agressions du monde extérieur.

A la fin du processus, lorsqu'on vous laisse enfin vous débrouiller seul dans un monde d'adulte, vous êtes finalement devenu opérationnel -mais vous ne vivez pas. Nul ne vous a jamais dit qu'il vous restait à vous brancher sur vos émotions, à les écouter pour trouver votre essence, pour savoir quel chemin emprunter.

Personne ne peut, non plus, appuyer sur le starter, à votre place, pour vous mettre enfin en marche.

Et lorsque vous y parvenez enfin, on vous traite de fou, et on vous enferme.

Cela m'est, hélas, arrivé.

En allant à la fenêtre pour m'abreuver de l'énergie vitale du soleil, j'avais en effet jeté derrière moi la vieille blouse obscène d'hôpital dont on m'avait affublée. Je ne pouvais plus la supporter: elle était sale, grise de trop de lavages, et sentait trop les sueurs et les angoisses nocturnes de mon ancienne existence.

Nue face à la fenêtre ouverte, je n'en avais plus besoin: c'était la loque de mon vieux corps, sa vieille enveloppe vide et décharnée, le symbole d'une époque que je voulais à jamais révolue.

Evidemment, les infirmiers qui se jetèrent sur moi pour me la remettre sur les épaules, ne pouvaient comprendre. J'ai dû passer par des moments difficiles, accepter des piqûres calmantes, subir les interrogations de multiples psychiatres au regard lourd de suspicion bienveillante, être surveillée en permanence pendant plusieurs mois. Et surtout, me taire et feindre une normalité soumise.

Le personnel médical justifiait son attitude par le fait que j'avais déjà tenté, avant ma dernière expérience, d'attenter à mes jours. C'était vrai, mais je ne regrettais pas d'avoir

essayé de m'ouvrir les veines, plongée dans un bain chaud comme les anciens romains. Au contraire: je sais aujourd'hui que si je n'avais pas côtoyé le plus profond abîme, je n'aurais jamais eu la force de renaître à la vie.

Peu m'importent ces traitements qu'ils m'infligent et qui m'abrutissent quotidiennement. Au fond de moi, je sais que je porte désormais cette perle rare de mon être, cette flamme sacrée que je couve soigneusement.

Même les quatre murs d'un asile ne peuvent m'empêcher de m'évader par l'esprit, et de me sentir désormais libre, incroyablement libre!

Car je suis enfin redevenue vivante.

x

*Au commencement était donc ma souffrance.*

*La douleur de Gaïa la Terre, sur laquelle se vautrait Ouranos le ciel possessif, en une étreinte qui ne se desserrait jamais, étouffant dans le ventre maternel les enfants qu'ils avaient pourtant conçus ensemble, afin de les empêcher de sortir et de le concurrencer.*

*Même si je n'étais pas encore là, déjà le désir aveugle de vivre agitait les tréfonds du monde puisque Chronos, l'un de ces embryons comprimés dans les chairs maternelles, n'eut d'autre solution pour se libérer, que de couper et jeter au loin, dans l'océan primordial, les testicules d'Ouranos. Fou de douleur, le père des Dieux se retira dans les hauteurs inaccessibles de l'éther, laissant ses rejetons enfin surgir à l'air libre.*

*A la rage de vivre qui passe par le meurtre du Père pour s'affirmer, se joint aussi, dès le début de mon histoire, le désir éperdu de recoller les morceaux cassés de l'existence. Car je suis née du drame cosmique d'où sortit la création du monde, du ventre de Gaïa, mais également du sexe d'Ouranos jeté dans les flots marins, du sang versé qui crie vengeance, de ce sperme paternel mélangé à l'écume des vagues -du désir océanique en résultant de recomposer une unité perdue.*

*Je suis l'Aphrodite originelle, celle qui, en avançant sur le sable du temps, fait éclore les fleurs les plus odorantes de la création...*

x

J'aime passionnément la vie.

Chaque matin, j'accueille l'aurore avec un sentiment de grâce et de reconnaissance. J'attends avec impatience de découvrir la tonalité du jour qui s'avance, la musique de l'instant n'étant jamais la même, s'enrichissant chaque matin de nouvelles nuances.

Je tente de garder mes journées les plus ouvertes possibles, sans prévoir d'occupation, pour demeurer attentif au temps qui passe, pour mieux écouter les désirs et les envies de mon corps. Car c'est en lui, que se trouve la vérité du monde.

Je lutte contre toute forme d'habitude, ce symbole de la mort et de l'endormissement. Je ne veux être réifiée et limitée en rien, ne me sentir prisonnière d'aucun lien. Je souhaite être libre comme le vent, vive comme une flamme qui se renouvelle perpétuellement, fraîche et pure comme l'eau d'une source jaillissante.

Je veux vivre au plus près de la force primitive de la vie.

x

Avant d'être Aphrodite issue de l'émasculatation d'Ouranos, j'étais le Vieil Amour, l'antique Eros non sexué, qui régnait seul sur le cosmos lorsque la Terre émergea pour la première fois sur fond de Chaos et de béance originelle.

A l'aube des temps, je représentais donc cette force primitive, cet élan vital encore indéfini, qui poussa la Terre à surgir de Béance, qui en fit jaillir ensuite le Ciel, cette membrane étoilée déjà contenue dans ses tréfonds, que la boule terrestre cracha comme un embryon trop mûr, en le projetant loin, haut dans les airs, pour mieux l'étreindre par la suite, et s'unir à lui...

Encore aujourd'hui, en deçà de tout désir objectif, les humains capables de régresser dans les tréfonds de leur psychisme, peuvent retrouver le contact sacré avec ma force vitale et cosmique...

x

Assise au bord de la plage, je me souviens que, déjà adolescente, j'aimais jouir de la fraîcheur de la nuit, regardant les vagues qui

viennent mourir doucement sur le sable en me léchant les pieds, tandis qu'une légère brise caressait les tétons durcis de mes seins.

J'aime encore m'abandonner langoureusement au flot de sensualité qui me submerge en de tels moments, frissonnant au contact du sable moite sous ma peau nue, puis au contact de la mer qui vient avec la marée me lécher les pieds.

Les yeux mi-clos, le corps arqué et la tête renversée, je guette longuement, à la tombée de la nuit, la montée du croissant de lune dans le ciel noir, laissant l'eau monter doucement le long de mon corps.

Lorsque l'astre nocturne se découpe enfin au-dessus de ma tête, comme une lame de couteau sacrificiel, m'inondant de son étrange lueur argentée, je suis enfin prête.

Je sens mes mains pleines de sable mouillé remonter en tremblant le long de mon corps, se refermer délicatement sur mes seins, commençant à les caresser lentement, puis plus fortement, les pinçant et les titillant jusqu'à ne plus ressentir que le feu d'un désir exacerbé. J'écarte alors mes lèvres roses et humides, pour mieux permettre au vent et à la mer de s'y engouffrer, provoquant des spasmes de volupté que je retiens à grand peine.

Au moment ultime, juste avant de perdre conscience, j'entends le roulement lointain des vagues se rapprocher ; puis les flots de l'orgasme me submergent et m'emportent. Mon corps explose et se morcelle, faisant follement l'amour à la nature, au vent, à la mer et au cosmos, enfin réconciliés en une étreinte sauvage.

x

Je suis toutes les formes ultérieures que voulut bien prendre Aphrodite pour emplir la création de ses fruits. Je suis celle qui embellit la vie, qui envoya aux hommes, Eros le Désir, et Himéros l'Amour, pour les réveiller de leur long assoupissement.

Car tant qu'ils se contentent de leur propre corps, les humains ne vivent pas: ils se contentent d'un carcan de chair, auquel il manque encore le souffle que leur apportera l'autre sexe.

En me parant de vertus aimables, je leur apporte le goût de l'Autre. En leur insufflant la flamme du désir, je souffle sur l'âtre de leur âme. Tour à tour maîtresse et servante, je leur fournis la chaîne et le feu. Car chacun a besoin de l'autre, pour retrouver cette partie de soi dont il manque cruellement depuis la Séparation de la naissance. .

J'ai transformé la séparation des sexes, cette coupure radicale qui les marquait du sceau de l'incomplétude, en y insufflant le désir de recomposer une unité perdue.

x

Emplie d'une joie et d'une énergie trop longtemps contenue, je me suis mise à danser au clair de lune, tournoyant sur moi-même jusqu'au vertige, perdant peu à peu toute notion de l'endroit où je me trouvais, ma tête ballottant en tous sens, suivant inconsciemment les mouvements d'une transe que je sentais monter en moi de manière inexorable.

Autour de moi, j'entends à peine l'assemblée jeter des cris d'encouragement, des "ho!" et des "ha!", brefs comme des coups de fouet. Possédée, j'aime retrouver la fureur divine des antiques bacchantes grecques qui dévalaient les collines d'Athènes en poussant leur cri de guerre "Evohé! ho! ha!" en l'honneur de leur maître Dionysos, effrayant la population qui se terrait pour échapper à leur contagion.

En de tels moments, je ne suis plus moi, je communie avec le principe de vie qui innerve la nature, avec le sang de la terre qui monte jusqu'aux vignes, avec la force vitale qui fait se redresser les arbres et se mouvoir les animaux.

Ma transe atteint enfin son paroxysme. La flûte se fait de plus en plus ensorcelante. Je n'entends même plus la scansion régulière du tambour qui tente de me ramener à la réalité. Un immense éclair blanc vient brusquement zébrer mon cerveau. Sortant des entrailles de la terre, un serpent s'enroule autour de mes chevilles, monte le long de mon corps, se glisse entre mes cuisses, puis remonte dans mon vagin, tordant mon corps en un spasme

convulsé, l'emplissant d'une onde de plaisir torride. Je hurle, offerte au soleil, obscène, les cuisses ouvertes, n'attendant plus que le sexe qui viendra m'empaler.

Autour de moi, les gens touchés par cette folie divine s'embrassent et s'enlacent, fêtant le retour de la vie qui, à nouveau, s'écoule à flot. L'un d'entre eux s'approche de moi, me touche et me retourne. Je le regarde et me laisse faire.

O mon amant tant attendu!

Je ne peux m'empêcher de lancer un cri de plaisir. Après de longs préliminaires, où les caresses sur mon corps nu ont alterné avec de longs baisers et des moments d'immobilité parfaite, l'homme s' est enfin planté en moi, me pénétrant avec une infinie lenteur, avançant à l'intérieur de mes chairs tel un reptile, centimètre par centimètre, pour me laisser le temps de sentir chaque muqueuse, chaque pore de ma peau intérieure s'éveiller à la vie, s'exciter, en demander toujours plus.

Lorsqu'il est enfin solidement campé en moi, tel un arbre qui aurait plongé ses racines profondément en terre, il s'arrête un long moment, avant de pousser son tronc un peu plus haut, un peu plus loin. Je sens le membre de l'homme durcir et grossir, puis se mettre à vivre au rythme de mon propre corps. Je l'enlace avec amour et resserre mon étreinte sur lui, tandis qu'il laboure les chairs que je lui ouvre, lentement, puis de plus en plus rapidement.

Enfin, lové contre mon corps, tel un serpent stellaire autour de l'axe du monde, il se laisse aller, m'inondant de sa semence. Je crie en l'entourant frénétiquement de mes bras, et nous nous transformons tous deux, pour quelques instants d'éternité, en une comète folle, en un astéroïde tourbillonnant, ivre d'espace, de sensations et de vertiges.

Je ne suis plus moi, je ne suis plus rien, je suis tout!

x

Je suis l' Eros qui anime chaque forme de vie, l'étincelle qui fait se redresser tout ce qui naît et croît sur terre.

Je souffle le désir en eux, de façon à réveiller leur âme, celle-ci brillant seulement quand la flamme de la passion trouve un combustible pour l'alimenter.

C'est pourquoi j'ai besoin fondamentalement de l'Autre: pour attiser mon feu, pour reconstituer avec lui l'Unité perdue, pour retrouver ensemble le souffle du cosmos.

Et lorsque je ne trouve plus de bois pour me nourrir, je me retourne sur moi-même pour mieux me dévorer, pour consumer ma propre énergie.

Car tel est mon terrible secret: la fin de l'amour est certes l'étreinte de l'unité retrouvée, mais elle est aussi la mort annoncée de l'individu fragmenté. Comme dans toute religion authentique, l'amour implique le sacrifice et la mort symbolique du fidèle qui vénère son idole.

Peu de gens s'en doutent: moi, Eros, j'ai besoin de Thanatos, pour me frayer un chemin à travers l'épaisseur matérielle du corps et des chairs. J'ai besoin de détruire, de creuser des failles et des béances, pour respirer et trouver mon espace de liberté.

Le parricide de Chronos n'était pas un accident. C'est le geste fondateur de la vie qui est, en son essence, cruelle. Il faut tuer, emplir les cimenterres des cadavres de ce qui, vivant, est déjà mort; et creuser des béances dans ce qui est trop plein, pour y laisser germer le désir et l'envie.

L'épreuve est plus terrible qu'il n'y paraît, et il arrive malheureusement qu'à son issue, certains ne sachent retrouver le chemin du retour.

x

A force de chercher à me dépasser dans une ivresse perpétuelle, je suis tombée.

Je me suis ramassée grave.

Je ne sais même plus ce qui s'est passé exactement. Je me souviens d'une trop grande joie, d'une exubérance du plein midi, comme si j'avais voulu me gorger d'alcool, me brûler au contact du soleil afin de m'approprier ses forces et de ne plus voir la nuit.

Jusqu'à en éclater.

Cela s'est passé sans bruit: j'ai juste entendu le grand cri muet de la dépression qui montait de l'intérieur, comme les vagues de l'océan, m'emplantant soudain de larmes incontrôlées.

Un cri d'asphyxie, comme une bulle de vide m'empêchant de respirer.

En même temps, j'ai senti la faille de mon sexe grossir démesurément, devenir gouffre et béance, distendant mes chairs, m'écartelant et me chassant violemment hors de moi-même; avec une force centrifuge vertigineuse, face à laquelle je me sentais totalement démunie.

Je me débattis inutilement, crachant à la face du monde entier.

Puis ce fut l'hébétément.

Je n'étais plus rien.

J'étais tombée dans le trou qui me minait depuis le début.

Je hurlais, hurlais de nouveau, en quête d'une issue que je ne trouvais plus. Mais comment se retrouver, quand une camisole de force vous maintient dans le trou, mains et pieds liés?

Les infirmiers psychiatriques sont partis, me laissant seule avec les morceaux épars de mon moi. C'est à dire: avec mes lambeaux de passé, mes fragments de mémoire, et surtout cette terrible impuissance du présent, cette conscience obnubilée par l'oubli, par le fait de ne plus savoir ce qui a été oublié. Car j'ai la certitude d'avoir perdu l'essentiel: cette clef de la personnalité que j'ai dû posséder, mais dont je ressens cruellement le manque.

Pourtant je ne m'en fais pas trop: au fond de moi, je sais que je m'en remettrai.

On peut vivre sans identité: c'est si facile! Même si je ne peux plus m'échapper au-dehors, ni habiter en moi-même, la maison de mon être étant calcinée, il me reste toujours le voyage intérieur, et la possibilité de m'inventer les personnalités qu'on m'a volées.

Je suis condamnée à renaître une infinité de fois.

La vie est toujours gagnante.

### Chapitre 3: Chronos, l'éternel

Plus loin.

Plus vite.

Plus fort.

Les paysages défilent, course vertigineuse à travers l'écran vidéo de ma mémoire morte.

Ce furent d'abord d'horribles monstres irréels, venus de l'espace, surgis de nulle part, remontant du fond de mes peurs, plongeant leurs racines dans les marécages nauséabonds où bouillonnent sans fin regrets et culpabilité.

Splash, éclatés, manette poussée à fond: feu, feu, feu à volonté, je les ai tous détruit!

Enfin l'accalmie, un bref moment de vide.

Désert.

Puis le paysage a changé, et ce fut la foule.

Les milliers de visages que j'avais croisés dans mon existence d'adulte, même ceux que je n'avais entr'aperçu que quelques fragments de secondes, comme ce bref échange de regards dans le métro, cette rencontre brumeuse de fin de nuit au bistro, le gardien silencieux du parking, les collègues de travail, le plombier appelé pour déboucher les canalisations bouchées -tous, jusqu'à la nausée, sont venus vers moi en ricanant et en tendant leurs bras décharnés de morts-vivants, pour me happer et m'entraîner à leur suite, dans leur danse de damnés!

Horde de fantômes, acteurs principaux de ma vie et rôles secondaires indissolublement mêlés, ils formaient une barrière, une armée menaçante de revanchards aigris et agressifs, qu'il allait me falloir traverser si je voulais m'en sortir! J'ai plongé à travers la foule et mordu à pleines dents autour de moi, déchiré leurs membres, déchiqueté leurs chairs, jusqu'à m'enivrer de leur sang dégoulinant!

Je les ai ré-ingurgités un par un, jusqu'à la nausée, jusqu'à les vomir, puis à les ré-avaler comme le font les chiens malades, pour qu'ils réintègrent mon esprit, leur origine, et s'y abîment enfin.

Plus j'en avalais, plus je rétrécissais, et perdais l'usage de la parole. Bientôt, je ne grognais plus que des borborygmes incompréhensibles, qui me replongeaient chaque fois un peu plus loin dans le passé. Ce furent des souvenirs d'enfance qui m'assaillirent à leur tour: la foule de la faculté, le lycée et ses barreaux invisibles, les froncements de sourcil des profs et les cris des élèves, les disputes et trahisons de copains, les punitions des parents, les...

-Delete, delete, tous, à effacer, et encore effacer!

Et moi, de plus en plus petit, point lumineux qui rapetissait au centre de l'écran, au fur et à mesure que je perdais mes points de vie.

Mais peu m'importait, j'étais emporté par l'ivresse du jeu! Je retrouvais enfin l'innocente cruauté de l'enfant, la bienheureuse inconscience qui lui permet de frayer avec les dangers extrêmes sans avoir peur, l'insouciance qui l'amène à se considérer comme le seul être au monde, le pivot autour duquel tout l'univers s'organise. Car les autres ne sont, à cet âge, que des prolongations de soi, des instruments pour réaliser ses envies: des figurines à effacer lorsqu'elles vous gênent

-Delete, et encore delete!

Boire, manger. Revenir aux sensations élémentaires, au regard naïf et cruel de l'enfant, qui n'hésite pas à tuer les mouches qu'il capture pour mieux les admirer. Remonter dans le temps, toujours plus loin dans l'enfance...

x

Enfin retrouver mon corps, le corps d'avant le corps, ce Corps sans Organes auquel rêvèrent les mystiques et les fous, ce corps lunaire dont les chairs pleines se plient et se déploient au rythme des marées, formant un seul plan lisse et immanent, sur lequel courent les énergies débridées de la terre et du ciel!

Je suis redevenu un plan sans frontière, un organisme ouvert au monde et à ses plus petites fluctuations, une peau qui sent l'humus du sol, une bouche qui boit les rivières de pluie, une peau brûlée de soleil qui s'abreuve au sel de la mer, un corps qui se durcit à la flamme du feu primitif, et qui se dilate à l'air pur des cimes!

Je suis Sphaïron, la sphère originelle aux pures intensités lumineuses, qui brille et contient en elle tous les contraires, l'ensemble des membres de l'humanité et de la Création à venir - mais disjoints, morcelés, éclatés en un divin chaos originel!

Je suis Apeïron, l'Indéfini qui précède et qui contient en germe l'infini.

Je suis l'indétermination des origines et des sexes, le moment où la génétique, contenant en elle tous les possibles, hésite encore sur la forme à encoder, sur la matière dans laquelle elle va s'incarner et en même temps s'enfermer à jamais.

Je suis le souffle primitif qui anime les corps et qui soulève la boue primordiale, le vent qui, au moment de sculpter la glaise pour lui donner vie, hésite encore sur la forme à lui donner.

Je suis l'ad-venir de l'enfant, tel qu'il serait s'il avait le pouvoir d'arrêter sa course insensée vers le monde de l'adulte, s'il avait la capacité d'arrêter et d'inverser le temps, pour profiter pleinement de la forme qu'il incarne pour un moment éphémère.

Car le Temps est le royaume d'un enfant qui joue aux dés...

x

Le temps ne s'arrête jamais. Rien ne permet de s'en dépendre, rien n'existe en dehors de lui: il est le mouvement même de la vie, son nombre d'or caché.

Mais la fatalité de son mouvement est en même temps le secret du salut: s'il ne peut plus couler vers l'embouchure du futur, il continuera à s'écouler, mais en revenant vers sa source.

Il faut le parcourir à l'envers.

Ne jamais s'arrêter, sous risque qu'il ne se remette à couler et à vous emporter vers le monde des adultes et du dépérissement.

Je n'ai pas le choix: il me faut continuer ma marche, à l'envers.

Boire, manger.

Pipi, caca, dodo.

Le compte à rebours reprit de plus belle!

Pyjama, couches, berceau. Areuh...

Il ne restait plus que papa-maman, et tu vas faire ceci, et pas cela, gentille maman qui donne le lait, méchant papa qui me la prend pour lui tout seul -eux aussi, des pièges, les premières formes d'amour et de chantage, la porte de la prison qui se referme sur vous pour la vie entière.

Les détruire, passer à travers!

Les doigts crispés sur la manette de commande, je fais feu, et encore feu, sans relâche.

Les salves que j'envoie en continu rayent mon écran de contrôle.

Devant moi, vaguement, la forme de leurs corps obscènes, enlacés, nus, au lit. En train de me concevoir. Ils semblent implorer pitié.

Pas de quartier! Foncer, rouvrir le chemin perdu, passer, passer en force.

Flash, éclair aveuglant.

J'ai enfin réussi à franchir à l'envers les portes de la matrice! A me ré-enfanter de l'autre côté du miroir!

x

Mais là, soudain, l'horreur suprême.

Au lieu de m'abîmer en une béate source de bonheur océanique et indifférencié, je suis retombé dans un autre corps. Je suis redevenu un vieillard.

Car la vie ne s'arrête pas plus que le fleuve du temps: quand on parvient à revenir à son premier germe, quand on cherche à franchir à l'envers le moment qui vous a vu naître, on retombe dans l'existence qui vous a précédé, dans l'ancien corps qui avait déjà accueilli votre âme, avant votre dernière aventure terrestre!

Dégouté, je regarde ce personnage pitoyable qui, dans le miroir, m'accueille avec un ricanement de dément. J'ai désormais des

cheveux blancs et longs, mal lavés, qui me descendent sur les épaules, sur un col de chemise plein de pellicules et de saletés. Mes yeux profondément enfoncés dans leurs orbites grises et gonflées, trahissent les nuits sans sommeil de la vieillesse. Mes mains décharnées tremblent, mon vieux corps rabougri et agité sporadiquement de spasmes, se tasse dans son fauteuil roulant. Et cette bave dégouttante qui perle à mes lèvres, témoin de mon impuissance à pleinement me posséder et à me contrôler!

La vieillesse est un naufrage.

Pire que la mort.

x

Les humains ne savent pas jouir des trésors de l'enfance, se hâtant de redresser ce qui leur apparaît comme les imperfections d'un esprit mal formé, en le forçant à entrer dans le moule rigide des adultes.

Ils ignorent de la même façon les leçons de la vieillesse, ce diamant solitaire aux mille facettes, reflets d'expériences dont ils pourraient tirer parti, mais dont le brillant se perd peu à peu à force de ne plus être contemplé par personne.

Ils se contentent d'emprisonner tout ce qui leur fait peur, tout ce qui déroge à leur logique d'adulte bien-pensant et normalisé. Sans remords, et même avec la bonne conscience du devoir accompli, ils enferment les enfants dans les casernes de l'école, et les personnes âgées dans des hospices, ces antichambres de la morgue où on les conserve à basse température, pour le minimum de frais et d'encombrement possible.

Entre les deux, ils se sont arrogés le pouvoir sur le monde, et l'ont refaçonné à leur image: petit, mesquin, purement utilitaire, enfermé dans des barrières d'immeubles ou dans des pavillons de province, enchâssé dans un carcan de règles et d'interdits, accessible uniquement à la puissance de l'argent et du pouvoir, ouvert à une compétition féroce, qui oblige chacun à se comporter en prédateur et à spolier son voisin, plutôt que de partager ensemble les ressources de la nature.

C'est ce que leur esprit malade appelle la Vie, mais qui n'est que folie et déraison, déformation de l'instinct vital quand on le brime et qu'on le force à fonctionner d'une manière dénaturée, dans la cage étroite d'une terre rabougrie, où l'amour a été transformé en chambre close.

x

Je les ai trop longtemps craint et méprisés.

Il n'y a d'autre issue que d'entrer résolument dans la chambre close de la vieillesse et de la démence.

C'est à leur destin que j'ai voulu échapper en cherchant un illusoire refuge dans mon enfance perdue. Fuite vaine et inutile, puisque nous vieillissons dès la naissance et cultivons en nous, à chaque instant, ce germe de mort qui nous mène à notre perte.

J'ai trop longtemps couru à travers les allées du labyrinthe de la vie, évitant soigneusement les chemins qui risquaient de me ramener, sur l'écran de ma mémoire, vers cet embranchement fatal.

Maintenant je n'ai plus peur de plonger dans ce monde déchu.

x

Touche F4, programme E3, Fin de Jeu...

A peine la porte dérobée de la Raison poussée, je me sens happé dans un monde de terreur: des mains décharnées tentent de m'agripper et de m'attirer dans leur gouffre; je sens le souffle fétide d'horribles bouches édentées sur mon cou, leur bave molle coule sur ma peau, tandis que leurs corps gluants se collent à ma peau. Ils sont déjà des dizaines scotchés comme des sangsues sur mon corps, suçant mes chairs et mon sang, pour y chercher une improbable jeunesse.

Réfrénant ma répulsion, j'enfonce frénétiquement mes touches de commande: stocker, stocker et avancer, boucliers de protection.

Bientôt le monde se stabilise autour de moi, et je peux regarder ce qui m'entoure. Le spectacle est pire que les cauchemars imaginés par Goya dans ses tableaux les plus noirs: partout, des vieillards squelettiques courbés sous le poids de l'âge, des Alzheimer à la mémoire aussi vacillante qu'une flamme de bougie en pleine

tempête, des fous au regard vide, d'autres au contraire aux yeux exaltés de passion; et tout ce monde se dispute, se chamaille et s'invective sans raison. Parfois, glissent d'étranges figures de sages, silencieux, irréels comme des ombres au sein de ce monde insensé.

Réfrénant mon envie de vomir, je m'avance vers eux. Je les touche, j'embrasse le premier que je croise, je l'entoure de mes bras, et les autres aussi, bien décidé à me plonger dans leur peau, à me fondre en eux, pour retrouver leur ancienne personnalité. C'est la seule manière de retrouver l'étincelle qu'ils recèlent forcément, mais qu'ils ont perdue, ou plutôt que la société et l'environnement ont étouffée au fil de leur enfermement...

X

Sphaïron étais-je à l'origine, Sphaïron je continue d'être, à travers toutes les manifestations de la vie. Car depuis l'aube des temps, je relie de manière invisible chaque être, à la forme vivante qui l'a précédée, mais aussi à celle qui va lui succéder lorsque, inéluctablement, elle se dissoudra.

Je maintiens la chaîne, je transmets les quelques rares avancées, connaissances et évolutions qui passent de temps en temps d'un individu à l'autre. C'est pourquoi les humains croient qu'une âme existe, espèrent qu'elle demeurera éternelle après la mort, ou craignent qu'elle passe d'un corps à l'autre dans une transmigration tragique.

Funeste illusion d'optique! Rien ne se transmet, si ce n'est simplement le souffle gratuit de la vie, et, paradoxalement, les quelques fragments de connaissance acquise par la culture! Mais rien d'autre: entre la flamme qui brûle son combustible, et l'étincelle qui s'en échappe pour enflammer un autre morceau de bois, y-a-t-il un élément commun, qui serait passé de manière pérenne?

C'est peut-être cela, ce terrible et ultime secret de l'inanité de toutes choses, qu'apprendront les Joueurs capables d'accéder aux derniers niveaux du Jeu!

Alors, et alors seulement, après qu'ils aient tout déléte, et se soient débarrassés de leurs oripeaux inutiles, il sera temps pour eux de se résorber en moi, leur origine ultime, sans origine ni substance, sans être ni existence.

Eternellement là

En deçà du bien et du mal, de l'être et du non-être, du présent et du futur...

x

J'ai été, et n'ai pas été, Paul.

Pierre, Jacqueline, Léopold, Anne et tous les autres, qui m'attendaient bien sagement dans leur antre aux horreurs.

Jusqu'à la nausée, ai parcouru à l'envers leur vie, avant de tomber à nouveau dans un autre destin, en une régression ad infinitum, toujours plus loin dans le passé, à chercher, et trouver, leurs trésors enfouis. Qui n'en étaient pas, ou plutôt qui apportaient, chacun, sa couleur et sa tonalité propre, constituant ensemble la fresque sans fin de la vie. A remonter toujours plus loin, en arrière.

A force de se dérouler à l'envers, la spirale du temps, fort heureusement, se détend.

Au départ, cherchais encore les éléments communs à toutes ces vies disparates par lesquelles étais passé. En trouvais fatalement, comme cela arrive dans tout délire interprétatif à la recherche de causes invisibles. Mais se défaisaient, devais les reconstruire sans fin. Malgré des liens de plus en plus improbables.

Jusqu'à comprendre, peu à peu, qu'il n'y avait pas de « je », pas d'unité.

Pas de temps non plus. Avant, ou après? Sans importance, juste des fragments de vie, des étincelles aléatoires, en métamorphose perpétuelle.

Alors, enfin le silence. Et la béatitude parfaite de l'Eternel Présent.

-Vacuité

# **ALMADAMA**

(La dame blanche de Corse)

A Canari, la place du village sortait lentement de sa torpeur. Il était 19 heures, et le bureau de poste attendant à la Mairie venait de fermer. Insensible aux gestes désespérés de deux voyageurs de passage qui venaient tout juste d'arriver à moto pour demander un appel international, l'unique employé des PTT André ferma lourdement la grille. Il n'avait, de toute la journée, oblitéré qu'une seule carte postale et vendu un carnet de timbres. Mais, ma foi, ce n'est pas non plus une raison pour faire des heures supplémentaires. Les touristes n'avaient qu'à s'arranger pour respecter les horaires des administrations locales.

Sans même jeter un regard vers les deux motards qui espéraient encore le voir revenir sur ses pas afin de leur ouvrir la porte grillagée, il se dirigea lentement vers la terrasse ombragée du café, à l'autre extrémité de la place, juste en face de l'église qui surplombait la falaise et la mer. Il s'assit au bout de l'immense table de bois qui courait le long de la bâtisse de pierre, là où le feuillage des arbres laissait passer un souffle d'air rafraîchissant, et d'où en même temps il était possible d'observer tout ce qui se passait alentour.

André ne demeura pas longtemps seul. Peu à peu, les autres hommes du village sortirent de chez eux pour parler et pour profiter de la fraîcheur de cette fin d'après midi. Trois d'entre eux vinrent le rejoindre et s'attabler à ses côtés: Prosper le garde forestier qui surveillait les routes côtière afin de prévenir les débuts d'incendie, et qui avait gardé de son métier l'habitude d'observer les gens comme on fixe la ligne d'horizon, avec un regard absent, toujours perdu au loin ; Serge le patron du bar, un grand gaillard costaud et barbu, qui cultivait avec soin son image de marin corse adorant raconter des histoires et philosopher de manière sentencieuse à propos de tout et de rien, mais qui pour le moment était étrangement silencieux ; et Doumé le neurasthénique, maigre et au visage émacié, qui ne parlait que rarement, et qui semblait porter sur ses épaules tout le poids du monde.

C'était l'heure du Casa, que les hommes tétaient par petites gorgées, en ressassant leurs rancœurs de la journée et en rappelant

à leur mémoire les mille petites observations ou pensées futiles qu'ils avaient eu depuis la veille. Cela faisait du bien, surtout lorsque après un long silence, l'un d'entre eux jetait en pâture aux autres les restes de ses pensées, comme il l'aurait fait d'un noyau d'olive longuement mâchée et décortiquée.

- "Té, j'ai vu aujourd'hui une touriste italienne, celle qui est venue m'acheter des timbres, t'aurais vu son short, ce n'est pas étonnant qu'on lise après dans la presse qu'il se passe des drôles de choses dans la montagne!"

x

A part Serge, personne ne l'avait vue; la discussion à son propos s'arrêta donc. Comme c'était souvent le cas, ce fut Marinca, le bourg en contrebas de Canari, à quelques kilomètres de là, qui devint alors le sujet de discussion. A une certaine époque, ce gros hameau avait failli prendre la prédominance. Avec les activités de l'usine d'amiante implantée à côté, il s'était vu envahi par une foule d'ouvriers et d'ingénieurs qui en avaient fait leur domicile. Mais c'étaient des étrangers, que les gens "d'en haut" avaient toujours méprisés, se considérant eux, comme les seuls vrais habitants authentiques de la montagne. Tout les opposait, jusqu'à la disposition du village: alors que Marinca s'étendait paresseusement le long de la route côtière, Canari se dressait fièrement, étage par étage, à flanc de montagne. Lorsque l'usine avait fermé et que, progressivement, Marinca s'était vidée de sa population, les habitants de Canari s'étaient secrètement réjouis de ce qui était arrivé. C'était bien la preuve qu'on ne pouvait implanter, comme ça, une population d'étrangers, et que seuls les villages authentiques du pays avaient une chance de durer.

Depuis quelques années, la situation semblait à nouveau changer, ce qui n'était pas sans inquiéter les gens d'en haut. Car après l'industrie, c'était désormais le tourisme qui, en se développant le long du littoral, amenait une nouvelle vie dans le bourg déserté de Marinca. Plusieurs maisons jusqu'ici abandonnées avaient été achetées par des Parisiens ou des Marseillais et transformées en résidence secondaire. Parfois, ces nouveaux venus montaient

jusqu'à Canari où ils subissaient au début une longue phase d'observation avant qu'on n'accepte de discuter avec eux "des choses du pays ». Lorsqu'ils étaient acceptés, ils avaient le droit d'entrer à l'intérieur du café, dans la salle du bar où, habituellement, ne s'assoient que les gens du village et encore: ils étaient installés à la dernière table, celle qui touchait la porte d'entrée, le fait de s'asseoir plus près du comptoir ne se faisant que si on y était invité.

Il arrivait aussi que les étrangers soient rejetés. Ils ne rencontraient alors que méfiance et hostilité lorsqu'ils montaient au bar du village. En général, après un an ou deux, ils abandonnaient d'eux même et revendaient leur maison. Un jeune médecin venu du continent avait ainsi été obligé de quitter Canari: faute d'avoir respecté les coutumes locales, il s'était fait rejeter de la communauté, malgré le manque cruel de docteurs dans le coin. Quant à ceux qui ne comprenaient pas, ils voyaient fatalement leur maison plastiquée.

Aujourd'hui, c'était de l'un de ces étrangers fréquentant couramment Marinca, que Serge le patron du bar parlait.

"Le gars, comment il s'appelle déjà, Allan, non? Il est revenu seul ces dernières années, on ne voit plus sa femme. Je ne sais pas ce qu'elle est devenue.... Ils ont dû se séparer.... En tout cas, il est bizarre, je le vois souvent tourner dans le coin, entre Marinca et ici. Toujours seul..."

"Oui, et pourtant il téléphone souvent à Paris. Au moins une fois par jour", fit remarquer André, tout fier de disposer d'une information que les autres ignoraient.

"N'empêche que je trouve ça étrange. Des fois, il prend sa voiture et il se balade comme ça dans le coin, n'importe où, sans suivre une direction précise. Je me demande ce qu'il cherche. A chaque fois que je fais une ronde, je le croise à un endroit différent. La fois où le feu a pris en Avril, je l'avais croisé deux heures auparavant au pied de la tour de Sénèque. Ca ne veut rien dire, mais quand même j'aimerais bien savoir..."

La remarque du garde forestier, apparemment anodine, était lourde se sous entendus. Un silence impressionnant se fit, qu'à son tour Doumé rompit de sa voix traînante.

- "Moi je le trouve très sympathique ce garçon. Il se promène, c'est tout . Il ne ferait pas de mal à une mouche, quoi.."

- "Il n'empêche qu'on ne sait pas ce qu'il cherche, eh non!" punctua fortement Serge.

- "En tout cas., je l'aurai à l'œil au cours de mes prochaines tournées d'inspection. Ca n'engage à rien », conclut Prosper.

Le sujet étant pour le moment épuisé, ils passèrent à d'autres choses, à ce qu'avait répondu la boulangère au fils du boucher, cet après-midi, lorsque ce dernier avait eu l'outrecuidance de lui parler de ses origines; puis encore à d'autres sujets, tout aussi anodins, mais qui avaient le mérite, au moins, de faire parler...

x

Allan ne savait pas pourquoi il tournait inlassablement dans le pays. Il aurait été encore moins capable d'expliquer comment il se faisait qu'inéluctablement ses randonnées le ramenaient toujours au même endroit, autour de Canari et de Marinca.

Ce n'était pourtant pas faute d'avoir voulu découvrir d'autres villages des environs. Après qu'il eût rompu avec son passé et être revenu seul, il avait même décidé de partir à la recherche d'un autre lieu du Cap Corse. Un endroit inconnu, neutre et non chargé effectivement de souvenirs encore douloureux.

C'était à cette époque qu'il avait commencé à sillonner la région, solitaire et silencieux, au point de paraître suspect aux yeux de la population locale. Plusieurs années durant, il parcourut ainsi les environs, croyant à chaque fois qu'il allait un peu plus loin, qu'il échappait un peu plus à l'emprise de Canari. Mais c'était une illusion. Il dessinait en fait des cercles concentriques toujours plus vastes, mais qui n'avaient de sens que par rapport au village central où il était hébergé et où il revenait chaque soir. Comme ces marins pêcheurs dont l'immensité de la mer est leur domaine, alors qu'en fait ils ne rêvent qu'à leur port d'attache et au moment où ils

pourront enfin se reposer dans le havre de leur foyer, il avait fallu longtemps pour qu'Allan comprenne que, loin de s'ouvrir à d'autres mondes, ses escapades avaient servi en fait à délimiter les bornes d'un territoire mythique -son territoire, dont le centre ne pouvait être que là où il se trouvait déjà.

Les villages et les paysages des alentours n'avaient de sens qu'en contrepoin, en appui ou en variation mineure autour de ce centre qui le happait de manière mystérieuse. Ainsi, il aimait aller jusqu'à Nonza isolé sur son piton rocheux et qui, selon les jeux de lumière, pouvait apparaître tantôt comme une forteresse endormie, tantôt comme l'ombre d'une vierge noircie surplombant et protégeant une superbe plage déserte; mais il savait qu'il atteignait là le point ultime de son territoire, ce nid d'aigle accroché à son rocher jouant le rôle d'une sentinelle invisible. Après, plus au Sud, commençait en effet un paysage plus vallonné et parsemé de vignes qui n'était pas pour lui.

De même, il poussait parfois ses excursions jusqu'à Centuri, ce petit village touristique aux balcons et aux maisons si bien dessinées qu'elles faisaient penser à un décor d'opérette; mais c'était, là, aussi, pour prendre conscience de la lente évolution des paysages qui, depuis Pino, devenaient peu à peu plus civilisés et plus verdoyants, perdant peu à peu l'aspect sauvage qu'il aimait tant.

Ses excursions à l'intérieur de la montagne l'avaient amené à connaître les moindres ruisseaux et recoins de la montagne au flanc de laquelle Canari s'était accroché; mais là encore, tous les chemins et les sentiers qu'il avait empruntés tournaient autour de l'inaccessible Cime de la Folie, le sommet culminant des environs, avant de le ramener, inéluctablement, dans le même village.

Allan savait que ses excursions le ramenaient toujours à Canari, mais il n'en avait cure. Il n'arrêta pas pour autant de parcourir, inlassablement les environs. Pourquoi il continua ainsi à errer, nul ne le saura jamais exactement. Peut-être parce qu'il n'y avait pas de réponse ou de raison précise à sa démarche: il s'était mis en marche, il cherchait un sens aux choses, tout comme il arrive qu'un

jour on se mette à la quête d'un sens à sa vie, sans savoir lequel, sans savoir pourquoi, sans même aucun espoir de trouver une réponse.

x

Si Allan ignorait ce qu'il cherchait, il savait ce qu'il aimait et ce que lui procuraient ses promenades incessantes. Il était fasciné par le danger que représentait cette route côtière qui, à flanc de montagne, côtoyait sans cesse le gouffre, faisant brusquement un coude à angle droit pour éviter, au dernier moment, de se jeter dans la mer.

Il admirait la beauté de ces paysages qui mariait de manière unique un sol aride et rocailleux, à la pierre blanche et à une végétation brûlée par le soleil; cette dernière comme une mauvaise herbe poussait d'ailleurs partout, pour rappeler qu'envers et contre tout, la vie l'emportait. Il se sentait profondément semblable à ces villages, ou plutôt à ces hameaux de pierre qui étaient tassés sous le soleil, comme ratatinés sur eux même par la chaleur, en même temps solidement ancrés dans la terre maternelle à laquelle ils semblaient appartenir. Etre un roc au milieu des tempêtes d'angoisse qui l'assaillaient: voilà ce qu'au plus profond de lui même, Allan avait l'impression de devenir au cours de ses promenades. Tant il avait l'impression de se fondre dans cette nature aride et dans le paysage minéral qui l'entourait.

A force de circuler inlassablement à l'intérieur du périmètre invisible ainsi constitué, Allan en arrivait parfois à ne plus savoir où il se trouvait. Gorgé de soleil et ruisselant de sueur, gonflé de sel et inondé de fatigue, il lui arrivait d'avoir des vertiges soudains. Il devait alors s'arrêter quelques instants. Tout tournait autour de lui. Il ne sentait plus son corps, ou plutôt, plus bizarrement encore il lui semblait que ses membres étaient devenus de pierre. Dans sa tête, il avait l'impression que mille flammèches de soleil éclataient; elles tournoyaient toujours plus follement, traversant les parois de son crâne, rebondissant en crépitant sur son corps de pierre qui, tel un silex chauffé à blanc, se mettait à craquer de toutes parts. Une douleur insoutenable l'envahissait alors, laquelle se transformait en

quelques instants en une vague d'euphorie incroyable, en un seul sentiment d'ivresse et de plénitude qui le submergeait tout entier. En ces moments, il n'était plus que le mariage cosmique de la pierre et du soleil, vivant, dans l'extase de la brûlure, le calvaire millénaire des paysages déchiquetés du Cap Corse.

Lorsqu' enfin tout s'arrêtait de tourner autour de lui et qu'il essayait à nouveau de marcher, il avait l'impression de sentir la sève des arbustes monter le long de ses membres, lui insufflant un sang neuf par lequel il se sentait totalement transformé. Régénéré.

C'était peut-être ça, le sens des choses qu'il cherchait inconscient au cours de ses longues promenades: le besoin de se fondre dans un paysage minéral, d'être dur et silencieux comme une pierre, brûlé par la force de l'esprit et du soleil; le sentiment d'être enfin devenu soi, c'est-à-dire une "chose vivante" appartenant au paysage alentour, revenue à l'état le plus primitif et le plus brut de la vie. A la fois terriblement pleine et vide

x

C'est alors qu'il ne cherchait plus rien qu'il trouva. Car, même s'il était pleinement satisfait de ses promenades, sa quête ne pouvait s'arrêter là, à cette jouissance immédiate du paysage qui l'environnait, sans rien à payer en échange.

Un soir, au retour d'une de ses excursions parmi les rochers brûlés des environs, il s'arrêta pour se rafraîchir à l'unique café de Marinca. On lui parla, comme ça, entre deux Casa, d'une maison du village qui était à vendre. Il alla la voir.

A peine l'eut-il entr'aperçue, de loin, qu'il sut que sa quête reprenait, et qu' en même temps elle touchait à sa fin. C'était elle, c'était là.

Lourde, massive, trapue, il sentait que la vieille bâtisse au crépi éclaté et aux pierres de lauze apparentes faisait tous les efforts qu'elle pouvait pour retrouver sa splendeur passée et pour lui faire signe. Elle l'attendait, dressée fièrement sur ses trois étages. En même temps, elle était craintive et en retrait, comme ces chiens errants qui choisissent un nouveau maître tout en ayant peur, une

fois de plus, d'être rabroués et rejetés. On sentait qu'elle avait l'âme noble de ceux qui ont beaucoup souffert mais qui ont toujours su se maintenir debout. En un éclair elle lui apparut comme une émanation, une incarnation, dans la pierre, de tout ce qu'il aimait dans les paysages alentour. Il lui sembla d'ailleurs qu'il l'avait connue depuis toujours. Sans aucune raison, mais avec cette certitude inébranlable que procure une révélation religieuse, il était persuadé d'avoir enfin trouvé " la " maison qu'il cherchait depuis toujours.

Allan se sentit submergé par un sentiment de gratitude envers la vie qui lui offrait enfin un véritable domicile. Comme par miracle, la boule d'angoisse qu' il sentait tout le temps au fond de la gorge se transforma en un sentiment de plénitude infinie, en tout point semblable à celui qui l'emportait lorsque, ivre de soleil, il avait l'impression de communier avec le paysage du Cap. Il en avait envie de pleurer. Enfin, il allait pouvoir poser sa carcasse d'errant perpétuel, et dormir en un lieu qui serait à jamais le sien -lui qui n'arrivait jamais à trouver le sommeil.

Cette impression d'avoir définitivement retrouvé son lieu naturel, comme le disait jadis un antique philosophe grec pour lequel tout corps tend naturellement au repos et à l'immobilité mais ne peut y parvenir qu'après de longues errances et après avoir rejoint sa place dans le cosmos, n'était pas sans rappeler l'expérience mystique de gnostiques. Pour ces derniers, l'homme est un exilé dans l'univers, les lointaines étoiles étant un signe de la vraie lumière infinie qui brille derrière l'épais rideau du ciel qui nous sépare de la vie. Fort heureusement., il arrive toutefois que l'âme emprisonnée sur terre dans un corps qui lui est étranger, reconnaisse parfois un élément qui lui est intimement et spirituellement lié, même s'il est caché sous un épais manteau de matière. Or n'était-ce pas cela qui s'était passé? L'âme prisonnière du corps d'Allan venait soudain de reconnaître, sous cette vieille bâtisse vermoulue de Marinca, un compagnon et un double partageant face à la vie le même sentiment d'étrangeté et de fierté sauvage, mais désespérée.

Traversé par cette vision, Allan ne vit pas les poutres vermoulues et rongées par les insectes; il ne remarqua pas les planchers branlants qui menaçaient à tout moment de s'écrouler, ni les fissures qui lézardaient les murs et la terrasse du toit; ou plus exactement, il les voyait, mais transfigurés par la beauté immatérielle de cette bâtisse qui malgré son âge, avait su résister et traverser la vie en conservant toute sa dignité.

x

La maison devint tout naturellement celle d'Allan.

x

En l'habitant, il découvrit peu à peu qu'elle ne lui avait pas livré d'emblée tous ses secrets. C'était d'ailleurs normal: il lui fallait comprendre que sa localisation dans le village, mais aussi la manière même dont elle était construite et orientée, n'étaient pas le fruit du hasard. Son emplacement topographique l'inscrivait d'emblée dans un réseau de signes invisibles qui, tous, convergeaient dans la même direction.

Ce n'est également que progressivement qu'à Canari, les hommes du village en vinrent à suspecter Allan de ne pas avoir choisi cette maison de manière purement fortuite.

Les premiers indices furent trouvés par Prosper, 1<sup>e</sup> garde forestier. C'est lui qui remarqua que la vieille demeure de pierre acquise par Allan se trouvait très exactement au centre géométrique du périmètre que ce dernier parcourait depuis des années. Même s'il ne savait quel sens donner à cette découverte, en tout cas il était sûr que cela avait dû jouer, même inconsciemment, dans son choix de la demeure.

Au cours d'une des innombrables discussions de café qui suivirent, Doumé le neurasthénique fit remarquer un jour que la situation même de la maison était fort étrange, et qu'elle convenait tout à fait à son propriétaire, un être qu'il percevait fragile et en perpétuelle hésitation. Toute en hauteur, comme une tour à l'immense toit incliné, elle n'appartenait ni à la mer, ni au village de Canari. Elle se dressait en un équilibre fragile entre la falaise en

dessous d'elle, et le clocher au dessus de son toit. Mais il y avait plus: lorsqu'on la regardait de la Marine de Scala où Allan descendait souvent se baigner, elle apparaissait incontestablement comme un pivot intermédiaire, un relais tellurique reliant de manière invisible les flots au clocher du village.

Ainsi alignée, à la fois écartelée entre mer et montagne, et entièrement tendue vers Canari, la maison semblait posséder un étrange pouvoir occulte. Son habitant ne pouvait échapper à ses ondes. D'autant que, selon Doumé, sa topographie reflétait très fidèlement la situation objective d'Allan, ce dernier n'étant plus perçu depuis longtemps comme l'un de ces touristes de Scala que tout le monde méprisait, mais n'étant pas pour autant réellement admis dans le cercle des natifs du village. C'est d'ailleurs de cela que, toujours d'après Doumé, il avait du secrètement souffrir: de ne pouvoir faire partie de la communauté du village.

Doumé se trouva confirmé dans son impression d'un malaise diffus que la maison devait communiquer à son propriétaire, lorsqu'il fut invité par ce dernier à venir prendre l'apéritif. De la pièce principale où il se trouvait, on avait en effet la sensation de dominer le monde environnant du regard, de pouvoir tout observer et contrôler. Mais n'était-ce pas là non plus quelque chose d'éminemment frustrant, se dit il, que de surveiller les choses sans jamais pouvoir s'y plonger totalement, en étant toujours maintenu, solitaire, à l'écart?

Serge le patron du bar rumina longuement les paroles de Doumé. Elles éclairaient soudain l'histoire sous un autre jour, et transformaient de vagues soupçons qu'il avait depuis longtemps, en quasi certitudes. Il avait remarqué, le premier, qu'Allan s'était mis à tourner autour de Graziella, la fille qui tenait l'épicerie du village, et dont l'honneur était farouchement défendu par un frère aîné, sauvage et jaloux. Une fois, il avait même essayé de danser avec elle. En vain. Les vieux du village étaient venus le voir pour lui signifier qu'il n'avait pas le droit d'y toucher.

Serge avait oublié jusqu'à ce jour cette histoire ancienne. Mais en pensant à nouveau à ce que venait de lui dire Doumé, il se sentit

envahi d'appréhensions. Car le jeu de signes envoyés implicitement par la maison pouvait aller beaucoup plus loin. Ainsi, ce n'était certainement pas un hasard si Allan s'était ainsi entiché de la seule habitation dont la terrasse aménagée sur le toit tournait résolument le dos à la mer. En regardant fièrement vers Canari, elle faisait penser à la paume d'une main ouverte, qui suppliait avec adoration le haut de la montagne, pointant en signe d'invocation muette vers le village et le magasin de Graziella. Dès qu'il s'y installait, Serge en était persuadé, Allan ne devait plus penser qu'à Graziella, lui envoyant un signe invisible d'amour et de soumission résignée.

x

A Canari, après que Serge ait fait part de ses hypothèses, on se mit à épier les allés et venues d'Allan. Et effectivement, on estima qu'il montait de plus en plus souvent au village. Notamment à l'épicerie. Comme par hasard, il y oubliait fréquemment des courses, ce qui l'amenait à y revenir dans la même journée. Et ses regards étaient décrits comme lourds de sous-entendus. Bientôt, cela ne fit plus de doute pour les gens de Canari: il tournait bien autour de Graziella.

Tout devenait soudain simple: depuis toujours il avait été attiré par elle. Ce qu'on avait pris pour une longue et mystérieuse errance, ses incessantes promenades dans la montagne avoisinante, s'expliquaient finalement de manière fort simple: c'était autour de la fille du village que, telle une bête de proie rusée et silencieuse, il tournoyait perpétuellement, attendant probablement son heure pour pouvoir fondre sur sa victime innocente. Et c'était parce qu'il savait qu'il n'avait pas le droit d'y toucher qu'il rodait autour de Canari, tel un amoureux éconduit qui ne peut empêcher de revenir hanter inlassablement les lieux où habite sa bien-aimée.

Pour les habitants de Canari, il n'y avait nulle quête métaphysique dans l'histoire d'Allan: une fois qu'on avait compris que Graziella était la clef de voûte de tout l'édifice, celle qui justifiait jusqu'au choix et à l'orientation de la maison, on n'était plus en présence que d'une histoire d'amour impossible. Tout pouvait s'interpréter comme le devenir d'une pulsion irrésistible qui se sait barrée, et

qui, pour s'assouvir, projette son auteur dans une recherche incessante dont il ignore lui-même l'objet réel. Le fait d'avoir enfin trouvé "sa" demeure ne pouvait que régler momentanément son conflit, pour rendre d'autant plus cruelle l'absence de sa bien aimée.

Les indices relevés par Prosper, Doumé, Serge, étaient certainement vrais. De même il est fort probable qu'en fait la démarche d'Allan cachait, depuis le début, une recherche sentimentale. Tant il est vrai que toute authentique quête métaphysique est en même temps indissociable d'un désir érotique qui déborde sans cesse son objet.

Mais il ne faut pas pour autant céder à la tentation de la réduction, comme le firent les habitants de Canari. Car finalement, qu'Allan ait dès le début aimé Graziella, ou que ce soit une fois propriétaire de sa maison qu'il voulut cette dernière, peu importe pour notre histoire. Ce qui compte, c'est de comprendre qu'une fois son lieu métaphysique découvert, une fois "sa" demeure acquise, où il lui était enfin possible de se poser et de se retrouver, il était logique qu'il ait besoin de continuer sa recherche, en souhaitant ardemment une âme sœur pour venir habiter son vaisseau de pierre.

La vérité profonde que découvrit alors Allan, ce fut que la plénitude de l'être demande à se partager, tant elle est riche et débordante d'infini. Ce n'est pas tout de se trouver une demeure et une place dans le monde. Encore faut-il l'ouvrir, -en faire un lieu de rencontre, que sa lumière puisse pleinement se diffuser et rayonner autour, dans la gratuité parfaite du don.

S'il ne pouvait partager sa joie et sa richesse intérieure avec Graziella, Allan le fit avec ses amis. Ce fut une période de folie, pendant laquelle la maison fut ouverte à tous. Le nouveau maître de maison invitait en permanence cinq, dix, jusqu'à vingt personnes à qui, dans un geste de générosité spontané, il voulait faire découvrir la beauté de sa demeure. Chacun en faisait ce qu'il voulait, certains la transformant en havre de paix et en retraite monacale, d'autres en un lieu de folie et de fête perpétuelle.

La vieille bâtisse en était toute remuée. Vermoulue et craquante de toutes parts, elle faisait des efforts pour contenir tout ce monde, elle qui avait été si longtemps abandonnée. Mais jamais elle n'avait été si heureuse. Elle se sentait revivre, et retrouvait au cours des fêtes, qu'elle abritait, des souvenirs oubliés depuis une éternité. N'avait-elle pas été, jadis, la maison des fêtes du village, l'endroit où on venait se retrouver habituellement pour les grandes occasions, pour danser ou même pour fêter les mariages qui se consumaient à l'étage pendant que les convives étaient tous réunis dans la salle du bas? Oui même si ses parquets craquaient de toutes parts sous le poids des gens qu'elle logeait, elle savait qu'elle ne retrouverait jamais une telle joie. Maintenant qu'elle avait retrouvé par miracle les fastes d'antan, elle pouvait mourir heureuse, d'une belle vieillesse de maison corse qui se laisse doucement aller à la décrépitude...

Dans ces moments d'excès, Allan lui même semblait enfin trouver la paix et la sérénité. Il lui arrivait alors de caresser les rebords de la terrasse de sa maison comme il l'aurait fait du corps de sa bien aimée. Tant les deux images, de la femme et de sa demeure, en arrivaient à se confondre pour lui. Car maintenant il en était persuadé: la maison avait la même beauté sauvage que Graziella. Fière et austère, elle avait cette sensualité ténébreuse des filles des montagnes aux traits épais et bien marqués, au regard altier et provoquant.

x

Dans les petits villages corses de montagnes on n'enfreint pas impunément les coutumes locales; et encore moins facilement les interdits édictés par l'Assemblée des Vieux.

La décision se prit au café, dans la petite salle intérieure où les paroles n'engageaient que ceux qui les prononçaient. Il y avait là les Anciens, tous assis silencieusement en face de Prosper, Doumé et André. Serge assurait le service. C'était sa tournée.

On parlait doucement comme si on avait peur d'être entendu à l'extérieur. D'après les derniers ragots, Allan ne s'était pas contenté d'inviter plusieurs fois de suite Graziella au bal du village, alors

qu'on le lui avait formellement interdit. Non, il y avait pire. On les avait, semble-t-il, aperçus sur le sentier qui descend de Marinca à la Marine de Scala, se tenant par la main. Un soir de pleine lune, qui plus est.

La situation était grave, et la tension nettement perceptible. Après que Serge eut rempli le dernier verre, un lourd silence s'abattit sur l'assemblée. Le patron du bar, gêné et ne sachant quelle attitude adopter, le rompit le premier.

-« Ca ne peut plus durer comme ça »

André avala d'un seul coup son Casa qu'il avait l'habitude de siroter par petites gorgées. Aujourd'hui, il ne pouvait faire autrement. Il sentait trop, au fond de sa gorge, la boule d'angoisse amassée depuis plusieurs jours, par appréhension d'être soudain confronté à l'échéance finale. Car c'était maintenant qu'il fallait se décider, et montrer aux autres qu'il n'était pas un lâche. Il parla de manière hachée.

-"Il faut faire quelque chose. Pour l'exemple. Montrer qu'on ne laisse pas les étrangers faire n'importe quoi. Sinon, nos filles et nos femmes ne nous respecteront plus. Trop de monde jase dans le village. Jusque dans mon bureau de poste. Vous rendez-vous compte ?..."

Au grand soulagement d'André, Prosper le garde forestier prit immédiatement la parole, ne le laissant même pas finir sa phrase. Visiblement, il brûlait d'envie de dévoiler son projet; mais il avait attendu que d'autres se mouillent avant lui. Il voulait être sûr que sa proposition ait une chance d'être bien accueillie. Car l'idée qu'il allait soumettre à ses collègues était de celles qui procurent à leur auteur la gloire et l'admiration du village -ou la mort.

Personne ne s'étant manifesté pour défendre Allan, il se dépêcha de continuer à préparer le terrain pour son idée.

-"Vous le savez tous, ça fait des années que je surveille ses allées et venues. Je les ai toutes consignées dans un grand cahier... Enfin, dit-il après une brève hésitation, toutes celles qui pouvaient signifier quelque chose, si vous voyez ce que je veux dire..."

Face au silence qui accueillit ses propos, Serge se tut un instant. Personne ne se décidant à parler, il en déduisit qu'on l'encourageait à continuer. Ce qu'il fit aussitôt. Enfin il pouvait en arriver au cœur de son propos.

-« Dans les cinq dernières années, il y a eu au moins six cas où Allan se trouvait dans les environs de l'endroit où un incendie s'est déclaré. Ce sont des faits établis, que les gens du village connaissent bien... Moi, continua-t-il avec un air lourd de sous-entendus, ça ne m'étonnerait pas qu'un garçon comme ça ait des réserves d'essence chez lui... Et une maison où est entreposée de l'essence, ça, tout le monde sait ici qu'un continental peut prendre ce risque, mais pas un corse. »

« Parce que nous, corses, nous savons bien qu'une maison comme ça, ça flambe facilement. »

Le silence se fit encore plus pesant. Les vieux du village aussi se taisaient. Chacun d'eux pensait à ce qu'il venait d'entendre, s'habituant peu à peu à l'idée.

Une bonne demi heure passa encore avant que Doumé le neurasthénique ne prenne à son tour la parole. Ses trois collègues attendaient avec impatience qu'il prenne parti. Car des affaires comme celle qui était en train de se tramer, ne pouvaient se décider qu'à l'unanimité. Il suffisait qu'un des participants refuse de donner son accord pour que tout le projet ne soit plus considéré, d'un commun accord, que comme une discussion futile de fin d'après midi. Or tout le monde savait dans le village que c'était lui qui représentait le seul véritable appui d'Allan.

Il se contenta de dire quelques mots, toujours de sa voix traînante et basse, à peine audible.

- "C'est vrai que c'est de la folie d'entreposer de l'essence dans une maison comme ça..."

A voir l'éclair qui brillait dans ses yeux, il était aisé de comprendre ce qui avait poussé Doumé à trahir son ami l'étranger. Comme tout neurasthénique, il était soudain fasciné par l'appel du feu, par l'impression qu'il allait enfin se passer un événement

extraordinaire, qui allait rompre la monotonie d'une existence grise et terne.

Les Vieux parlèrent à mi-voix entre eux, puis gravement hochèrent à leur tour la tête.

x

Ce qui se passa ensuite fut très bref.

Un soir, après qu'Allan soit redescendu comme à l'accoutumé au bistro de Canari et ait fermé la maison pour dormir, une violente déflagration secoua tout Marinca. Immédiatement après, le feu embrasa la vieille bâtisse. Des flammes gigantesques montèrent dans le ciel. On pouvait les voir de Nonza, de Pino, et même du haut du Mont de la Folie; elles illuminaient tout ce périmètre d'une lueur orangée qui se confondait avec le coucher du soleil.

Le temps que les pompiers de Pino interviennent, l'incendie était à son comble. Les volontaires réussirent pourtant à le contenir, puis à pénétrer à l'intérieur de la vieille bâtisse.

Partout, les murs étaient noircis par la fumée. Au rez de chaussée, ils écartèrent des débris de meubles calcinés, et au premier étage des lambeaux de vêtement calcinés.

Lorsqu'ils descendirent dans les combles où l'explosion s'était visiblement produite en premier, une forte odeur de pétrole les obligea à reculer précipitamment. Le lendemain, lorsque tout serait fini, on y découvrirait des restes de jerricanes calcinés. C'est ce qui allait permettre à la presse locale de faire sa première page sur la découverte accidentelle des réserves de pétrole inconsciemment amassées par un dangereux pyromane. En pages intérieures, suivrait une liste des différents incendies qu'on pouvait probablement attribuer au pyromane, ainsi qu'une interview du garde forestier, lequel faisait part des doutes qu'il avait toujours eu concernant l'étrange habitant de cette maison.

x

L'histoire aurait pu s'arrêter là.

Le tragique épisode final aurait alors alimenté les discussions de Canari pendant plusieurs mois, et les habitants auraient pu gloser à

l'infini sur le fait qu'ils s'étaient toujours doutés qu'Allan avait des activités louches. En plus du fait qu'il avait même longuement tourné autour de la fille du village, et que, somme toute ce qui lui était arrivé n'était que justice. Car on ne touche pas impunément aux filles du pays.

Mais ce n'est pas ce qui se passa. Bizarrement, cinq jours après l'incendie, plus personne ne parlait de ce qui était arrivé. Le sujet devint tabou, au bistro comme dans les chaumières.

Une raison suffisait à expliquer cet étrange silence: parmi les débris dégagés de la maison brûlée, on n'avait retrouvé aucun ossement humain. On pouvait craindre qu'Allan n'ait, par miracle, échappé à la mort. On n'entendit plus parler de lui, pas plus qu'on ne le vit rôder dans les environs.

Il y avait plus étrange. Le même soir fatal, quelqu'un disparaissait également à jamais du village: Graziella.

En vain, des battues furent organisées pendant les quatre jours qui suivirent. Des appels à témoin furent également lancés dans toute l'île; sans plus de résultats.

Même S'ils refusaient d'en discuter entre eux, la plupart des habitants du village en arrivèrent à penser secrètement que les amoureux avaient dû en profiter pour fuir à jamais le pays. Comment, nul ne pouvait l'imaginer.

L'idée qu'ils aient ainsi pu échapper à la justice du village était le pire affront que les habitants aient subi depuis longtemps. C'était bien un sentiment de honte et d'impuissance partagée qui expliquait leur silence

x

Il y avait cette hypothèse. Mais il y avait aussi l'histoire qu'entre eux, certains soirs de pleine lune, les Vieux du village, assis sur leurs bancs se racontaient à voix basse, en contemplant les étoiles.

D'après eux, il y avait un indice que tout le monde avait sous-estimé. Lorsqu'ils étaient arrivés sur le toit-terrasse de la maison, les pompiers volontaires n'avaient trouvé qu'une grande couverture de laine complètement calcinée, et des lanières de cuir

brûlées, de taille et d'épaisseur différente. Les enquêteurs les avaient négligés dans leur rapport, les attribuant à quelque vagabond qui avait dû, jadis, y trouver un refuge temporaire. Or, rien ne le prouvait.

D'après les Vieux, c'était bien le signe qu' en ce soir fatidique, Allan et Graziella avait enfin réussi à se soustraire aux regards des autres, et qu'ils s'étaient retrouvés là haut en amoureux.

Le feu avait dû les surprendre alors qu'ils se découvraient et se possédaient pour la première fois. Enlacés dans la passion et dans la mort, ils avaient été directement projetés dans le ciel étoilé sur lequel ouvrait la terrasse. C'était d'ailleurs pour ça qu'on n'avait retrouvé aucune trace de leur corps: ils s'était littéralement volatilisés, leurs deux âmes pures s'envolant comme deux étoiles filantes qui étaient allées se cacher dans la voie lactée.

x

A l'appui de leurs dires, les vieux du village feraient remarquer, plusieurs années plus tard, que personne n'habita plus jamais la vieille bâtisse. Même si elle avait été sérieusement touchée par le feu, elle se tenait pourtant droite, fière et solide sur ses assises.

Incontestablement, il aurait été possible de la racheter et de la restaurer. A preuve, les différentes personnes qui ne tardèrent pas à se manifester pour en devenir à nouveau propriétaire. Si aucune d'entre elles ne donna suite, ce n'était pas d'après les Vieux du village à cause de l'ampleur des travaux à prévoir. Non, ce qui découragea à chaque fois les acquéreurs potentiels, ce fut que dès qu'ils y pénétraient, ils entendaient des bruits bizarres; comme des plaintes ou des râles de plaisir.

x

Même après avoir muré les fenêtres, le phénomène persista. Comme si la maison continuait à être habitée; comme si, saisies en pleine extase, les deux âmes enfin réunies dans la vieille demeure n'en continuaient pas moins de tournoyer inlassablement dans les pièces détruites de la maison, répétant pour l'éternité leur étreinte interrompue. Pour mieux rappeler aux habitants du village,

l'infamie du sacrilège qu'elles avaient subi, et pour leur interdire l'accès à la maison.

C'est depuis cette époque, dit-on, que rôde perpétuellement, entre Canari et Marinca, le fantôme de la Dame Blanche, l'âme désincarnée et solitaire de la maison abandonnée.

x

De manière étrange, la Dame blanche ne se manifeste qu'auprès des gens qui ont quelque chose à se reprocher.

Elle attend qu'ils soient endormis, et vient alors s'asseoir sur le rebord de leur lit se contentant de les fixer silencieusement, avec, dans le regard, une nostalgie infinie....

C'est en son hommage qu'on finit par appeler la vieille bâtisse "Almadama" -mot qui ne veut rien dire, mais qui évoquera pour les Générations futures l'Ame de la Dame Blanche, celle qui habite la vieille maison désaffectée de Marinca ....

# **DANS LES RUINES DU TEMPS**

**(Crète)**

A peine le soleil parvenu au zénith, la chaleur se fit accablante. A quinze heures, elle était telle que les voitures de touristes commencèrent à désertier l'antique cité minoenne, à la recherche d'une plage ombragée.

Le site, qui allait fermer, fut alors investi par l'équipe d'archéologues qui, chaque jour, attendait le départ des visiteurs pour commencer son travail. Afin de profiter encore un moment de la fraîcheur des bâtiments, la journée commençait habituellement par un briefing. On y évoquait l'état général des travaux, les problèmes ou découvertes de chacun, avant de rappeler l'ordre du jour. La dizaine de chercheurs s'éparpillait alors, chacun rejoignant son emplacement, soigneusement délimité par des cordelettes blanches.

Il était loin, le temps héroïque de l'archéologie. Jadis, le responsable d'une équipe de fouilles avait une âme de capitaine de navire, et sa vie était une véritable aventure. Il pouvait se permettre, à partir d'une intuition personnelle, de bouleverser l'ordre des travaux, en demandant soudain d'abandonner telle parcelle de terrain pour se focaliser sur un autre endroit, où il subodorait la possibilité d'une cache ou d'un vestige précieux. Il était capable de *sentir* le terrain, de se mettre à l'écoute des ruines, d'y décrypter des signes invisibles à partir desquels il élaborait une hypothèse, afin de donner une direction claire aux travaux. Alors, l'équipe se soudait, un enthousiasme sacré animait chacun de ses membres: le but une fois fixé, une nouvelle aventure pouvait commencer!

Cette époque était hélas révolue, se dit avec amertume Antionni. Le jeune archéologue, pétri de littérature classique, avait admiré les grandes figures de sa discipline comme Champollion, ou même, bien qu'il fût honni par ses condisciples, Schliemann l'autodidacte. Ce dernier n'avait-il pas réussi à découvrir les trois sites majeurs de Mycènes en Grèce, de Troie en Afrique, et de Knossos en

Crète, en se basant uniquement sur ses intuitions géniales, en osant lire des récits légendaires tels l'Iliade et l'Odyssée, non plus comme des mythes atemporels, mais comme des chroniques historiques, délivrant des indices géographiques à la poursuite desquels il était parti, sous la risée de la communauté savante?

L'esprit ne soufflait plus sur l'archéologie. Il avait été remplacé par de froids découpages de technocrates, se dit Antiononi avec amertume, en pensant à ses lentes et fastidieuses journées de labeur. Désormais, il n'était plus question que de carrés et de cordelettes, de divisions rationnelles de l'espace, de classification du moindre grain de poussière, de gestion progressive et méthodique des fouilles. A chaque chercheur, était attribuée une zone, qu'il lui fallait méthodiquement exploiter, en enregistrant sur ordinateur toutes les pièces rencontrées. Les découvertes ne pouvaient plus être le fruit du hasard ou de l'inspiration: elles étaient, elles aussi, programmées pour se dévoiler inéluctablement à un moment donné, en se soumettant à une méthode scientifique supposée infaillible. La journée d'un archéologue ressemblait désormais à celle d'un fonctionnaire, répétitive et morne, exigeant une succession de gestes machinaux et de mesures sans intérêt.

Lorsque le soleil plongeait dans la mer pour s'y coucher, il fut le seul à rester sur le site pour admirer le spectacle. Ses compagnons, contents d'avoir fini leur journée, s'étaient empressés de quitter les lieux. Il regarda longuement les lieux orangés, crépusculaires, qui s'étendaient maintenant sur les ruines, telles le rappel d'un incendie qui aurait enflammé la ville, des millénaires auparavant. Car toutes les créations de l'homme sont condamnées, à l'image de cette antique cité jadis si orgueilleuse dont il ne restait qu'un champ de pierres éparses, à périr inéluctablement...

Dans de tels moments, il se sentait souvent tenté par le découragement. Il n'avait pas eu de chance pour son premier chantier. Alors qu'il avait demandé à être envoyé sur le site prestigieux de Phaestos, où une équipe italienne menait les fouilles, il avait été affecté, au dernier moment, à Zarkos, où la quasi-totalité de l'équipe était grecque. Il devait y remplacer, au pied levé, un assistant étranger qui venait de subir un accident mortel après s'être aventuré inconsidérément dans les montagnes avoisinantes.

Il se souvenait encore avec frayeur du voyage en voiture qu'il avait effectué pour rejoindre son lieu d'affectation. Ignorant les conseils prodigués par ses hôtes, il avait décidé de passer par le Sud de l'île, en traversant les montagnes et le plateau rocheux de Ziros. Il avait emprunté une route pierreuse, tracée en pointillée sur sa carte, et l'avait d'abord trouvée grandiose. Accrochée à flancs de montagnes, elle surmontait des falaises qui tombaient à pic dans la mer. Mais bientôt, elle s'était rétrécie, pour devenir un simple sentier montagneux, où les trous et les rochers à demi-enterrés remplaçaient les cailloux soigneusement cassés. La peur avait commencé à le saisir, d'autant que les virages se faisaient de plus en plus difficiles à négocier, resserrés en épingles à cheveux successives, qu'il fallait négocier avec des pentes parfois abruptes. Il n'avait même pas la place suffisante pour faire demi-tour. Plusieurs fois, les cheveux collés au visage par la sueur, il avait senti la voiture patiner, puis commencer à glisser et à se mettre en crabe. Il avait cru, alors, son dernier moment arrivé. Miraculeusement, à chaque fois, son véhicule s'était finalement arrêté au bord du précipice. Très lentement, il avait réussi à le remettre dans l'axe du chemin, et à repartir.

Lorsqu'il était enfin arrivé à proximité de son but, après d'ultimes lacets montant à l'assaut d'un mont calcaire blanc et fantomatique, il s'était arrêté au sommet, le

souffle coupé. Il ne s'attendait pas à un spectacle si grandiose. A l'extrémité orientale de l'île, dans un environnement montagneux sauvage et aride, balayées par les vents, des falaises blanches tombaient à pic dans la mer. A leur pied, à flanc de montagne, au bord de l'eau, on avait bâti l'antique ville-palais de Zarkos.

D'après ce qu'il avait lu, l'orgueilleuse et sauvage cité servait d'ultime poste de relais pour commercer avec l'Egypte, deux mille ans avant notre ère. Une éruption volcanique, vers -1750, avait probablement mis fin de manière brutale à l'endroit, dont les habitants s'étaient enfuis. Contrairement aux trois autres grandes capitales minoennes qui, après avoir été toutes détruites par le même cataclysme, furent reconstruites dans des proportions encore plus grandioses, comme on peut s'en apercevoir à Phaestos où les vestiges des deux palais cohabitent côte à côte de manière impressionnante, Zarkos n'avait jamais été rebâti. C'était une aubaine pour les archéologues, mais aussi une énigme pour les esprits curieux: pourquoi avoir abandonné cet endroit pourtant stratégique, sans chercher à y revenir? Un terrible secret s'y cachait-il?

C'est dans cette disposition d'esprit, plein de curiosité, qu'il se présenta le lendemain matin au responsable du site. L'accueil avait été froid: on s'était contenté de lui indiquer la petite chambre où il allait loger, la parcelle dont il allait s'occuper, sans plus s'occuper de lui; comme s'il gênait, ou était déjà indésirable.

Malgré tous ses efforts, il n'était pas parvenu à se faire mieux accepter par la suite. Il avait toujours eu l'impression qu'on se méfiait de lui et le traitait comme un étranger. Ainsi, lorsqu'il croisait deux collègues en train de parler, la conversation s'interrompait brutalement, ou alors se poursuivait à voix basse, sans qu'on l'invite à s'y joindre.

Dans de telles conditions, il ne leur fit pas part de ses interrogations, ni même du projet un peu fou qui lui tenait à cœur, et pour lequel il avait demandé à l'origine d'aller en Crète. Il caressait en effet le rêve d'être le premier à décrypter le disque de Phaestos, cette mystérieuse pierre ronde où était gravé, en spirale, un texte écrit en Linéaire A. Les très nombreuses inscriptions en linéaire B, plus tardives, avaient été traduites dans les années cinquante, mais leur contenu s'était révélé décevant: il s'agissait la plupart du temps, de comptes et de décomptes de bétail ou de récolte, servant à lever des impôts et à mieux administrer le royaume. Mais rien ne permettait de parvenir, enfin, au cœur des coutumes et des croyances religieuses de ce mystérieux peuple minoen. Le disque de Phaestos, par sa forme même de spirale, ne promettait-il pas des révélations spirituelles d'importance?

Chaque soir, à la lueur d'une bougie lorsque l'électricité du camp était éteinte, il se penchait sur la copie qu'il avait emportée de la pierre, tournant et retournant sans fin dans son esprit chacun de ses signes pour en deviner le sens. Il connaissait pratiquement par cœur chacun de ses énigmatiques hiéroglyphes; mais pas ce qu'ils signifiaient...

x

Ce dimanche soir pourtant, lorsque les dernières lueurs furent éteintes, il n'alla pas chercher la copie conservée précieusement dans sa malle. Il se rhabilla et, silencieusement, quitta le camp, une lampe torche à la main. Il avait décidé de retourner, seul et de nuit, sur le lieu qui l'avait intrigué, la veille même. Profitant de son jour de repos, il s'était en effet rendu, samedi, à la suite des touristes, dans les Gorges de la Mort.

Il s'agissait d'un étroit défilé permettant d'accéder à la ville royale par l'intérieur des terres, sans avoir à franchir le sommet de la montagne ou à aborder par la mer, en se glissant entre les à-pic montagneux qui servaient de

muraille naturelle à la citadelle. L'endroit était majestueux. Dans un silence ouaté et virginal, les falaises crayeuses dégageaient une atmosphère d'autant plus étrange et fantomatique, qu'elles étaient régulièrement trouées par des coulées de poussière rouge, comme pour rappeler le sang d'un crime impuni, ou le souvenir d'un événement terrifiant. Après une heure de marche, lorsque les gorges se resserraient, en se rapprochant du palais adossé de l'autre côté, on voyait apparaître des cavernes, ouvertes, béantes, à flanc de montagne. C'était là qu'on enterrait, jadis, les princes et rois minoens de Zarkos.

Les gorges avaient ainsi servi, pendant des siècles, de nécropole royale, et lorsqu'on les traversait, même les touristes les plus blasés se taisaient ou baissaient la voix, impressionnés par ces murailles blanches qui les entouraient de toutes parts, telles des linceuls inquiétants.

Il était resté longtemps, silencieux, pour mieux se laisser envahir par la magie du lieu. Pour la première fois depuis son séjour dans l'île, Antiononi avait eu la sensation de pénétrer, enfin, l'esprit de l'antique religiosité minoenne, de comprendre le sens des innombrables fresques retrouvées à Knossos. Contrairement aux grecs qui préconisaient, à l'âge classique, la mesure en toutes choses, en communiant dans la frayeur du sang versé et dans le rejet de la démesure, en prônant pour cela l'ordre purement humain et raisonnable de la Cité démocratique où les citoyens devaient développer entre eux le sens de l'amitié, les Minoens semblaient avoir ignoré de telles civilités. Les peintures murales et les vases de libation retrouvés témoignaient en effet, à travers leurs volutes végétales, leurs scènes de danse de vendangeurs ou les sauts d'acrobates au-dessus des taureaux sacrés, d'une explosion de vie et de joie, d'une exubérance à cent mille lieux de la honte grecque, de l'effroi romain, ou encore de

la terrible culpabilité judéo-chrétienne qui allait gangrener par la suite l'histoire de l'Occident.

Chez ce peuple encore proche des débuts de la civilisation, l'instinct de vie et la volonté de puissance semblaient aller de soi, s'épanouissant au diapason du cosmos, s'exprimant naturellement, sans aucune retenue. Au risque, d'ailleurs, de la démesure, du sang et de la cruauté, qui faisaient intégralement partie de la vie: les gardes installés à chaque coin du palais, les sacrifices d'animaux et probablement d'humains pour apaiser les faveurs du dieu, les acrobaties et les luttes à mort organisées contre les taureaux sacrés auxquels on livrait les prisonniers, étaient bien le signe que dans cet état primitif où les forces telluriques priment, l'expression de la vitalité sacrée de la nature va de pair avec l'acceptation fatale de son injustice, de sa violence et de sa dureté métaphysique.

Les rares traces du panthéon minoen parvenues jusqu'à nous lui semblaient abonder dans le même sens. La déesse principale, figuration archétypale de la Déesse-Mère, n'était-elle pas souvent représentée les bras levés, dans une attitude d'offrande de la vie et d'adoration au soleil, ses mains tenant des serpents arrachés du sein de la terre? Les têtes ainsi que les cornes de taureau partout vénérées ne témoignaient-elles pas qu'on avait délibérément privilégié, à l'inverse de la chouette d'Athéna appelée à devenir plus tard le symbole de la sagesse réfléchie, la représentation de la force vitale dans ce qu'elle avait de plus sauvage et de plus débridé? Ne s'agissait-il pas, à chaque fois, d'une incitation lancée à l'homme, à se surpasser, à se mesurer aux dieux et à vaincre sa peur, à aller au-delà de ses propres limites?

Tout chez les minoens, comme chez les égyptiens avec lesquels ils commerçaient et qui dressaient à la même époque des pyramides gigantesques, disait cette même démesure, ce goût pour ce qui était plus qu'humain: la

grandeur du palais royal, de la taille d'une ville destinée à accueillir des géants; le choix d'un site comme Zarkos, isolé à l'extrémité la plus sauvage de l'île; la volonté de se faire enterrer dans des cavernes creusées à même les falaises, accrochées entre terre et ciel. Il était normal que lui, l'italien, se soit senti en phase avec cette civilisation qui, à l'image de l'antique empire romain, avait visé la magnificence.

Hélas, Antiononi devait bien reconnaître que pour le moment, il n'aurait pu avancer aucune preuve tangible pour étayer ses interprétations. Elles demeureraient, s'il en parlait, de pures spéculations intellectuelles, regardées avec suspicion par les savants de sa confrérie. C'est la raison pour laquelle il rêvait, sinon de décrypter enfin le disque de Phaestos, au moins de trouver de nouvelles tablettes relatant les croyances religieuses des minoens.

Perdu dans ses rêves, parmi les touristes du samedi après-midi, au pied des nécropoles inaccessibles, il avait soudain été traversé par une idée folle, par cette intuition qu'il attendait depuis des années: une sépulture royale n'était-elle pas l'endroit rêvé pour déposer des textes sacrés supposés aider le mort dans sa longue marche vers l'au-delà? N'y trouverait-il pas, enfin, un secret, la clef d'accès à ce monde qui demeurait pour le moment hermétiquement clos? C'est ainsi qu'il avait décidé de se rendre seul, dès le lendemain, sur les lieux.

x

Après avoir marché dans la semi-obscurité, sous la lueur de la pleine lune, il parvint enfin au pied des sépultures royales repérées la veille. Il regarda les grottes au-dessus de lui, sombres bouches édentées ouvertes sur le ricanement lugubre de la nuit. A la lueur de l'astre nocturne, elles avaient un air encore plus inquiétant que de jour, marquant sur les falaises fantomatiques la

présence de trous noirs ouvrant sur d'improbables mondes mystérieux.

Il passa plusieurs heures à visiter des cavernes où il ne trouva rien. Enfin, alors qu'il allait renoncer, il se souvint que son attention avait été attirée, la veille, par une cavité cachée, encore non visitée par les archéologues. Plus petite que les autres, elle était perchée en hauteur, sans chemin d'accès apparent. Du fait de sa situation excentrée, le plan des fouilles ne prévoyait pas de s'y intéresser avant deux ans, lorsque tout le reste aurait déjà été dûment répertorié.

Le coeur battant, il décida de tenter l'escalade par la façade la moins abrupte. Après un temps qui lui parut une éternité, assurant ses prises avant chaque pas au-dessus du vide, il parvint enfin à prendre appui au-dessus du mince rebord qui marquait l'ouverture de la bouche chthonienne. Il s'arrêta un moment pour reprendre son souffle, et, avant d'y pénétrer, détailla sa structure. Contrairement aux précédentes, elle n'était pas naturelle, mais avait été aménagée en agrandissant simplement la fente verticale qui zébrait la falaise à cet endroit. L'entrée en était d'autant plus étroite, lui évoquant sur le moment un sexe féminin à peine entr'ouvert.

Il se faufila à l'intérieur: il avait tout juste la place de passer. En dirigeant le faisceau de sa lampe devant lui, il devina que l'étroit boyau dans lequel il s'était engagé s'incurvait en descendant légèrement. Il hésita un moment, mais continua son avancée. Dès qu'il eut tourné à l'intérieur du coude rocheux, la nuit se referma sur lui complètement, comme une lourde porte se rabattant sur ses gonds. A part le mince filet lumineux fourni par sa torche, il était désormais enveloppé, de toutes parts, par l'obscurité, avec l'impression d'être redevenu un être minuscule, perdu dans un long tuyau glissant. Il reprit sa lente descente, inexorable, perdant bientôt tout sens de

l'orientation, de l'horizontalité et de la verticalité, avec l'impression d'être engagé dans un labyrinthe le menant vers les entrailles de la terre.

A cette évocation, il connut une brusque bouffée de frayeur: le labyrinthe n'était-il pas une des épreuves les plus terribles que les princes minoens réservaient à ceux dont ils voulaient tester le courage? Un danger mortel ne l'attendait-il pas, à l'image du Minotaure tapi au centre du dispositif, attendant de dévorer sa prochaine victime? Sans pouvoir s'opposer à elles, il vit le cortège de ses peurs enfantines, qu'il croyait à jamais enfouies dans le tombeau de l'oubli, le submerger de nouveau: sa crainte du noir, de la nuit gluante qui colle aux cheveux comme une sueur malsaine; sa peur d'ouvrir les yeux et de découvrir, autour de lui, des monstres informes, aux mille yeux et aux centaines de gueules prêtes à le déchiqueter ou à l'emmenner dans leur antre; l'immobilité forcée dans laquelle il tentait de demeurer, pour échapper aux bouffées d'angoisse. Il ne put s'empêcher de hurler lorsqu'il se sentit tomber...

Ce n'était qu'une petite chute, mais elle avait fini d'ébranler ses nerfs. Il se surprit à pleurer comme un gamin qui se réveille au milieu d'un cauchemar, en prenant brutalement conscience que, dans quelque temps, il cesserait d'exister et serait mort. Tout son être se révoltait contre cette terrible certitude, qui suffisait à gâcher à jamais son existence et à la rendre définitivement absurde, frappée d'une déréluction radicale.

Et ce n'était pas le pire: il avait maintenant peur de lui-même, de la rage impuissante, de la colère noire et violente qu'il sentait monter au fond de lui-même, et qui risquait d'exploser en le transformant en un être démoniaque, à la forme monstrueuse, mi-homme, mi-animal, la bave aux lèvres. Il avait peur de se transformer à son tour, tel un loup-garou, en ce Minotaure qu'il

découvrait brusquement exister, tapi au fond de lui-même, n'attendant que l'occasion propice pour mugir sa haine et sa soif de sang. L'homme est un monstre qui doit gagner son humanité, mais qui risque à tout moment de retomber dans la barbarie et dans la folie indifférenciée des origines...

x

Un long mugissement libérateur retentit, emplissant tout l'espace de la caverne. Tremblant, il mit un long moment avant de comprendre que son propre cri lui était revenu en écho, renvoyé par les parois de la pièce centrale dans laquelle il avait enfin débouché.

L'espace rond et matriciel dans lequel il se trouvait était recouvert par un haut plafond rocheux d'une vingtaine de mètres, d'énormes stalactites pendant tels des dents acérées et menaçantes. Pourtant, plus aucune frayeur n'agitait son cœur. Il se sentait étrangement calme et serein, heureux d'avoir surpassé ses propres démons; emplis d'une nouvelle ardeur, et même d'un courage insoupçonné. Comme s'il était devenu un autre homme, doté d'une force jusqu'ici ignorée. Reprenant d'une main ferme la lampe qui lui avait échappée des mains, il se mit à explorer les moindres recoins de la pièce.

Il découvrit bientôt le sarcophage dans lequel les morts de haute naissance étaient habituellement enfermés, recroquevillés en position fœtale, dans l'attente d'une improbable renaissance. Délicatement, et bien qu'il ait conscience de commettre à la fois un sacrilège et une faute impardonnable par rapport à ses collègues, il entreprit d'en desceller le couvercle, s'aidant d'une lame de couteau sorti de sa poche. Il n'eut pas besoin de toucher au corps de la momie. A ses pieds, étaient déposés une figurine représentant Ishtar la déesse au serpent, une double hache brisée, ainsi qu'un disque gravé de signes kabbalistiques, parfaitement identiques, à première vue, à celui de

Phaestos. Il le saisit en tremblant. En le retournant, il découvrit que son autre face était également gravée. Les caractères qui s'y trouvaient, enroulés dans la même forme de spirale, étaient inscrits en linéaire B! Cela signifiait non seulement qu'il pouvait en décrypter le sens, mais que, de plus, il avait trouvé, pour la première fois, une grille de traduction permettant de passer de l'un à l'autre!

Enthousiaste à l'idée d'arracher au Linéaire A ses secrets, il se mit en quête des signes mi-hiéroglyphiques, mi-phonétiques, qu'il connaissait déjà. Passant d'une face à l'autre, il reconnut le symbole de l'homme, puis une adresse rituelle au roi, la présence de la double hache sacrée, et d'autres éléments encore. Il commença à relier ces derniers entre eux, jusqu'à former l'ébauche d'une phrase qui lui sembla être une invocation prophétique:

« Salut à toi, ô grand roi de Zarkos. Que la double hache protège tes hommes, mais tue ceux qui violeront mon secret. Lorsque la hache sera brisée, fuis le palais qui aura éveillé la colère des dieux. A ton réveil, à nouveau, le feu (du ciel?) frappera les hommes trop orgueilleux... »

Il s'arrêta un moment pour réfléchir à ce qu'il venait de lire. La double hache, partout présente dans les palais minoens, gravée dans d'innombrables pierres, était un symbole de vie et de mort, évoquant leur unité mystique profonde, mais aussi la puissance incommensurable promise à celui qui saurait s'en rendre maître. Le texte semblait prévoir le désastre qui allait s'abattre sur l'île, en l'attribuant à la folie et à l'orgueil démesuré des hommes qui avaient bâti Zarkos. Était-ce pour expier leur crime et apaiser le courroux des dieux qu'on n'avait rien reconstruit, après le tremblement de terre?

Pourquoi la prophétie étendait-elle sa malédiction jusqu'aux temps présents, jusqu'au moment précis où le tombeau serait à nouveau ouvert?. Antiononi frissonna: l'auteur inconnu de cette tablette pouvait-il prévoir que,

plusieurs millénaires plus tard, l'homme aurait poussé sa folie encore plus loin, ravageant la terre et détruisant ses innombrables formes de vie jadis chantées par les crétois, se rendant maître d'un feu nucléaire bien plus terrifiant que l'antique double hache? Quel nouveau terrible cataclysme guettait l'humanité, maintenant qu'il avait ouvert la boîte de Pandore? Et lui-même, le premier, n'était-il pas menacé, pour avoir violé l'antique sépulture?

x

Voulant en savoir plus, il reprit la tablette, pour en poursuivre la lecture. Mais il ne put aller plus loin dans son déchiffrement. Tout entier passionné par sa découverte, il n'avait pas vu se profiler, contre le mur de la caverne, une ombre menaçante. Pas plus qu'il ne s'était aperçu, tout au long de son ascension vers la grotte, qu'il était suivi par un homme. Ce dernier avait d'ailleurs pris soin de ne pas se faire repérer, évitant de s'aventurer à ciel découvert.

L'individu était resté un long temps immobile, dissimulé dans un recoin de la grotte, regardant l'archéologue italien se saisir de la tablette cunéiforme et commencer à la lire à voix distincte, sans faire attention à ce qui l'entourait.

Lorsqu'il le vit saisir une seconde fois le disque sacré pour en arracher les ultimes secrets, il décida d'intervenir, ne pouvant laisser se poursuivre le sacrilège. Il s'élança, souple comme un félin, et lui planta un couteau dans le dos. Sa victime, surprise, se redressa, se tournant vers son agresseur. Ce dernier en profita pour dégager la lame tranchante, et la plonger de face, en plein cœur.

Avant de mourir, Antiononi eut le temps de reconnaître, stupéfait, son agresseur. C'était le chef d'équipe des archéologues, le petit homme grec qui l'avait reçu le premier jour avec tant de froideur.

« Crève, étranger, tu n'as pas le droit d'accéder aux secrets sur lesquels nous veillons jalousement en cette vallée des rois! » siffla-t-il d'un air mauvais entre ses dents, avant d'essuyer son couteau encore sanglant sur le pantalon de l'italien, puis de remettre les objets à leur place, refermant soigneusement le sarcophage profané.

L'aube n'allait pas tarder à se lever sur le site de Zarkos.

Déjà, une lueur blanchâtre, annonciatrice de l'astre solaire, baignait les falaises calcaires d'une lueur bienfaisante, chassant les ombres de la nuit et les reflets fantomatiques laissés par la lune.

Demain, les journaux annonceraient qu'un nouvel archéologue était mort dans les montagnes avoisinantes, victime de son imprudence.

Les dieux pouvaient dormir encore quelque temps en paix: leurs gardiens, depuis la nuit des temps, veillaient pour retarder leur ultime retour, et leur implacable vengeance...

**LA FEMME DE LA LAGUNE**  
**(Venise)**

Toute de noire vêtue, son ombre échappée à la nuit se détachait de manière énigmatique, tranchant sur l'atmosphère mordorée qui, à l'aube, baigne voluptueusement la lagune d'une lumière floue au sein de laquelle ciel et terre se fondent, avant leur séparation prochaine par la lumière cruelle du jour.

« Tel est le premier souvenir que je conserve d'elle. Elle attendait le vaporetto à l'arrêt du pont Tre Archi, ainsi dénommé parce qu'il est le seul à enjamber le canal en s'appuyant sur trois arches, les deux premières, étroites et fines, encadrant un arc-boutant distendu de manière obscène et quasi verticale au-dessus des deux rives.

Mon attention avait tout d'abord été frappée par son comportement. Campée fièrement au bord du quai, à l'extérieur du petit abri où la foule s'entasse habituellement, elle avait retroussé le bas de sa robe d'un air provoquant, regardant en face d'elle l'astre qui se levait, ainsi que les quelques passagers matinaux qui, sur le bateau, pouvaient la voir. Était-ce un geste de pur défi, un désir hédoniste de profiter des premières caresses du soleil au mépris des conventions sociales, ou encore une coquetterie de femme soucieuse de son bronzage jusque sur les moindres parties de son corps, je ne le saurai jamais. Je me demanderais même, plus tard, s'il ne s'agissait pas finalement d'un message d'adieu adressé de manière cruelle à l'un de ses amants, afin de lui rappeler une dernière fois les chairs auxquels il n'aurait plus accès; ou, de manière plus optimiste, d'un au revoir suggestif et coquin, plein de promesses implicites, envoyé à un homme qui se serait trouvé sur l'autre rive.

Son étrange comportement n'était pas le seul élément à détonner dans le paysage. Le quartier où elle se trouvait, au Nord de la gare et des immenses parkings de voiture, était occupé par de vieilles maisons populaires, à la peinture écaillée, devenue grise avec le temps. On y

croisait essentiellement des hommes portant des tricots de corps ou des tee-shirts qui avaient dû jadis être blancs, de grosses matrones italiennes aux longues robes bleues à fleurs, ou encore de très nombreux touristes en short traînant leur fatigue après avoir laissé derrière eux les splendeurs du Grand Canal. Contrastant avec cette foule, elle était vêtue avec recherche, d'une robe en mousseline de soie de grand couturier qui s'évasait vers les pieds de manière ample, en de nombreux plis souples et sophistiqués. Son absence de bagage et même de sac à main laissait penser qu'elle habitait pourtant ce quartier - ou tout au moins qu'elle y avait des attaches.

Pourquoi la suivais-je, je ne saurais le dire. Je fus probablement intrigué par cette dissonance qui m'avait frappé dès le début: pourquoi un tel personnage, à l'attitude à la fois altière et sensuelle, prenait-il un vulgaire vaporetto? Assis sur l'un des bancs métallique et dur du bateau-bus de la ligne 52 qui fait le tour de Venise par l'extérieur, j'avais eu tout le temps de la détailler: elle portait incontestablement la cinquantaine de manière fière; malgré les rides qui commençaient à creuser son visage, elle semblait afficher une tranquille assurance, voire un orgueil qui l'amenait à traverser du regard les gens qu'elle croisait, sans les voir. La finesse de ses lèvres et de son nez reflétait un caractère aristocratique et éthéré, contredit toutefois par d'épais sourcils volontaires, à peine épilés. Son port de tête semblait défier l'univers entier: à la contempler, assise droite et hautaine sur un siège inconfortable, je devinais la femme qui avait vécu d'innombrables aventures, qui était passée à travers maintes épreuves et dangers, et qui malgré tout continuait à maintenir son cap dans la vie, de manière inébranlable.

Lorsqu'elle était descendue à la station Hospitale, j'avais d'abord ressenti une crainte irraisonnée. Était-elle gravement malade, pour se rendre à cet endroit que tout

vénitien en bonne santé fuit, de peur qu'il ne lui porte malheur? Connaissait-elle quelqu'un qui aurait été, dernièrement, gravement atteint, au point d'être alité? Heureusement, mes peurs s'étaient vite évanouies. Elle avait longé l'entrée principale qui permet aux bateaux-ambulances d'accoster afin de débarquer les malades, puis contourné le bâtiment, tournant à droite dans une étroite ruelle qui, après s'être élargie jusqu'à former l'embouchure d'une petite piazza occupée par deux terrasses de buvettes, se jetait enfin dans une grande rue transversale, fort passante. Là, elle avait marché une dizaine de mètres, jusqu'à parvenir au numéro 60 de la Calle de Oro.

La façade de la maison devant laquelle elle s'était arrêtée était parfaitement anonyme: elle ne présentait pas, au premier étage, ces grandes fenêtres et balcons où les notables aimaient se montrer, au temps de leur splendeur, afin de jouir de la reconnaissance du peuple s'empressant à leurs pieds; aucune sculpture ne venait, non plus, en rompre la monotonie, afin de refléter les prétentions artistiques du maître de maison. Pourtant, dès qu'on poussait la lourde porte en bois, on était frappé par l'étrange atmosphère des lieux: on avait l'impression de se retrouver soudain à la campagne, une allée bordée d'arbres et couverte de feuillage menant à une cour au fond de laquelle se tenait un vieux palais vénitien au charme unique, ni populaire puisqu'il disposait de grandes fenêtres et de sa propre ouverture sur le canal de l'autre côté, ni baroque surchargé d'inutiles ogives ou autres ornements baroques.

Je guettais jusqu'au soir, attendant que l'étrangère ressorte de la maison. Lorsque enfin je la vis en franchir de nouveau le seuil, je l'abordai, et lui avouai que je faisais le gué depuis le matin dans l'espoir de la revoir. Je lui dis combien elle m'avait subjugué le matin même, et la rassurais bien vite: je souhaitais juste une conversation de

gentleman avec elle, autour d'une tasse de café, pour mieux la connaître. Elle accepta en souriant, me faisant remarquer qu'elle s'était rendu compte que je la suivais. Elle avait attendu le plus longtemps possible en espérant me voir m'éloigner. Hélas, comme il n'en avait rien été, me dit-elle d'un air faussement las, autant m'écouter.

Elle y mit toutefois une condition: puisque j'affirmais n'avoir aucune intention douteuse envers elle, je devais m'engager à ne jamais l'importuner par des avances inconvenantes, et toujours m'en tenir à une relation chaste et respectueuse, purement platonique. Trop heureux de ne pas avoir été éconduit, j'acceptai aussitôt, sans me douter du piège dans lequel un tel serment allait m'enfermer!

Par quelle étrange magie cette femme m'entraîna-t-elle à m'épancher et à raconter ma vie, alors que je suis d'un naturel discret et que je ne désirais rien tant que l'entendre me parler d'elle, je ne le saurai jamais non plus. En tous cas, à la fin de la journée, elle savait tout de ma misérable existence et de mes ambitions avortées, sans avoir rien livré d'elle-même -si ce n'est ce mystérieux sourire fait de condescendance bienveillante et d'écoute orgueilleuse qui me fascinait et dont je ne tardais pas à tomber amoureux. A l'image de Venise, elle séduisait sans discours, se contentant de se montrer, d'être et de briller par sa seule présence, obligeant ses prétendants aux confessions les plus intimes. Le pouvoir des doges n'avait-il pas reposé, de même, sur la mise en scène d'un décorum théâtral suffisamment impressionnant pour provoquer aveux et signes d'allégeance?

Lorsque je la quittai enfin, après avoir réussi à lui extorquer un prochain rendez-vous, j'étais définitivement tombé sous son charme -et sous celui de cette ville qui, à force d'offrir son opulence et ses magnifiques restes au regard de tout le monde, ne cesse en même temps de se dérober et de se réfugier dans une attitude inaccessible ».

Mon ami interrompit son récit là, buvant son verre de vin par petites lampées, ces « ombri » comme on les appelait en souvenir des anciens porteurs de ce breuvage qui déambulaient jadis à travers la cité en passant d'un coin sombre à l'autre, à la fois pour échapper aux ardeurs du soleil et pour protéger la discrétion de leurs clients.

Il me raconta comment, peu à peu, s'était créé une complicité, une amitié me dit-il, dont il gardait encore la nostalgie. Car la femme mystérieuse s'était, à son tour, laissé aller aux confidences. Elle lui avait dévoilé peu à peu sa propre vie, hésitant d'autant moins qu'il avait promis de toujours la respecter.

Elle appartenait donc à une ancienne famille de marchands vénitiens qui avaient eu jadis leur heure de gloire, avant de connaître, comme tant d'autres, la déchéance, puis la ruine. Pendant son enfance, ses parents avaient été obligés d'émigrer quelques centaines de kilomètres plus au nord, dans l'industrielle et laborieuse cité de Milan, pour y gagner péniblement leur vie et lui permettre de suivre sa scolarité dans une école privée. Même si elle avait ainsi profité de la « bonne éducation » que toute femme de la bourgeoisie italienne se doit d'acquérir, elle en avait toujours voulu, secrètement, à ses parents. Elle ne voulait pas leur ressembler, et avait pris en horreur le travail, cette obligation de perdre son âme, comme elle le disait, en de vulgaires besognes sans intérêt.

Elle s'était promis de revenir à Venise en conquérante, d'y briller et d'y renouer avec la vie de fastes et de plaisirs de ses ancêtres. Quitte à ce que ce soit en courtisane: après tout, ces dernières n'avaient-elles pas contribué à la renommée et à l'éclat de la cité, au point de faire trembler le pape et de l'obliger à intervenir pour ramener un semblant d'ordre dans cette capitale du laisser-faire et du

commerce qui passait, au dix huitième siècle, pour un lieu de débauche et de libertinage outrageant?

Dès qu'elle avait gagné sa majorité, répondant à l'appel du plaisir qu'elle sentait monter en elle de manière inextinguible, elle était donc revenue dans sa ville de naissance, commençant à y nouer des aventures à droite et à gauche, sans conséquences, mais toujours en choisissant soigneusement le milieu social dans lequel elle allait pêcher ses nouvelles conquêtes.

Un jour, elle avait eu la chance d'apprendre qu'un artisan venait de squatter un ancien Palais appartenant à une illustre famille de la cité, laissé à l'abandon depuis plus de quarante ans. Il avait installé son fond de commerce dans l'entrée monumentale ouvrant sur le canal, qui sert traditionnellement d'entrepôt où se stockent les marchandises directement convoyées par bateau. Dans peu de temps, il était fort probable qu'il serait tenté d'investir les étages supérieurs.

Elle s'était parée de ses plus beaux atouts pour rendre visite à la famille. Cette dernière, malgré son état financier précaire, refusait pourtant obstinément de se défaire de cette demeure, ultime vestige de leur antique splendeur: la maison n'avait-elle pas appartenu à Bragadine, un honnête homme qui avait eu le privilège d'être le dernier protecteur de Casanova?

Loin de la décourager, ce dernier détail avait redoublé son envie de devenir la maîtresse de ce lieu où, enfin, elle pourrait recevoir dignement. Elle avait manœuvré le vieux chef de famille, lui faisant craindre que le reste du palais ne soit à son tour occupé par des foyers de nécessiteux comme cela se passait fréquemment à l'époque. Pour forcer ses ultimes réticences, elle n'avait pas hésité à le séduire, lui cédant plus ou moins de son intimité, jusqu'à ce qu'enfin ils trouvent un terrain d'entente. A condition de restaurer entièrement le lieu, il lui donnait la libre

jouissance du palais jusqu'à sa mort – mais sans jamais en devenir propriétaire. Cela lui convenait: elle n'avait aucune ambition quant à des possessions post mortem, avait-elle répliqué en riant! Sa vie, seule, lui suffisait, mais elle voulait par contre la réussir, et se donner pour cela tous les moyens!

A peine un an plus tard, le bâtiment, rénové avec goût, avait retrouvé sa splendeur d'antan. Elle y organisa aussitôt des fêtes fastueuses. Répondant à ses invitations, la bonne société vénitienne s'y pressa. D'abord par curiosité, pour contempler le résultat de ses travaux, puis peu à peu à cause de la réputation sulfureuse qui s'attacha très vite à ses réceptions. Celles-ci, éclairées uniquement à la lueur des bougies, faisaient se côtoyer hommes et femmes de bonne naissance, tous en costume d'époque. Le masque, cette coutume vénitienne adoptée par une ville hédoniste et marchande remettant son destin aux mains du Désir aveugle, fut non seulement permis, mais encouragé par la maîtresse de maison. Celle-ci apparaissait parfois cachée derrière un visage de lion, la poitrine nue, juste vêtue de longs gants noirs et d'une ample robe en soie transparente qui lui descendait jusqu'aux pieds.

Sous son impulsion, le lieu qui avait abrité, jadis, les aventures de Casanova, redevint un temple du libertinage: protégées par l'anonymat, exacerbées par l'interdiction de se servir de leur bouche, les mains se frôlaient, les corps se rapprochaient, les pans des vêtements s'écartaient, les sexes s'humanaient et se mélangeaient dans la confusion la plus totale.

« Au temps de sa splendeur », reprit mon ami qui avait fini son verre depuis longtemps mais qui était resté silencieux, plongé dans ses souvenirs, « elle rayonnait, telle une Grande Prêtresse régnant sur une communauté d'adorateurs. Ceux qui ne l'aimaient pas, emmenés par le clergé bien-pensant, ne tardèrent pas à l'appeler la

Grande Putain , et à raconter les pires horreurs sur son compte, s'empressant de les rapporter à la famille qui possédait officiellement le palais.

Mais moi, à qui elle raconta la plus grande partie de ses aventures, je puis te certifier que, même si elle faisait commerce de ses charmes, recevant volontiers cadeaux et argent pour continuer à tenir son rang, elle représentait, profondément, plus qu'une simple femme vénale. Elle incarnait la sensualité de Venise, faisant revivre ces corps religieux de Bellini ou profanes de Tintoretto, qui offrent au spectateur leurs chairs opulentes, baignées d'une lumière dense et pleine de matière, d'où toute notion de péché ou de culpabilité semble miraculeusement écartée. Oui, elle communiait avec l'âme de cette cité, tout entière vouée pendant des siècles au commerce, au luxe et au plaisir, et qui n'avait jamais aimé les guerres, jamais brûlé aucune sorcière, ou chassé un quelconque hérétique religieux!

A l'image de ces magnifiques palais qui jouaient, sur le Grand Canal, à mettre en scène des parures et ornements architecturaux fabuleux pour mieux attirer le chaland venu de lointaines contrées, alors que leurs arrière-cours dérobées aux regards demeuraient négligées, elle avait, plus que tout, le goût et le culte de l'apparence. J'ai compris, à son contact, que le principal réside peut-être dans la manière de se présenter, à l'autre et donc à soi-même; de s'habiller et de se maquiller, et plus encore de se comporter esthétiquement dans la vie, indépendamment de tout concept de vérité ou de moralité. Est bon, ce qui permet à la vie de s'épanouir dans la fleur du plaisir, dut-on pour cela mentir ou travestir un peu les apparences. Celles-ci deviennent alors des semblants de vérités, à l'origine d'un monde irréel qui baigne entre ciel et terre, entre certitude et fausseté, à l'image même de cette lagune

où nous nous trouvons, miraculeusement suspendus hors du temps et de l'espace ».

Le regard perdu dans ses souvenirs, il conclut, plein de nostalgie:

« Penser que tout cela est fini, et que le palais s'est doucement refermé sur lui-même, est difficile à admettre... »

x

Je laissais dire mon ami. Je n'osais pas lui dire que, bien que ces fêtes soient depuis longtemps terminées, je connaissais, moi aussi, parfaitement les lieux, et que l'esprit qui y avait soufflé si fastueusement continuait à animer le lieu, mais d'une autre manière, beaucoup plus intime et secrète.

Un soir, alors que je déambulais à mon tour devant la porte hermétiquement close, j'avais en effet eu la surprise de voir cette dernière s'entrouvrir. Une main féminine s'était glissée entre les deux battants et, me saisissant le bras, m'avait invité à entrer. C'était elle. Même si elle m'avait déjà remarqué aux côtés de mon ami, jamais je n'avais osé lui adresser la parole. Un doigt sur les lèvres pour me faire signe de me taire, elle m'avait entraîné à sa suite, me faisant parcourir l'allée ombragée, traverser le rez de chaussée aux murs très hauts où étaient entreposées des chapiteaux, de colonnes et des colis non encore défaits, puis monter au premier étage, en empruntant un vieil escalier aux murs décrépits et sombres.

Elle avait poussé la lourde porte qui, comme dans toutes les demeures vénitiennes bâties sur des pilotis enfoncés dans la vase, était branlante, le bas coupé de manière légèrement oblique afin de prévenir des frottements contre un sol jamais stable. Elle m'avait saisi la main pour me faire traverser le grand hall de réception, immense pièce toute en longueur plongée dans une demi-

pénombre. Le seul ameublement présent était composé de hautes chaises en bois sculpté, au dossier haut et droit, alignées de manière impressionnante le long du mur dans l'attente d'improbables émissaires, comme dans le palais des Doges. Le haut plafond à caissons de bois, ainsi que le parquet filant en bois massif, accentuaient encore la solennité du lieu.

J'eus à peine le temps d'imaginer les sentiments des visiteurs invités à faire antichambre, que déjà elle m'entraînait à sa suite, vers une petite pièce à la porte dérobée, cachée derrière une bibliothèque. Je regardais, étonné, ce petit salon de réception, beaucoup plus intime: sur le sol, aux carreaux de mosaïque entrecroisés en savants entrelacs, des chauffeuses aux tissus pourpres et soyeux entouraient une table basse, sous d'immenses tableaux romantiques aux coloris sombres, représentant les ruines d'une cité antique.

Dédaignant cette partie de la pièce, elle s'était dirigée vers l'un des deux hauts fauteuils officiels, pleins de dorures, qui, au fond de la pièce, trônaient sous un immense miroir. Toujours silencieuse, elle s'y était assise, pleine de majesté, et m'avait regardé, un étrange sourire aux lèvres. Qu'attendait-elle de moi, à ce moment précis? Un instant, je l'imaginai comme me l'avait décrite mon ami, fière et altière comme une châtelaine, régnant en maître sur son univers, recevant la soumission de ses invités en regardant d'un air impénétrable, au-dessus d'elle, les petits cupidons qui, dans leur médaillon doré, se détachaient d'un plafond peint aux couleurs du ciel vénitien, bleu délavé; ou encore, s'amusant à admirer son reflet dans l'immense glace qui lui faisait face, perdue dans les méandres de ses fantasmes secrets. La pièce avait quelque chose de théâtral, la majesté orgueilleuse et le faste des dorures sur les murs ainsi que sur le plafond, se mariant aux teintes lourdes et capiteuses des rideaux et tissus de sièges, tout cela sous un ciel

invitant au libertinage licencieux. Le spectacle de ruines romantiques apportait la touche finale, venant rappeler en même temps que la fugacité du désir, la vanité du temps qui fuit...

Je m'étais approché d'elle respectueusement et je lui avais baisé la main. Elle m'avait souri. J'avais été à ce moment saisi par un vertige, si bien que je ne sais, encore aujourd'hui, si les scènes confuses qui hantent encore mon esprit sont réelles, ou si elles ont uniquement été inventées par mon imagination enfiévrée. Comme au ralenti, je la vois encore se lever, ôter son corsage et, la poitrine nue, me fixer droit dans les yeux; puis, se cacher le haut du visage derrière un loup noir en velours, avant de m'entraîner à sa suite dans la petite chambre d'à côté, la chambre de Casanova comme elle l'appelait, où ce dernier avait été hébergé, jadis.

Ce fut le début d'une passion folle, qu'elle tenait à garder secrète, au point d'exiger, étrangement, de ne jamais faire l'amour avec moi, que dissimulée derrière un masque, qu'elle variait au gré de ses désirs et de ses fantasmes. Ce n'était pas la moindre de ses bizarreries: jamais elle ne me parla non plus, ayant décidé une fois pour toutes que notre relation devait se passer autant des conventions sociales, que des mots, ces autres artifices du langage qui entravent la vie authentique du corps.

Autant mon ami avait été condamné à une relation purement platonique, autant elle m'avait cantonné dans le rôle de l'amant caché, contraint de se contenter d'une vie clandestine. Quelle secrète satisfaction tirait-elle d'avoir ainsi réparti les rôles, et surtout de me savoir obligé de ne rien avouer à mon compagnon, je n'en sais rien. Lequel de nous deux était le plus heureux, ou le plus à plaindre, je l'ignore encore.

Toujours est-il qu'elle nous tint longtemps, tous deux, sous son emprise, comme Venise sait tenir ensemble le jour et la nuit, et se jouer d'eux.

Mais, aujourd'hui que le palais, repris par ses anciens propriétaires effrayés par la cabale qui avait pris de plus en plus d'ampleur, est redevenu désert, et que l'histoire approche de sa fin, je ressens le besoin de rompre le silence, et de tout avouer à mon ami, pour qu'enfin nous puissions retrouver ensemble, une ultime fois, la sérénité que nous connaissions dans le passé.....

x

Chaque chose a une fin, à Venise encore plus qu'ailleurs. Aujourd'hui encore, je les ai croisés, et je les ai évités, me cachant dans une porte cochère pour leur échapper. Je ne veux plus les voir, pas plus eux que les innombrables relations que j'ai tissées au fil des ans dans cette ville maudite.

Je ne supporte plus le soleil, ni la lumière crue de Venise, ni cette transparence obscène de l'air qui met le ciel et la terre à nu, mélangeant leurs couleurs en une palette diaphane et irréelle, où tout se confond, et glisse vers un anéantissement inéluctable.

C'est probablement pour lutter contre cette confusion des genres qui menaçait de me faire glisser doucement vers la folie, que j'avais pris l'habitude de cloisonner soigneusement ma vie, donnant à chacun de mes amants un rôle différent. A la fin, je ne me livrais plus qu'avec parcimonie, pour mieux préserver mon intégrité.

Car Venise est une ville qui se meurt et ne demande qu'à vous entraîner dans son agonie, une cité ingrate qui chante la beauté éphémère de ses femmes, mais les oublie dès les premiers signes de fatigue ou de vieillesse, de peur que les rides apparues sur leur visage ne reflètent à leur tour les multiples lézardes qui fissurent son décor de théâtre. Or,

c'est là, depuis des siècles, son obsession: cacher qu'elle n'est plus que l'ombre d'elle-même, un gigantesque corps essoufflé qui risque à tout moment de s'écrouler de fatigue; sauver les apparences, quitte à se grimer et à se camoufler derrière des couches de peinture et de fard de plus en plus épaisses. Seul importe le résultat final, la capacité à continuer de sourire, à plaire et à séduire les millions de visiteurs qui viennent lui rendre encore hommage, comme à une vieille douairière dont on n'ose s'affranchir tout à fait.

Je croyais être suffisamment forte pour lui insuffler une nouvelle vie, une nouvelle touche de cette folie et de cette envie de jouir de chaque instant, sur lesquelles elle avait bâti jadis sa renommée. Je pensais qu'il suffisait de s'y comporter en esthète, en hédoniste raffinée et élégante comme l'avait fait jadis mon maître Casanova, pour réveiller la cité de sa longue sieste endormie.

Hélas, j'avais sous-estimé le grand âge de celle qui fut, un bref moment, la capitale du monde. La plupart de ses habitants sont devenus des vieillards, ou encore de pauvres hères qui n'ont pas eu le courage de partir pour faire fortune ailleurs. Lentement, mais inexorablement, la ville se transforme en musée, vidé de ses habitants, piétiné par des hordes de touristes qui viennent et repartent dans la journée, se comportant en conquérants venus se repaître de souvenirs et butins de pacotilles.

J'ai dû abandonner le palais que j'avais pris tant de soin à rénover, chassée par la famille qui m'en avait pourtant alloué la jouissance. Satisfaite du résultat esthétique de ma rénovation, cette dernière ne voulut, en effet, accepter la vie qui, pourtant, va forcément avec. Je ne regrette d'ailleurs pas: les fêtes y sonnaient de plus en plus fausses, tendant à devenir des mascarades pour étrangers fortunés, abritant de pauvres adultères bourgeois qui se donnaient des allures de simulacres d'aventures libertines. Tout, à la

fin, me heurtait: la préciosité et la cour qu'on me faisait, comme l'amour dont on osait encore se réclamer.

Je n'aime plus Venise que dans les situations extrêmes, lorsque la crue recouvre la place St Marc, envahit les halls des palais, en donnant alors l'impression que la ville entière est prête à céder et à laisser, enfin, les flots contre lesquels elle s'est si longtemps battue, la pénétrer dans les moindres recoins. Alors, la ville, mouillée, frissonnante sous le clapotis de l'eau qui vient lui lécher les pieds, exhale de nouveau des relents de sensualité, des plaintes langoureuses dans lesquelles je crois deviner l'attente de la mort bienheureuse qui viendra la délivrer.

J'ai appris, aussi, à aimer sa décrue.

Aux eaux basses, comme actuellement, c'est un autre spectacle qui s'offre à mes yeux: les fondations des murs lépreux et rongés par les flots ressortent comme des plaies mal soignées, d'où s'exhale une odeur putride, d'eau stagnante et de bois mêlés, où se reconnaît le parfum capiteux de la mangue, ce fruit exotique à la chair si tendre, et à l'odeur pourtant nauséabonde. Comme si, en s'asséchant, les parfums secrets remontaient de son corps, et se libéraient enfin dans l'atmosphère. En même temps, la vase remonte et affleure à la surface de l'eau, créant des îlots insalubres que les canotiers tentent péniblement d'éviter, avec des gestes encore plus lents et précautionneux que d'habitude. Venise, à ces moments aussi, semble s'abandonner à la mort qui la guette, avec bienveillance, si ce n'est avec un soupir de soulagement.

Aujourd'hui j'ai enfin décidé d'en finir. Avec beauté: je vais profiter des eaux basses, pour enfin assouvir un vieux fantasme. Je veux faire l'amour à la ville, descendre dans ses tréfonds pour mieux toucher ses secrets, m'offrir à elle et me rouler dans sa fange, jusqu'à disparaître et ne plus faire qu'un avec elle.

A l'heure du crépuscule, je me suis donc glissée dans le hall du vieux palais Bragadine, témoin de mes antiques splendeurs. J'ai dégagé, mains nues et en m'écorchant la peau, l'entrée d'un antique souterrain qui menait au sous-sol. Là, dans l'obscurité d'une cave voûtée emplie de boue nauséabonde et d'un mince filet d'eau, j'ai cherché à descendre encore plus bas, vers les pieux sur lesquels repose la maison. Lorsque, enfin, j'y suis parvenu, enfoncée à mi-jambes dans la boue, je me suis appuyé sur eux, pour prendre appui. Mais en vain: mes pieds s'enfonçaient toujours plus profondément dans la vase. Cette dernière suçait lentement mon corps, cherchant à l'aspirer vers le fond. Alors, j'ai ôté ma robe, pour mieux m'offrir, nue, à cette ultime étreinte.

Et c'est alors que je vous ai vus, ô mes deux amis et plus fidèles amants! J'en pleurerais presque de joie: ainsi, malgré ma fuite et mon refus de vous voir, vous avez pressenti mon souhait le plus ardent, et devancé ma propre décision! Sans un mot, vous vous êtes approchés de moi, et m'avez enlacée, l'un par-devant, l'autre par-derrière, refermant sur moi votre étreinte passionnée, m'enfermant dans un cocon bienfaisant.

La boue me colle les yeux, se glisse dans ma gorge en m'étouffant inexorablement, mais peu m'importe: je sens un grand et ultime spasme monter du plus profond de ma gorge. Je sais que dans quelques instants, je vais perdre conscience, et que nos corps enfin réunis, vont rouler dans la boue primordiale de la ville, s'y mêler et y disparaître, sans laisser aucune trace.

**Volupté de l'anéantissement!**

**DANS LA FORET DE PIERRE**  
**(Angkor)**

Il tressauta dans son sommeil. Un interminable bras gluant et adipeux, montant le long de ses jambes, venait de s'enrouler autour de son ventre. Il ne cessait de croître et des s'allonger démesurément sur son corps, tandis que, venues du plus profond de la terre, d'autres tentacules surgissaient à leur tour, enserrant son torse et ses bras dans une étreinte froide et dure comme de la pierre.

Maintenu immobile, comme cloué au sol, il vit, yeux exorbités, les feuilles des arbres tropicaux au-dessus de lui se transformer en milliers de larves phosphorescentes et ricanantes. Elles se balançaient mollement sur leur branche, puis se mettaient à grossir démesurément, jusqu'à se décrocher et tomber au ralenti vers lui, pleines d'un venin brûlant qui le faisait hurler de douleur chaque fois qu'elles touchaient son corps.

La nature entière était devenue folle. Des langues de bave laiteuse descendaient le long des troncs d'arbres tropicaux qui lui cachaient le ciel, se réunissant sur le sol en bouillonnant, puis continuant à avancer, écume d'une marée fantomatique qui allait inéluctablement tout recouvrir sur son passage.

Des fissures et des entassements anarchiques de pierres à demi écroulées, ultimes vestiges de l'antique temple désormais ouvert à tous vents, sortaient maintenant des centaines de bêtes monstrueuses. Elles enserraient les murs avec leurs tentacules, enfonçant leurs griffes comme autant de crocs dans le sol, étendant leur corps recouvert d'écailles le long des murs en ruine. Elles redressaient alors leur long cou de dinosaure vers le ciel pour y chercher un improbable souffle d'air, au sein de cette nuit moite et suffocante de fin du monde.

De partout, il voyait des bêtes fantastiques ramper, s'accrocher aux murs et aux troncs des arbres, se redresser et monter à l'assaut de cieux invisibles. Certaines d'entre elles tournèrent la tête vers lui, regardant avec curiosité le

spectacle incongru de cet homme maintenu à terre, agité de convulsions et recouvert d'une bave spectrale. Elles allongèrent leur cou et s'approchèrent. De près, il voyait maintenant leurs mâchoires énormes, aux dents aiguës, prêtes à le déchieter...

En proie aux démons enfantés par son inconscient, il se mit à hurler. Les bêtes immondes et sanguinaires qu'il avait, comme tout être humain, nourries en son sein: tantôt en imposant son autorité de manière injuste, tantôt en prenant plaisir à tuer les récalcitrants osant s'opposer à sa volonté de purification morale, venaient de resurgir des tréfonds de la jungle où il pensait pourtant les avoir profondément enterrées. Face à ces fantômes intérieurs émergeant des antres de l'oubli, il se sentit soudain, pour la première fois de son existence, démuné, réduit à l'impuissance. C'était compréhensible : comment maîtriser ses propres monstres et la jungle des sentiments contradictoires qui poussent l'homme, en désespoir de cause, à se comporter comme une bête aux abois ?

Le cri qu'il poussa le fit brusquement revenir à la conscience. Atteint par une balle perdue, il s'était évanoui de longues heures, après qu'un de ses hommes ait extirpé avec son couteau les morceaux de métal enfoncés dans ses chairs, puis bandé sommairement la blessure. Il regarda autour de lui, et les formes monstrueuses qui l'avaient menacé quelques instants auparavant, revêtirent lentement leur forme réelle, formant autant de sculptures ou de tableaux minéraux arrêtés dans une immobilité aussi surréelle qu'inquiétante.

Le paysage qui l'entourait suffisait à expliquer son délire, se dit-il : à Ta Prohm, la forêt tropicale s'était définitivement vengée des prétentions de l'homme, la jungle avait tout envahi, les lianes se glissant dans les fissures des quelques pans de mur encore debout ; les moindres pierres se retrouvaient captives, enchâssées

dans les racines des arbres qui, impassibles, les broyaient en s'élevant toujours plus haut. Le spectacle était d'autant plus impressionnant que l'ancien monastère bouddhiste avait lui-même été conçu comme un chaos de salles et d'appendices. Au fil des siècles, entre le 9<sup>o</sup> et le 14<sup>o</sup> siècle, d'innombrables pièces s'étaient en effet ajoutées, au grès des besoins, autour de l'ossature originelle, formant un dédale où les treize mille prêtres et civils y résidant jadis, se perdaient eux-mêmes.

Raison pour laquelle le groupe de soldats en débâcle auquel appartenait Paul, s'y était réfugié : les forces gouvernementales qui les pourchassaient auraient du mal à les en chasser, avaient-ils pensé en connaissant la configuration des lieux. Par précaution, ils avaient d'ailleurs truffé les abords du site d'Angkor de mines antipersonnelles. Puis ils avaient divisé leurs forces en petits groupes de guérilleros mobiles s'égaillant parmi la multitude de cinquante temples du site, Paul ayant reçu la responsabilité de défendre Ta Prohm jusqu'à la mort. Le chef des khmers rouges, « grand frère » comme il aimait se faire appeler, s'était replié ironiquement dans l'enceinte du palais royal de l'ancienne capitale d'Angkor Thom, jadis interdite et réservée au seul monarque. Il pensait tenir là une position inexpugnable, d'où il pourrait repartir plus tard, à la reconquête du pouvoir dont il venait d'être chassé

Mais le cours de l'histoire et le poids de leurs crimes passés jouaient désormais contre eux. Le monstrueux karma qu'ils avaient accumulé, en tuant leurs semblables, en enfermant les citadins et les opposants dans des camps où on les torturait sous prétexte de rééducation politique, fit que les villageois du coin ne leur fournissaient plus des vivres que contraints et forcés, se joignant aux troupes du nouveau gouvernement dès que celles-ci arrivaient. Ils ne pouvaient rien faire face à l'assaut des troupes

gouvernementales qui, malgré leurs pertes importantes, avançaient inexorablement, nettoyant chaque temple au prix d'un grand nombre de morts.

En fuyant, blessé, Ta Prohm que ses hommes avaient déjà déserté et que les soldats de Phnom Pen s'apprêtaient à investir en noyant le site sous une pluie de balles et d'obus, Paul ne put s'empêcher de penser, amèrement, au cours catastrophique de sa vie. A l'époque où, jeune sorbonnard encore fier de ses diplômes et de ses certitudes marxistes, il était parti de France pour rejoindre les partisans de Pol Pot et les aider à prendre le pouvoir, il était persuadé de participer à un mouvement de libération nationale –et plus largement encore, à un mouvement de libération de l'humanité, qui, après la fin de la guerre du Vietnam, allait partout conduire les peuples à secouer le joug de l'impérialisme et de la domination américaine. Il avait soutenu à fond l'espoir insensé de façonner, dans ce pays pourtant déjà plusieurs fois millénaire, un « homme nouveau », applaudissant à la décision radicale de déporter l'ensemble des habitants des villes, ces lieux de décadence sans espoir voués au mercantilisme, afin qu'ils émigrent dans les campagnes où, collectivement, ils allaient construire, avec les paysans une nouvelle société communiste et agraire, autosuffisante. Il s'était enthousiasmé à l'idée de construire une nouvelle société sans classe, unie par la fraternité, la solidarité et la même foi révolutionnaire.

Tout à l'espoir insensé que l'utopie fait inexorablement naître, ils n'avaient pas prévu que les difficultés et les oppositions seraient aussi fortes. Le réel ne se plie jamais au rêve, il résiste et rappelle sans cesse ses droits. Alors, insensiblement, ils s'étaient mis, d'abord à tenter de convaincre les récalcitrants, puis à ouvrir des camps pour rééduquer complètement ceux qui ne comprenaient pas les bienfaits de la révolution, avant de tuer par centaines

de milliers tous les suspects de déviance idéologique. Lui-même avait parcouru chaque étape de ce sinistre parcours qui, au nom d'une volonté de faire le bien et d'imposer à tous un grand idéal utopique, en arrive fatalement à imposer un système de terreur pour forcer les récalcitrants. Du fait de ses diplômes et de sa stature d'intellectuel, il avait accepté d'être nommé secrétaire politique responsable de l'éducation des foules, puis responsable du plus grand camp de rééducation du Cambodge. Il avait d'abord tenté honnêtement de récupérer les récalcitrants, passant des jours et des nuits à parler avec eux pour chasser leurs idées erronées ; puis, d'abord pour montrer l'exemple, ensuite pour les punir et pour se venger de ceux qui le narguaient et recommençaient à mal se comporter après être sortis du camp, et à la fin pour éviter que les ennemis n'aillent grossir la foule des soldats ennemis qui les acculaient, il les condamna de plus en plus fréquemment à mort, tua, et tua encore, s'enfonçant dans une spirale sans fin.

Le pays n'aurait pas de trop de plusieurs générations, pour expier les monstrueux crimes auxquels il avait participé; ceci pour tenter d'effacer les traces de la guerre civile qui avait vu des voisins s'entretuer en un mélange de fanatisme et de jalousie mesquine, les enfants dénoncer leur père, les pères faire arrêter leur femme dès qu'ils voulaient s'en séparer.

Encore aujourd'hui, et malgré la faillite du système, Paul se disait que leur utopie de départ avait été juste et bonne. Mais où avaient-ils péché, alors ? La vie étant injuste, incomplète et source de souffrance, pourquoi n'était-il pas possible de créer un monde meilleur et plus uni ? Quelle malédiction condamnait donc l'homme, à la fois à une cruelle incomplétude, et à une impossibilité d'engendrer autre chose que la terreur lorsqu'il voulait agir pour le bien de ses semblables ?

Il lui fallut plusieurs heures de marche dans la jungle, se faufilant entre les lignes ennemies, puis en franchissant la porte sud d'Angkor Thom tenue par les ennemis depuis peu, pour arriver enfin, à la nuit tombante, au Bayon, à un kilomètre et demi de là. L'absence de soldats visibles semblait indiquer qu'il n'avait pas encore été pris, les forces gouvernementales fraîchement arrivées, se regroupant probablement avant l'assaut.

Pourtant, il eut la surprise de découvrir un lieu désert. Les partisans qu'il aurait dû y trouver avaient dû se replier, ou, pire encore, désert. En écartant les mêlées de ronces et de lianes ruisselantes qui en barraient l'accès, il se rappela les impressions angoissantes ressenties par Pierre Loti lorsqu'il avait découvert ce monument tassé sur lui-même, enlacé de toutes parts par une végétation qui semblait l'étouffer et le broyer, d'immenses figuiers s'y étant déployés, jusqu'au sommet des tours, leurs racines tombant le long des pierres comme de vieilles chevelures crasseuses.

De loin, on avait l'impression d'un temple écroulé, d'un chantier de démolition aux pierres entassées dans le plus complet désordre. Même de près, il n'arrivait pas à avoir une vue d'ensemble du monument, comme si ses bâtisseurs avaient sciemment cherché à empêcher une volonté de maîtrise par le regard. Au bout de l'allée permettant d'accéder au bâtiment, protégée de part et d'autre par des lions menaçants et des balustrades en forme de serpent, une enceinte horizontale bouchait en effet l'horizon. Elle servait de soubassement à un entassement anarchique de pierres ; entrelacées les unes aux autres sous des angles improbables, celles-ci constituaient un chaos en mouvement, montant à l'assaut du ciel comme les titans partant à la conquête de l'Olympe.

Peu à peu, le bâtiment laissait cependant percer ses secrets. Il fallait le contourner plusieurs fois, pour comprendre qu'il correspondait à un quadrilatère parfait. Bâti par le roi mystique Jayavarman VII il y a plus de 600 ans pour glorifier le bouddhisme, à l'instar de Borobudur en Indonésie d'où provenaient d'ailleurs les rois cambodgiens. C'était le seul monument d'Angkor conçu de façon à répondre strictement à la forme ésotérique d'un mandala. Cette forme géométrique parfaite représente un carré à la base, puis monte en gradin pour aboutir, après plusieurs étages pyramidaux représentant des étapes d'évolution spirituelle successives, à une tour ronde centrale symbolisant le point d'unité centrale à partir duquel le monde se déploie, et dans lequel il se résorbe ultimement. Il connaissait intellectuellement ce symbolisme mais sans y être sensible, y voyant les signes d'une antique superstition religieuse que la nouvelle conscience idéologique et politique devait remplacer.

Aujourd'hui pas plus que les fois précédentes, il n'y fit attention. Pressé par le temps, il franchit l'enceinte de la galerie extérieure, sans jeter un regard aux bas-reliefs représentant des danseuses gracieuses égayant étrangement des scènes de bataille, comme pour mieux souligner la coexistence de la joie et de la douleur dans le monde profane. Il s'engouffra en courant dans les galeries pourtournantes intérieures, traversa des courettes, passant devant une petite bibliothèque écroulée, à la recherche de l'escalier débouchant sur la terrasse supérieure. Il voulait comprendre ce qui s'était passé, espérant secrètement qu'il allait trouver encore des partisans retranchés dans le sanctuaire central. Avec eux, il pourrait continuer la résistance...

Dans sa hâte, il alla trop loin, revint en arrière, cherchant son chemin à travers les éboulis de pierre, sans trouver les marches du salut. Il fut soudain pris de panique. Du sang

de sa blessure ré-ouverte perlait sur sa chemise. Il souffrait, et il dut se maintenir les côtes pour ne pas crier. Plus que tout, il craignait que les soldats entre lesquels il s'était glissé n'arrivent à leur tour. En ce cas, il serait fait comme un rat, prisonnier du labyrinthe du Bayon.

Il ne savait plus comment en sortir. Tout ce qui l'entourait était hostile. Les personnages sculptés dans la pierre semblaient prêts à se jeter sur lui; les couloirs dans lesquels il errait se rétrécissaient de plus en plus; les murs branlants qui l'entouraient de toutes part menaçaient de se refermer sur lui comme les parois d'un cercueil prêt à se refermer. Il eut envie de hurler, puis ressentit l'impression vertigineuse de glisser sans fin dans un boyau étroit, en se heurtant d'un mur à l'autre, ballotté et rejeté comme un pantin. Il avait déjà dû connaître cet état jadis, au moment de la naissance, se dit-il dans un soudain éclair de lucidité. C'était la naissance, le mal absolu, l'origine de toutes les souffrances, des conflits et des tentatives désespérées pour refaire l'unité perdue, se dit-il en ultime sursaut...

Au moment où, enfin, il allait s'effondrer et attendre là sa capture, il retrouva le chemin perdu. Il venait de déboucher au milieu d'une petite cour occupée par des piliers à ciel ouvert. Il tourna à gauche, puis à droite, suivit encore un étroit boyau sans air ni lumière, et se trouva enfin face à l'escalier abrupt qui menait à la terrasse supérieure. Il monta les marches branlantes en courant.

Lorsqu'il déboucha sur la terrasse supérieure, il s'arrêta, essoufflé. Il regarda longuement autour de lui, guettant le moindre indice d'un danger possible. Tout autour de lui, jaillissaient d'étranges tours tarabiscotées d'une dizaine de mètres, aux quatre faces composées de quatre immenses visages du Bouddha, si bien que, où qu'il aille, il se retrouvait fatalement soumis au feu croisé de leurs regards impassibles. De manière fébrile, il passa de l'une à l'autre, s'assurant que nul ennemi ne s'y cachait. Chaque fois, il

sentait de nouveaux regards inquiétants le fixer. Très vite, il se mit à tourner en rond, perdant le sens de l'orientation à force de se heurter, à chaque instant, à de nouvelles tours à quatre visages. Bientôt, il se sentit poursuivi par ces deux cents masques de pierre qui l'entouraient de toutes parts en faisant peser sur lui leur étrange sourire sardonique. Ces émanations de la puissance du bodhisattva Lokeçvara s'étendant à toutes les régions de l'espace semblaient pourtant bienveillantes, dans leur intention de porter la compassion bouddhique aux quatre coins de l'univers. Pourquoi, alors, ce sourd malaise qui l'emplissait d'un étrange sentiment de culpabilité, proche de la nausée? Certes, se dit-il, il avait parjuré et souillé cet antique idéal en voulant tout contrôler, et en substituant au Bouddha, un Big Brother totalitaire. Mais n'était-ce pas au nom du même idéal?

Sa blessure s'était à nouveau ouverte. Il s'adossa un instant à l'une des tours à visage. Le contact de la pierre froide le fit tressaillir. Loin de le calmer, la morsure de cette surface froide accentua son malaise, comme si le monument en profitait pour lui parler. Tout devint flou autour de lui: les deux cents faces de Bouddha, à la fois uniques et pourtant différentes, tournaient comme dans un manège, mettaient l'ensemble du monument en mouvement, le lançaient dans l'espace comme une toupie, composant une étrange danse cosmique au ralenti, chantant la même litanie circulaire, comme une comptine en boucle: il n'y a pas d'unité, l'un est d'emblée multiple, la recherche de l'Un est la cause de tous les malheurs, le principe ultime est déjà deux, et quatre, et plus. Car il n'y a pas d'Unité...

Le monument sacré dévoilait enfin son secret: conçu de façon à empêcher toute vue globalisante, en privilégiant l'impression générale d'un mouvant chaos et en créant partout des lignes de fuite et des fractures de perspective, c'était un hymne à l'Un-multiple, un chant de pierre en

l'honneur de la vie foisonnante sous toutes ses formes, un appel à respecter cette infinie diversité, une mise en garde adressée à tous ceux qui cherchent la délivrance ou le principe ultime! On ne peut viser l'Un, sans accepter de le voir sous toutes ses formes d'emblée multiples. Comme pour mieux souligner ce message essentiel, la tour centrale qui occupait le centre de la terrasse supérieure était à son tour éclatée en huit tours à visages, la statue du Bouddha installée au cœur du dispositif n'étant autre que celle du bouddha régnant sur le monde sans forme de la vacuité ultime!

Ainsi, la cause de la souffrance ne résidait pas dans la naissance, mais dans la volonté de rétablir une unité perdue, qui n'avait jamais existé que dans un fantasme nourri par la crainte et l'ignorance. L'erreur de ses frères d'arme n'avait pas été de vouloir changer l'ordre des choses, mais d'avoir voulu imposer un ordre unique et totalitaire, un système niant les points de vue opposés, en s'enferrant ensuite dans un délire totalitaire dont Big Brother n'avait été qu'une pâle copie.

La terrasse supérieure, ébranlée par un coup sourd, trembla sur ses fondations. Il eut l'impression que le monument entier se décollait lentement du sol où il avait pourtant été solidement arrimé, les têtes de Bouddhas qui l'entouraient se mettant à tourner, d'abord lentement, puis de plus en plus rapidement. Le Bayon était devenu un gigantesque manège cosmique qui, immobile en son centre, entraînait d'abord les nacelles des bodhisattvas, puis toutes les formes humaines sculptées dans la pierre et sur lesquelles ils veillaient, dans la roue infernale de l'existence et de ses souffrances.

Après les tirs de mortier, ce fut le bruit d'une troupe en arme qui le fit brutalement revenir à la réalité: les forces ennemies avaient franchi les 1500 mètres qui séparaient la porte sud d'Angkor Thom du Bayon, et se trouvaient

désormais aux abords de l'enceinte extérieure du Bayon. Hâtivement, il entreprit de sortir du monument, par le côté Nord opposé, et reprit sa fuite.

x

Pour ne pas se faire remarquer en la traversant à découvert, Paul longea la grande place d'Angkor Thom, vaste esplanade de plus de 200 sur 500 mètres, jadis destinée aux processions, aux défilés d'éléphants et aux retours victorieux des armées royales. Il obliqua à gauche vers le petit temple écroulé de Baphuon, s'enfonçant dans la jungle pour mieux rejoindre l'enceinte de l'antique palais royal, véritable cité interdite aux profanes. Avec son grand bassin d'eau, ses différents monuments, ses quatre quartiers réservés pour l'un exclusivement au seul monarque, pour l'autre aux communs et à ses innombrables serviteurs, pour le troisième aux femmes, la cité pouvait vivre en circuit clos, totalement coupée du monde extérieur. Lorsque le chef des khmers rouges y avait installé son QG, il avait dû penser à cette réputation d'invincibilité de la Cité.

A l'intérieur de l'antique cité en ruines, Paul croisa seulement quelques guérilleros silencieux, l'air sombre et mal en point. Il se dirigea vers Phimeanakas, le temple privé en forme de pyramide à gradins, qui servait jadis de lieu de culte. C'est là que "grand frère", comme aimait se faire appeler le chef khmer, avait installé son siège. Le lieu, habituellement empli de rebelles bruyants et armés jusqu'aux dents, avait un air sinistre et désolé. En parvenant à la terrasse supérieure, il entendit des bruits de dispute. Il hésita avant de pénétrer dans la tour centrale érigée sur cette terrasse. Un homme, assis sur les marches, fumait un mégot d'un air désabusé; il gardait négligemment l'entrée, le fusil posé à côté de lui. Il le reconnut et le mit au courant des derniers événements: les bataillons de Pol Pot étaient partout en débandade, les

défections de plus en plus nombreuses. Même Sylvia, la femme guérilleros qui avait l'habitude de coucher avec le chef et de galvaniser les troupes, était d'humeur sombre. Sa voix singulièrement lasse et grave se mêlait aux vociférations des autres responsables réunis en conclave. Visiblement, personne n'était d'accord sur les directives à prendre. A ses éclats de voix qui, parfois, recouvraient la voix basse du leader, on comprenait qu'elle ne le soutenait plus inconditionnellement. D'ailleurs, ajouta le soldat d'un air lourd de sous-entendus, elle s'était échappée du temple et avait fui la Cité interdite depuis deux jours, et n'y était revenue que ce matin, à l'aube. Mauvais signe pour l'avenir...

Paul savait pourquoi le soldat tout de noir vêtu y voyait un mauvais présage. Outre la mauvaise entente et les dissensions que cela reflétait, une antique légende était attachée au lieu. Depuis des siècles, les superstitions locales racontaient que dans la tour centrale, dormait un serpent à neuf têtes, maître invisible du destin du royaume. Le reptile était supposé se réveiller chaque soir. Apparaissant sous la forme d'une femme à la beauté surnaturelle, cette dernière s'accouplait au chef chaque nuit afin de revivifier le sol sacré. Les paysans parmi lesquels Pol Pot avait recruté l'essentiel de ses troupes étaient persuadés que la femme qui, chaque soir, rejoignait leur chef et partageait sa couche, n'était autre que l'émanation de cet être surnaturel ; son pouvoir résultait d'ailleurs de cette union mystérieuse. N'était-ce pas là, la résurgence d'un antique symbolisme tantrique, insistant sur l'union sexuelle des contraires pour se régénérer et atteindre la libération?

A un moment, Paul s'était dit qu'en agissant ainsi, le grand chef avouait implicitement son attirance pour des motifs autres que la révolution. Le salut n'était donc pas uniquement collectif; il pouvait aussi se réaliser à deux,

s'était-il dit à l'époque, avec un sentiment d'autant plus ambigu qu'il s'était senti ambigu dès les premiers jours vers cette femme à la démarche souple et féline. A quelques regards furtivement échangés, à l'impression que leurs épidermes frissonnaient lorsque leurs corps se frôlaient, il s'était même dit qu'elle devait partager une attirance sourde, analogue à la sienne. Ne souhaitant pas instaurer un quelconque embarras ou début de rivalité, il avait vite chassé ces pensées de son esprit, les attribuant à un accès de jalousie et de faiblesse.

La légende de Phimeanakas n'était pas finie. Elle affirmait aussi que si une seule nuit, l'âme du serpent n'apparaissait pas sous sa forme féminine pour s'unir rituellement au roi, le malheur s'abatrait sur le royaume, en marquant l'imminence de la mort du monarque. Fatalement, l'absence de Sylvia, la femme à la démarche reptilienne que les rebelles voyaient chaque soir rejoindre la couche de leur chef, avait été interprétée par tout le monde comme un abandon de la part des esprits les ayant jusque là protégés.

Les éclats de voix s'amplifièrent. Des coups de feu retentirent, secs, suivis d'un silence inquiétant. Puis ce fut la ruée. La femme déboula de l'étroit escalier, visiblement bouleversée, immédiatement suivie des deux anciens lieutenants du chef rebelle. Ils portaient le corps encore chaud de leur leader, agité de tremblements nerveux. Privés de tout espoir d'une issue favorable, ils venaient de le tuer pour monnayer sa mort. N'était-ce pas le meilleur moyen de racheter leurs fautes passées?

Même si elle avait abandonné son compagnon, Sylvia ne pouvait accepter ce lâche retournement, au goût amer de trahison. D'un regard noir, qui plongeait au plus profond d'un abîme de désespoir insondable, elle regarda Paul et murmura "Tu viens?".

A ce moment précis, se joua le destin de Paul. Aurait-il hésité un seul instant, il aurait partagé le sort de ses anciens compagnons de combat, en restant au Cambodge et en tentant d'y faire oublier ses anciens engagements. Il n'en fit rien, et sans un mot, sans un regard en arrière, redescendit derrière elle les pentes glissantes de la pyramide de Phimeanakas.

Plus tard, bien plus tard, après être revenu en France, il se souviendrait encore de ce moment précis où sa vie avait basculé; mais aussi de la révélation reçue quelque temps auparavant au Bayon et de l'antique légende de la femme-serpent qui allait demeurer encore de longues années à ses côtés.

Il ne se renia jamais, même si, aux yeux de ses contemporains, il était jugé tantôt fou, tantôt escroc. Il devint un avocat célèbre, s'attachant à défendre les causes les plus différentes et les plus indéfendables qu'il pouvait rencontrer. En gardant toujours, à l'intérieur de la poche de sa veste, le poème qu'il avait griffonné à la hâte avant de fuir les ruines d'Angkor :

« Etre ce regard omniprésent  
Des Bouddhas impassibles et souriants  
Face au spectacle sanguinolent  
D'un mode qui tourne follement  
Autour du vide central  
où se noient nos désillusions »

**LE MANUSCRIT PERDU**  
**(Traité du mystique du sable, Chinguetti)**

## CHAPITRE 1 : LE MANUSCRIT PERDU

L'esprit lourd, le cœur léger, il quitta Paris par une belle journée d'hiver.

Le soleil brillait dans un ciel dégagé, nimbant la ville d'un halo transparent. La brume de pollution, qui recouvre habituellement les façades des bâtiments d'une couche de sédimentation grise, s'était miraculeusement évaporée. A sa place, les vents du désert qui soulèvent les grains de sable du Sahel pour les emporter dans l'atmosphère, avaient, par un caprice météorologique, déposé au petit matin un mince filet de poussière rouge sur les pare-brise des voitures. Il y avait vu un signe, un présage favorable pour son aventure : il était temps de partir, de répondre à l'appel des manuscrits, d'aller soigner les stigmates encore sanglants qui remontaient ainsi, régulièrement, vers la vieille Europe, pour demander de l'aide, sans que personne ne les entende jamais.

Il s'était pris de passion, l'année précédente, pour les antiques cités de Mauritanie qui luttaien désespérément contre leur enfouissement inéluctable dans le sable. Chinguetti et Ouaddane avaient été, jadis, des capitales florissantes, tirant leur fortune des caravanes de sel et d'or qui remontaient du Mali vers les côtes libyennes, en rapportant en échange le précieux millet cultivé dans le Sud du pays.

Ces oasis s'étaient développées, au 13<sup>e</sup>-14<sup>e</sup> siècle, comme des haltes bienfaisantes sur la route des caravanes. Le succès commercial avait amené leurs habitants à bâtir des infrastructures toujours plus importantes, et notamment la fameuse mosquée de Chinguetti, qui, malgré sa construction en briques posées les unes sur les autres, avait valu à la ville d'être transformée en septième ville sainte de l'Islam.

Les savants avaient suivi le mouvement et étaient venus s'installer à leur tour, attirés par les rentes des marchands et des marabouts qui, fortune faite, voulaient faire resplendir l'aura de leur famille, ouvrant des écoles coraniques et tenant des cours de justice locale. Ainsi s'étaient constituées, au fil du temps, des bibliothèques privées, renfermant des dizaines de milliers de manuscrits dans de simples coffres en bois, que les professeurs devaient ouvrir, chaque fois qu'ils en avaient besoin.

x

Et puis, lentement, le déclin était venu.

La concurrence des comptoirs ouverts par les Portugais le long de la Méditerranée, puis sur la côte atlantique, avait peu à peu rendu vaine la traversée du désert mauritanien. Les luttes d'influence que se livraient les différents marabouts entre eux, avaient entraîné un déplacement du pouvoir peu à peu à l'Ouest, vers la lointaine Libye, en laissant les cités marchandes se replier doucement sur elles-mêmes.

Une catastrophe n'arrivant jamais seule, le sable s'en était venu. Certes, il avait toujours été là, entourant la ville de toutes parts. Mais son avancée s'était accentuée, les dunes progressant de manière impressionnante, bouchant le lit de l'antique oued, avançant le long des ruelles envahies de monticules de sable, jusqu'à être progressivement abandonnées.

Seuls étaient restés les habitants, agrippés à leurs anciens privilèges, veillant jalousement sur leurs précieux manuscrits. Pendant des siècles, l'oubli était retombé sur ces trésors, recouverts de poussière, rongés par la vermine. Il avait appris l'existence de ces manuscrits par hasard: en surfant sur le Web, comme il le faisait fréquemment le soir, une fois finie la préparation des cours qu'il donnerait le lendemain à l'université. Il avait eu envie de lancer une

recherche en inscrivant le seul mot "Désert". Parmi les centaines de sites touristiques reçus en réponse sur son écran d'ordinateur, il fut soudain intrigué par l'un d'eux : "Chinguetti, la cité bibliothèque du désert, programme de sauvegarde financé par l'Unesco".

En consultant les pages rédigées par les services de l'Unesco, il apprit l'existence de ces dizaines de milliers de manuscrits inédits, qui dormaient dans les sables du désert, en attendant de tomber en poussière. Poussant plus loin ses recherches, il découvrit qu'à côté des manuscrits classiques de Droit et de commentaires du Coran, se trouvaient également des Traités d'Astronomie, de philosophie et de mystique musulmane.

L'un d'entre eux frappa plus particulièrement son attention: on y parlait d'un grand savant islamique, Ibn el Saoud. Cet auteur avait écrit un livre intitulé "Le Traité du Sable et de Dieu ». C'était, paraît-il, un trésor inestimable, un ouvrage qui avait fait grand bruit à son époque, une note de spécialiste précisant même qu'on pouvait y voir un précurseur des plus récentes théories sémiologiques. Pour d'obscures raisons théologiques, son auteur avait frôlé la condamnation officielle. Seule sa renommée lui avait permis de garder la vie sauve.

Suite à une erreur de manipulation de sa part, la page Web où étaient inscrits la vie et l'œuvre de ce savant, avait brutalement disparu de son écran. Il retrouva aisément le site consacré aux citadelles du désert; mais aucune trace, aucun lien vers cette page mystérieuse. Malgré toutes ses recherches, il ne put jamais la faire revenir: elle s'était évanouie dans le monde virtuel d'où elle était venue, aussi irréaliste et impalpable que le sable dont elle parlait.

Il ignorait pourquoi il s'était pris de passion pour cet ouvrage, alors que cela faisait des années qu'il n'écrivait plus, ni ne croyait d'ailleurs en Dieu. Peut-être avait-il besoin d'exorciser son impuissance à écrire; peut-être

avait-il besoin de chercher un sens à sa vie, ou était-il simplement empli de curiosité par un titre si énigmatique. Toujours est-il qu'il n'avait plus eu qu'une envie : partir là-bas, à la recherche du manuscrit perdu, pour découvrir son secret.

x

Dans l'avion qui le menait vers Nouakchott, Léon repensa à sa vieille tante qui l'avait longtemps hébergé à Paris lorsque, étudiant, il tentait de vivre de sa plume. Il était envahi de remords à l'idée de la laisser derrière lui, dans l'état où elle avait, hélas, sombré depuis des années.

C'était une vieille dame qui avait souffert pendant toute sa vie de crises de mélancolie, passant de l'exaltation extrême, à un état de tristesse hargneuse, proche de la méchanceté. Ces dernières années, elle avait doucement sombré dans la folie, que les psychiatres s'occupant d'elle baptisaient pudiquement du nom de « démence sénile ».

Ses périodes de lucidité, pendant lesquelles elle était encore capable de reconnaître ses proches, devenaient de plus en plus rares. Entourée en permanence par des garde-malades qui se relayaient jour et nuit à son chevet, Tante Lucie se débattait désormais dans un monde peuplé de regrets, de peurs et de souvenirs douloureux. Par moments, lorsque la souffrance devenait trop intolérable, elle répétait sans fin les premiers mots du Pater Noster de son enfance, comme une litanie pour se protéger des fantômes qui la menaçaient.

Avant son départ, son état s'était brusquement aggravé. Peut-être avait-elle senti, dans la demi-conscience où elle était plongée, que son neveu allait partir loin d'elle. Elle avait hurlé des nuits entières, injuriant les personnes qui s'occupaient d'elle, refusant de s'alimenter et leur crachant à la figure, au point qu'il avait dû accepter, finalement, son internement dans le service psychiatrique d'un grand hôpital parisien.

Il était allé la voir, juste avant son départ, dans la chambre grise aux forts relents d'odeur d'urine et de Javel où elle avait été installée. Accrochée à son fauteuil comme à une bouée au sein d'une tempête déchaînée, elle l'avait à peine reconnu. C'était la dernière image qu'il emportait d'elle, en quittant la France : celle d'un grand corps décharné, presque squelettique, dressé sur sa chaise comme si elle recevait sans arrêt des milliers de piqûres d'aiguilles invisibles, ses longs doigts devenus crochus avec l'âge se refermant convulsivement sur les accoudoirs. Dans un ultime effort, elle semblait tendre sa pauvre tête vers le ciel pour l'implorer, la bouche ouverte sur un grand cri muet qu'elle n'avait plus la force de pousser.

Au sein de l'océan sans fond où elle avait sombré, elle parvenait ainsi à tenir, encore, droit comme un bâton, son corps ravagé de tics et de spasmes. Mais ce n'était plus qu'une statue vide, dont l'esprit avait déserté depuis longtemps, laissant sur le pont du navire abandonné, un épouvantail décharné en guise de pilote.

Le voyage en avion avait été un condensé de ce qui attend aujourd'hui le touriste en route vers un pays d'Afrique noire: quelques rares touristes français s'étaient craintivement regroupés au fond de l'appareil, des hommes d'affaires aux attachés-cases astiqués pour paraître aussi neufs que leurs chaussures et leurs chevalières en or côtoyant sans façon leurs frères moins richement vêtus, qui s'en revenaient au pays avec une humilité pleine de souffrances contenues. Une familiarité bon enfant régnait parmi les femmes africaines à la corpulence opulente: affichant fièrement leurs boubous et leurs vêtements traditionnels, elles bavardaient bruyamment entre elles, sans jamais s'arrêter.

Sans oublier, hélas, le destin tragique de deux émigrés clandestins aux pantalons et chemises grises de nuit sans sommeil, lesquels tentaient en vain de convaincre les

policiers envoyés pour les embarquer de force vers Dakar, qu'on allait les "prisonner" si on les ramenait dans leur pays. Parvenus à Nouakchott, ils allaient tenter de s'enfuir en se glissant dans le groupe de touristes qui passait la douane, avant d'être repris in extremis dans le taxi qui allait les emmener vers la Liberté...

## CHAPITRE 2 : DUNES SUR LA ROUTE

Il s'était arrêté à Nouakchott, le temps de trouver un guide et de louer un véhicule pour son périple. Car s'il est possible de se rendre sans problèmes aux abords de Chinguetti par une route goudronnée, il faut ensuite emprunter une piste nécessitant l'usage d'un 4x4.

La capitale n'avait d'autre charme, que de n'en avoir aucun. Elle était le symbole même de la faillite des prévisions réalisées par les technocrates, représentant la revanche de la vie qui, par essence anarchique, se développe instinctivement, sans plan préalable, se constituant au gré des errances de chacun.

Au moment de l'indépendance et de l'établissement du premier plan de développement, nul n'avait prévu qu'une ville naisse à cet endroit. De manière parfaitement rationnelle, les autorités avaient en effet pensé que les nomades, ces fils des nuages, continueraient leur vie errante, les rares sédentaires venus du "pays de la Pluie" étant supposés se regrouper au sud, le long du fleuve.

C'était sans compter sur le retour de la grande sécheresse, en 1968. Un exode massif s'en était suivi, les paysans ruinés abandonnant leurs champs pour se regrouper et tenter leur chance dans ce nouvel Eldorado où, faute d'habitation en dur, les autorités fraîchement nommées avaient au début tenu leur conseil sous la tente. La règle était simple: chacun, en arrivant, se devait de construire sa casemate, là où il s'arrêtait. Et cela fonctionna, une ville construite de bric et de broc sortant en quelques années des bricolages ingénieux de ses nouveaux habitants.

Depuis, du matin au soir, la métropole-bidonville africaine vit, bruisse, vend, trafique et répare les innombrables voitures sorties d'un cimetière de tôles ; coupe, coud et façonne des habits improbables aux couleurs chatoyantes;

tchatche, parle et s'agite en tous sens, dans des ruelles ensablées coupées par les deux seules grandes routes goudronnées qui filent, l'une du Nord vers le Sud, l'autre d'Ouest en Est.

Laissant la ville derrière lui, il découvrit, un peu déçu, les premières dunes qui apparaissent dès la sortie de la ville, le long de la route d'Akjoujt. La Mauritanie n'est pas le domaine des grands déserts, des ergs qui, à l'infini, déroulent leurs majestueux sommets sableux, en les faisant rouler comme les vagues d'une mer sans fin. Les monticules de sable s'y font plus petits, comme si le Sahara, épuisé par sa course qui l'avait fait traverser l'Afrique d'Est en Ouest, s'en venait mourir mollement sur ce rivage atlantique où il accomplissait enfin son destin: retourner à la mer, aux eaux salées dont il n'avait cessé de rêver tout au long de sa longue traversée de ce continent où il s'était fait piéger.

Les avancées du désert vers le littoral se font par langues successives, en envoyant en éclaireur des monticules qui se partagent le paysage avec des pierres usées et des arbustes teigneux, ces derniers s'accrochant au sol en résistant aux vents de sable qui tournoient sans fin autour d'eux. Comme si, à l'approche ultime de l'océan, s'était créé un fragile équilibre entre la vie qui pousse malgré les pires conditions, et le manteau de sable qui poursuit son avancée silencieuse.

Voyager à l'intérieur des contrées maures, c'est ainsi remonter à contre-courant du mouvement naturel du désert. Plus on s'enfonce dans le pays, plus on devine toutefois que la lutte est vaine et que le désert l'emportera inéluctablement.

En voyant les immenses plaines arides défiler de manière monotone sous ses yeux, il découvrit les reflets tremblants des mirages, croyant apercevoir des oasis au loin, les quelques arbres perdus à l'horizon évoquant tantôt d'

improbables figures humaines, tantôt des caravanes de fantômes. Sous la chaleur extrême qui régnait, des colonnes de vent surgissaient soudain du néant, soulevant le sable, le faisant tournoyer comme une toupie, puis se déplaçant rapidement, comme des fantômes ou des mauvais génies à la recherche de leur proie...

En sursautant, Léon sortit de sa torpeur. Sous le soleil brûlant, il avait probablement connu un début d'insolation. Il tourna la tête, et ne vit plus, autour de lui, que les dunes où il s'était aventuré en disant imprudemment à son guide de l'attendre en bas.

Ses idées n'étaient pas encore bien remises. A la peur de ne pas retrouver son chemin, s'ajouta un sentiment d'abattement. Il se demanda brusquement ce qu'il était venu chercher. Il avait espéré que le désert soit pour lui l'occasion d'une révélation: le sable, au fil de ses lectures, était en effet devenu, pour lui, une figure éponyme du divin: n'est-il pas, lui aussi, éternel, nous enseignant autant la vanité de toutes choses, que les bienfaits du silence ? Ne fournit-il pas une idée radicalement différente de tout ce que l'humaine condition peut imaginer, faisant rêver à une vie sans limites ni attaches ? Symbole d'une transcendance, certes, puisque échappant à tout cadre, comme aux volontés de conceptualisation de l'entendement ; mais une transcendance aussitôt recourbée en immanence, réduite en grains de sables mouvants, marquée par le signe d'un mouvement perpétuel.

Telle lui apparaissait, à Paris, la vie sacrée du sable : jamais en repos, toujours en déplacement, montant à l'assaut d'une dune, la descendant de manière abrupte, s'envolant en nuage impalpable, pour se défaire à nouveau, et se poser ailleurs. Il ne semblait pas soumis à la loi du dépérissement, ni à la déchéance du temps, bougeant sans cesse, tel un pur corpuscule d'esprit, ou encore un grain ultime et imputrescible de matière.

C'était pourquoi il avait été fasciné par le rapprochement iconoclaste que le théologien islamiste Ibn-El-Saoud avait établi, au moins dans le titre de son ouvrage, entre Dieu et le Sable. Certes, il ne l'avait pas lu, mais il en pressentait le contenu, espérant secrètement y lire ce qu'il n'osait se formuler à lui-même, de peur de paraître fou : que Dieu habite le sable, Dieu **est** le sable même..

En regardant autour de lui ces dunes qui enserraient de toutes parts la végétation, l'étouffant lentement, en tuant toute vie au fil de leur avancée, il eut soudain un horrible pressentiment : et s'il s'était trompé? Si le sable, au lieu d'être un signe du divin, était éminemment maléfique ? Ne suffit-il pas d'en jeter quelques poignées sur le feu, pour éteindre la flamme même de la vie? Le souffle qui le soulève et le pousse toujours plus loin, n'est-il pas, d'ailleurs, aussi chaud que l'haleine putride de la mort et du démon? Ne représentait-il pas, finalement, l'ultime figure de Satan, l'ange déchu qui veut faire passer pour divin, ce qui n'est que vide et néant ?

Lorsqu'il atteignit enfin la voiture où l'attendait son chauffeur, le soleil était bas sur l'horizon, déjà prêt à se coucher. Il ne lui dit mot de ce qu'il venait de vivre: c'était trop compliqué à comprendre, et encore plus à expliquer. Et puis, tout cela n'était peut-être que l'effet d'une fièvre passagère, dont il allait se remettre.

Il s'efforça d'oublier l'incident : demain commencerait sa véritable quête du manuscrit perdu.

Demain il verrait Chinguetti.

### CHAPITRE3: LA RECHERCHE DU MANUSCRIT

Le lendemain fut entièrement consacré à la route. Impatient d'arriver à destination, il pressa son chauffeur d'aller au plus vite, sans s'arrêter dans les quelques villes où ce dernier pensait faire une halte. A l'incompréhension de ce dernier, il refusa de s'arrêter à Azougui, ancienne capitale des Almoravides, cette confrérie religieuse et guerrière de berbères qui, à peine convertis à l'Islam, étaient partis du fin fond de leur désert, pour conquérir le Maroc et une partie de l'Espagne. Il ne put toutefois l'empêcher de se consacrer aux prières rituelles, en descendant de voiture, se déchaussant et se tournant vers la Mecque.

A Atâr, où finit la route goudronnée, deux pistes, l'une moderne et l'autre ancienne, sont possibles pour traverser le massif montagneux de l'Adrar, qui barre l'accès à Chinguetti. Il fut furieux d'apprendre que le tronçon de route goudronnée que les chinois construisaient pour faciliter la montée, était fermé jusqu'à la nuit tombante, afin de lui laisser le temps de sécher. Malgré les conseils de son chauffeur, il l'obligea à prendre l'ancienne route, à flanc de montagne, en passant par l'impressionnante passe d'Amodjar.

En roulant le long de l'étroit sentier rocailleux qui escaladait les pentes des antiques falaises, Léon ne put s'empêcher d'être impressionné par les pics rocheux et les gigantesques canyons tantôt pourpres, tantôt gris bleu, le surplombant. N' étaient-ils pas là pour protéger les lieux et pour éloigner les curieux ? A nouveau, pendant un instant, le doute le reprit: n 'avait-il pas tort de prendre le sable comme l'élément essentiel de sa recherche, alors qu'il avait, devant lui, la manifestation d'une puissance autrement plus impressionnante que ces ridicules grains de sable dont il s'était entiché ? Là où le sable glisse et fuit, le

roc montagneux se contente d'être, et de dresser sa masse majestueuse.

C'était une illusion, se reprit-il aussitôt, en contemplant les flancs du vieux massif qui, fripés comme une peau de vieillard, usés par le temps, se désagrégeaient continuellement. La montagne, elle aussi, est destinée à s'émietter, et à retourner, à son tour, au sable...

x

L'arrivée à Chinguetti, après plusieurs heures encore de piste sur un plateau aride, fut plus impressionnante que ce qu'il avait imaginé au fil de ses lectures : les deux rives de la cité étaient séparées par un gigantesque fleuve de sable, qui poussait ses ramifications partout dans la ville, envahissant chaque ruelle, obligeant ses habitants à monter et descendre sans fin le long des dunes qui avaient envahi leur espace.

Après avoir laissé son guide partir afin de s'occuper de son hébergement, il tenta sa chance auprès de l'une des grandes bibliothèques privées de Chinguetti, la Fondation Abott. La famille était connue depuis 1262, chaque génération s'attachant à conserver et à faire fructifier le capital amassé au cours des années par les générations précédentes. Mais le personnage qui le reçut, bien que se prévalant de cette auguste lignée, n'avait visiblement plus rien d'un érudit amoureux de ses livres : il vivait de l'autre côté du fleuve de sable, où il tenait un commerce, ne se déplaçant plus qu'à l'occasion, uniquement s'il y voyait une source de revenus possibles. Depuis peu, il faisait même payer l'entrée dans sa maison, la photographie des manuscrits qu'il y entreposait, étant encore plus chère.

Lorsque Léon lui parla de l'ouvrage d'Ibn el Saoud, il comprit que son interlocuteur n'en avait jamais entendu parler. En dernier ressort, il lui demanda de consulter le registre des manuscrits, dans l'espoir d'y trouver au moins une référence à l'ouvrage cherché. Il s'aperçut avec

stupéfaction que le prétendument distingué savant savait à peine lire, confondant les livres de médecine et les ouvrages de théologie, ignorant où se trouvait le catalogue manuscrit qui aurait pu l'aider. Ainsi, même dans les plus prestigieuses familles de Mauritanie, les derniers rejetons sont, comme en Occident, des fins de race incapables de transmettre le trésor légué par leurs ancêtres, songea-t-il désabusé.

Il tenta vainement sa chance dans deux autres bibliothèques privées.

Au moment où, découragé, il allait abandonner sa recherche, il fut abordé par un vieil homme en haillons, qui l'avait suivi silencieusement depuis le début de ses pérégrinations. A voix basse, comme s'il craignait d'être entendu, ce dernier lui proposa d'aller aux confins de la ville, découvrir une bibliothèque perdue, dans une maison à demi écroulée. Là, affirmait-il, se trouvait le fameux ouvrage d'Ibn el Saoud qu'il avait demandé en vain à ses interlocuteurs précédents.

"Mais avant d'aller plus loin, il faut que tu en saches plus sur l'histoire de Chinguetti," lui dit-il en prenant son temps, et en l'invitant à s'asseoir à ses côtés.

« Au commencement de la ville, il y eut un Berbère, qui tua son parrain dans un accès de colère. Chassé de son village, il s'enfuit dans le désert. Il passa des jours et des semaines sans rencontrer personne. Enfin, un jour, il parvint en un lieu désolé, où une ancienne ville avait déjà dû être abandonnée, à cause de l'avancée du sable. Seul, un vieux sage marabout y demeurait encore, s'y étant retiré en ermite afin de poursuivre ses prières et ses méditations en toute tranquillité. Il accepta la présence, à ses côtés, du proscrit. A son contact, ce dernier se transforma et devint, peu à peu, un élève plein de respect et de déférence. »

« Pour se repentir, l'ancien criminel décida de se consacrer à l'étude des livres et à la diffusion de leur enseignement. Avec la bénédiction de son maître, il partit pour un long voyage, à travers toute l'Afrique, en quête des manuscrits les plus précieux qu'il pourrait ramener avec lui. Le trésor amassé fut tel, qu'il attira des convoitises. On venait de loin pour admirer ses ouvrages et pour écouter l'enseignement qu'il dispensait gratuitement dans la cour de sa petite maison. D'autres savants, perdus dans des villages lointains, vinrent s'installer dans les maisons avoisinantes, afin de professer en mettant en avant leurs propres livres. Ce fut le début d'une saine émulation. Peu à peu, une nouvelle ville, la cité de Chinguetti, allait ainsi émerger des sables, à proximité de son ancienne habitation, les efforts conjugués des nouveaux arrivants faisant reculer le sable hors de la nouvelle enceinte. »

« C'est ainsi que, selon la légende, se développa la mission des marabouts berbères de Chinguetti, qui voulurent et réussirent à transformer leur cité, en septième ville sainte de l'Islam. Ce fut l'âge d'or de Chinguetti, la renommée savante de la cité attirant les voyageurs isolés et les étudiants en quête de savoir, ainsi que les innombrables caravanes de marchands à la recherche d'une halte agréable pendant leur longue traversée du désert. Car, vois-tu, à l'époque, ce fleuve de sable qui désormais coupe la ville en deux parties, était en réalité une vallée creusée en contrebas, occupée au fond par une oasis et par une palmeraie luxuriante, où il était agréable de profiter de la fraîcheur, à tout moment de la journée. »

Le vieil homme était devenu silencieux, comme pour mieux rêver à cette époque révolue. Après un long moment, il reprit la parole, presque à contre-cœur :

« Depuis, le sable a tout recouvert, enfouissant l'eau si profondément qu'il a fallu creuser des puits pour y accéder, comblant peu à peu la vallée, faisant remonter

chaque année son niveau, jusqu'à ce qu'elle se retrouve finalement à la même hauteur que les deux rives, désormais réunifiées par cette immense langue de sable. Et son oeuvre continue: comme tu peux le constater, la moitié des ruelles et des maisons est désormais enfouie sous les dunes, qui poursuivent leur progression inexorable. Dans quelque temps, c'est sûr, la ville entière aura disparu... »

Son interlocuteur fit une pause. Le soleil touchait presque l'horizon, prêt à s'éteindre. Saisi de nouveau par la nostalgie, il regarda la grande avenue sablonneuse, la bharta comme on l'appelle aujourd'hui, qu'empruntaient quotidiennement les habitants souhaitant passer d'une rive à l'autre.

« Jadis, oui, jadis c'était une époque bénie d'Allah. La cité connut un essor sans précédent. Il faut s'imaginer les caravanes incessantes qui reliaient l'Afrique noire, en partant de Guinée ou du Sénégal, pour aller jusqu'aux pays du Maghreb, jusqu'aux rives de la Méditerranée. Elles transportaient le précieux sel ainsi que des cargaisons d'or du mythique royaume de Ghana, pour commercer avec l'Occident et ramener, outre le millet, les verroteries vénitiennes qui allaient devenir les fameuses "perles du désert" dont s'ornent encore les futures mariées, en guise de dot. »

« L'apogée de Chinguetti se caractérisait par une répartition ingénieuse des rôles: Tandis que les tribus nomades aidaient les caravanes à traverser le désert, les guerriers arabes ayant conquis le pays exerçaient le pouvoir militaire, laissant aux marabouts berbères et à leurs descendants qui avaient fait preuve d'érudition, le pouvoir civil et la responsabilité de la Cité. Il leur revenait en effet de faire appliquer la loi, d'enseigner et d'encourager les recherches des savants dans tous les domaines, d'organiser le commerce et la vie quotidienne. »

« C'est de cette époque que date l'architecture si particulière des « maisons-bibliothèques » du désert, pleines de petites pièces sombres et de coffres en bois où conserver les manuscrits à l'abri de la lumière, la demeure du maître de maison étant elle-même entourée par une première cour où rendre la justice quotidienne à partir du Coran, puis par une seconde cour plus vaste destinée à recevoir les dizaines, voire les centaines d'étudiants venus pour s'instruire. Parfois, une ou deux pièces de la maison étaient également réservées aux savants de passage, qui voulaient consulter un ouvrage précis. »

« La vie des chefs spirituels qui, dans chaque grande famille, étaient à la tête de ces maisons, était extrêmement riche, et bien loin de ce que représentent, chez vous, les bibliothécaires, professeurs ou autres savants. Non seulement ils rendaient la justice, mais ils enseignaient, et tenaient leurs ouvrages à libre disposition, pouvant se déplacer pour les amener à une sommité qui souhaitait les consulter. Ils alternaient des périodes sédentaires, avec une vie de nomade. Car pour accroître leur prestige et leur pouvoir, ils étaient constamment à la recherche d'ouvrages plus rares ou plus renommés. Le voyage à la Mecque demeurait l'occasion la plus courante pour accumuler, tout au long du trajet, dans d'énormes malles en bois, les manuscrits convoités. Mais même par la suite, les marabouts avaient l'habitude de partir régulièrement dans les pays voisins, pour continuer leur quête. Certains en arrivèrent même à payer un manuscrit son poids en or, tant la gloire assurée par la possession de l'un de ces ouvrages était grande. »

« C'est ainsi qu'avant le déclin et la grande sécheresse, la ville de Chinguetti, qui regroupe aujourd'hui à peine un millier de personnes, comptait jusqu'à 25.000 habitants. Elle était administrée par cinq grandes familles de marabouts,

qui assuraient ensemble la paix et la prospérité pour tout le monde... »

« Qu'est-il arrivé, pour expliquer un tel déclin? » demanda Léon

L'homme prit du temps pour répondre.

« Le sable! » murmura-t-il.

« Mais alors, si le sable est votre ennemi, que penser de l'ouvrage d'Ibn el Saoud que vous m'avez dit connaître? » l'interrompt Léon. « Comment peut-on chanter le sable lorsque, quotidiennement, on voit ce dernier envahir votre ville, ronger vos manuscrits sacrés et tout recouvrir ? »

Il était au bord des larmes en prononçant ces derniers mots : c'était la troisième fois que le doute le saisissait ainsi sur le bien-fondé de sa quête.

Son interlocuteur ne répondant rien, il le saisit violemment par la manche de son vêtement.

« Mais enfin, dis-moi si, oui ou non, Ibn el Seoud a parlé du caractère sacré du sable ? Et comment a-t-il pu avancer cette thèse monstrueuse, ici même, dans la ville qui l'a vu naître, et qui chaque jour mourait un peu plus sous le poids de cet élément? »

"Il a dit cela, entre autres, oui", répondit l'homme en riant.

"Mais suis-moi plutôt. Si tu veux en savoir plus, il faut se rendre à la vieille maison abandonnée dont je t'ai parlé. Je t'y dévoilerai un secret..."

## CHAPITRE 4 : LES GALERIES SOUTERRAINES

L'esprit aiguisé par la curiosité, Léon suivit le vieil homme en haillon qui lui avait fait revivre les splendeurs passées de Chinguetti.

La nuit venait de tomber, si bien que personne ne fit attention à eux lorsqu'ils quittèrent la vieille ville. Les habitants se hâtaient de rentrer chez eux, les gardiens des livres sacrés refermaient soigneusement les portes et anciens cadenas de leur maison. Dans quelques heures, l'obscurité allait devenir totale...

Ils entreprirent la traversée du bhata, ce fleuve de sable impressionnant dans lequel les pieds s'enfonçaient par endroits profondément, comme happés vers d'invisibles profondeurs. Lorsqu'ils furent à mi-chemin des deux rives, son guide s'arrêta, et lui fit comprendre qu'ils n'iraient pas plus loin, qu'il était inutile de chercher à rejoindre l'autre rive.

Tel un navire parvenu au milieu du chenal, et qui mettrait enfin le cap sur le large, il changea de direction. Lentement, ployant sous la force du vent de sable qui s'était levé, il commença à remonter le cours du bhata, laissant de côté les deux rives de la ville, pour s'orienter résolument vers l'embouchure, là où la langue de sable s'élargit jusqu'à se perdre dans un océan sans fin de dunes.

Lorsque, se retournant, Léon ne vit plus Chinguetti, le vieil homme lui indiqua les vestiges de l'antique cité qui avait précédé sa fondation, et qui avait été abandonnée, déjà, à cause du sable. Quelques pierres et pans de mur en resurgissaient, par endroits.

Ils continuèrent à avancer vers les dunes. Enfin, ils parvinrent devant une vieille bâtisse au toit écroulé.

Un jeune enfant en sortit, et se précipita vers eux, en courant.

« Personne n'est venu, Maître ! Et le sable est resté à distance ! »

Le vieil homme sourit, fournissant à Léon une explication.

« C'est Ahmed, le guetteur de sable. »

« Jadis, observer les moindres mouvements des dunes était une tâche importante. Il s'agissait d'un poste de confiance, transmis de génération en génération. Jour et nuit, il y avait toujours des sentinelles en activité, chacune guettant un point cardinal, installée sur le rempart qui clôturait la ville, ou même au-dehors, isolées dans des avant-postes.

« Ils scrutaient l'horizon, en quête des arrivées des futures caravanes de chameaux. Dès qu'une d'entre elles était repérée, ils donnaient l'ordre de préparer les écuries et d'ouvrir les lourdes portes de la ville, fermées habituellement pour éviter les attaques de pillleurs. Et surtout, ils rendaient scrupuleusement compte, chaque jour, des moindres avancées du sable. Ainsi pouvait-on prévoir les mouvements à venir, et agir en conséquence, en dressant à l'avance des barrières de branchages, qui s'opposaient à l'avancée des dunes.

« C'étaient les devins du désert, une profession qui, hélas, s'est perdue, mais que j'ai tenu à transmettre à cet enfant. Il l'exerce désormais pour moi, de sorte à me prévenir en cas d'avancée soudaine, ou de tempête de vent qui s'annonce. »

Ils pénétrèrent dans la vieille bâtisse, passant au-dessus de malles de bois entassées pêle-mêle, où étaient conservés de précieux manuscrits.

Baissant la voix, le vieil homme lui dit :

"Je vais te livrer un secret, mais il faut que tu t'engages à ne jamais le divulguer."

Léon acquiesça.

« Vois-tu, il existe une galerie souterraine qui descend sous le fleuve de sable. Elle a été creusée, jadis, par ces

guetteurs de sable dont je te parlais, et auxquels appartenait ma famille. Elle devait servir, en cas d'attaque soudaine des pillards, à relier les avant-postes où nous nous trouvons, à la Cité qui est derrière nous.

« La galerie est parsemée de caches et de pièces souterraines, où étaient entreposées des armes, ainsi que divers trésors. L'un de ses embranchements permet d'accéder à la pièce d'une vieille maison qui fut, elle aussi, enfouie sous les sables, il y a de cela des siècles. Mais le passage est étroit, et une seule personne peut s'y aventurer à la fois. C'est là qu'étaient entreposés, à l'époque, les manuscrits les plus précieux, dont celui d'Ibn el Saoud que tu cherches.

« Si tu te sens le courage d'y aller, emprunte-le à ton tour. L'ouvrage sulfureux que tu cherches se trouve dans une malle semblable à celle-ci. Il est en bon état, tu verras... »

Léon hésita, se penchant au-dessus de l'ouverture du puits qui marquait, d'après son interlocuteur, l'entrée de la galerie. Il frissonna, mais décida de tenter l'expérience. Après tout, c'était la seule façon d'avancer dans sa quête. Il se débarrassa du sac à dos qui l'aurait gêné dans sa descente. S'aidant d'une corde, il commença, lentement sa descente, utilisant les techniques de rappel qu'il avait apprises à la montagne.

Bientôt, il eut l'impression que les parois entre lesquelles il descendait, devenaient de plus en plus étroites, mais aussi moins solides, moins résistantes.

Insensiblement, la terre laissait place à du sable friable. Bientôt il eut l'impression que son corps entier était enveloppé par cette matière impalpable, qui le suivait dans chacun de ses mouvements. Il se mit à avancer à quatre pattes, comprenant qu'il était probablement parvenu au fond du puits, et qu'il s'engageait désormais dans l'étroit boyau dont lui avait parlé le vieil homme.

Il ressentait une drôle d'impression, comme s'il était désormais moulé dans le sable, au point de ne plus sentir son corps indépendamment de cette masse molle qui se déplaçait avec lui, à chacun de ses gestes, et qui lui collait aux vêtements comme une seconde peau. Au fur et à mesure de sa progression, cette gangue qui l'entourait devenait de plus en plus lourde, l'engourdissant progressivement.

Bientôt, il ne sut plus s'il avançait, descendait ou montait. Un moment, il eut l'impression d'avoir tourné dans un boyau encore plus étroit. C'était peut-être l'embranchement dont on lui avait parlé! Mais devant lui, il n'y avait plus qu'un mur de sable, qu'il se mit à gratter lentement. Les grains se décollaient, tombant à ses pieds, mais s'infiltrant aussi dans ses narines, dans sa bouche, dans ses oreilles, lui faisant perdre conscience de repères.

Il heurta la paroi sans même s'en apercevoir. Il ne vit pas le mur s'écrouler sur lui. Il eut l'impression, d'un coup, que tout basculait: il se sentit happé, recouvert par une vague énorme de sable qui le submergeait et l'emportait avec elle. Enfin, il redevenait, à son tour, vent et sable!

Il aurait été incapable de savoir s'il était conscient, ou s'il délirait. Un fragment de secondes, il crut voir une petite cavité, où un coffre en bois était posé. Il tendit la main, parvint à s'en saisir, l'ouvrit, et plongea fébrilement la main à l'intérieur.

La couverture en peau de gazelle qu'il en sortit, témoignait de l'ancienneté de l'ouvrage ! Il reconnut le nom de l'auteur, Ibn el Saoud, et le titre, "Traité de mystique du sable". En tremblant, il tourna la première page et s'efforça d'en lire le contenu.

Une phrase, aussitôt, le frappa. De la même manière qu'était inscrit, au fronton des académies platoniciennes, l'avertissement célèbre, « nul n'entrera ici s'il ne connaît la géométrie », un texte prévenait, en première page, que

« nul n'est autorisé à lire ce traité de mystique, s'il ne possède parfaitement la science divine du langage. J'ai exposé ses principes en un autre ouvrage, le « Traité de la langue », écrit à Ouaddane en l'an 123 du Prophète. Chacun s'éclaire par l'autre, comme la lune et le soleil »

Un moment de découragement s'empara de Léon. Tout cela pour rien, pour recommencer un nouveau jeu de piste ! Il se reprit pourtant rapidement, tout au désir de feuilleter enfin le livre qu'il avait si longtemps cherché.

Alors qu'il feuilletait le livre au hasard et que, fasciné, il tombait enfin sur le passage affirmant que « Dieu est le sable », il sentit à nouveau le glissement de ce dernier le long de son corps, sa poussière s'insinuant entre ses paupières, ses grains invisibles pénétrant et bouchant tous les orifices qui lui permettaient de vivre; jusqu'à étouffer ses poumons, en le faisant glisser insensiblement dans un évanouissement progressif.

Le souffle de plus en plus court, il se sentait étonnamment calme; comme s'il n'avait même plus besoin de respirer. Il était enfin prêt à accueillir sa mort avec sérénité. Comme une délivrance et un accès au secret du sable.

Au moment où ce dernier allait le recouvrir totalement et étouffer en lui le dernier souffle, il sentit soudain son cœur battre sourdement, et le rythme de sa respiration reprendre brutalement. Il haleta, crachant du sable partout. Il n'était plus qu'un souffle rauque de vie, un rôle qui inspirait et expirait de manière convulsive, cherchant de l'air pour échapper au linceul de sable qui s'était refermé sur lui.

Il comprit qu'il voulait désespérément vivre, et se sentit renaître.

## CHAPITRE 5: LE SECOND MANUSCRIT

Sur la piste, longue de trente kilomètres, qui menait de Chinguetti à Ouaddane, les dunes laissaient progressivement place à un plateau semi désertique où le sable maintenait son emprise, mais en laissant régulièrement apparaître, ici, un sol rocailleux de grès gris, là des arbustes et buissons épineux du désert.

Fiévreux depuis son aventure qui l'avait mené sous le bhata de Chinguetti, Léon poursuivit un long moment le cauchemar éveillé de la veille. Il continuait son exploration du souterrain qui reliait les anciennes maisons ensablées de l'antique cité, se retrouvant dans la galerie principale, que d'innombrables autres couloirs croisaient perpendiculairement, tous les vingt mètres. Dans chacun d'entre eux, le sol était jonché de caisses ouvertes, d'où débordaient les précieux manuscrits. Le long des parois, des niches et des alvéoles avaient été aménagées, suffisamment larges pour abriter un ou deux ouvrages.

Léon avait l'impression de pénétrer dans une ville morte, ou encore dans un mystérieux temple labyrinthique, dédié à une divinité inconnue, que chaque livre vénérât, sans jamais la nommer, ni même la montrer directement . L'ambiance était d'autant plus étrange que le terrible vent du désert qui s'était introduit en même temps que Léon dans les galeries closes depuis des siècles, faisait courir sur le sol un souffle chaud, empli de poussière rouge.

Perdu dans la plus fabuleuse des bibliothèques qu'on puisse imaginer, Léon contemplait, fasciné et impuissant, les dizaines de milliers d'ouvrages qui l'entouraient. Comment pouvait-il s'orienter et s'y reconnaître parmi cette infinité d'ouvrages ?

L'enthousiasme initial laissa très vite place à l'abattement le plus profond. Que peut devenir un être humain assoiffé

par sa quête de savoir, lorsqu'on le confronte brutalement à l'infinie richesse de la connaissance humaine, sans guide ni mode d'emploi ? Comment repérer, parmi ces couvertures à demi rongées par le sable, l'unique livre dont il avait besoin, susceptible de résumer tous les autres et de lui apporter la lumière? Et d'ailleurs, un tel ouvrage peut-il exister ? N'est-il pas vain de croire en une telle possibilité de salut, lorsqu'on contemple la diversité infinie de la production humaine ?

C'est sur cette préoccupation angoissante qu'il se réveilla, en sursautant, dans le 4 x 4 qui dansait d'une pierre à l'autre, avant de se laisser retomber lourdement sur la piste rocailleuse, comme un vieux pachyderme africain. Il se frotta les yeux, incapable de savoir si la scène qu'il venait de vivre était une invention de son esprit, ou un souvenir confus de son aventure de la veille.

Au rythme des cahots monotones de la piste, qui le berçaient et le laissaient dans un état intermédiaire entre veille et somnolence, Léon poursuit sa méditation sur le rapport qui liait ainsi les antiques manuscrits de Chinguetti, au destin et à l'avancée du désert. Il y avait quelque chose de dérisoire à penser que ces vieux livres, jadis tant respectés, source de richesse et de pouvoir symbolique, étaient désormais condamnés à disparaître, au mieux voués à devenir des momies mortes conservées dans le bocal aseptisé d'un musée, au pire, à pourrir et à se désagréger en poussière, leur encre de plus en plus pâle s'effaçant au fil du temps. Vanité de l'écriture, même sous l'égide d'Allah...

On écrit contre la mort, pour l'illusion de s'affranchir du monde corporel en entrant dans la sphère immatérielle du Pur Esprit et des Idées, mais fatalement le support même qui conserve les traces de nos pensées est voué à disparaître. Et quand bien même on inventerait un matériau indestructible, susceptible de perdurer à travers

des milliers de siècles, le constat final serait le même. On s'apercevrait en effet que, dans ce cas, c'est le contenu même des pensées ainsi sauvegardées qui aurait vieilli, desséché comme une vieille peau de momie dévitalisée. Car une idée ne vaut, que par la faible lueur, éphémère, qu'elle parvient parfois à allumer dans la nuit pleine de fureur de son siècle. Après, il s'agit d'archéologie muséale -et non plus de vie...

Pourquoi écrire ? Les Romains y voyaient l'une des seules manières d'appriivoiser et de construire une éternité à la mesure de l'homme, en se disant qu'elle les consolait de disparaître, puisque la trace de leurs réflexions continuerait à leur survivre. Et ils semblaient avoir gagné leur pari, puisqu' on lit encore, de nos jours, les maximes de Marc Aurèle ou les pensées d'Epictète.

Mais le sable mauritanien, dans la brutalité du traitement qu'il réserve à cette somme de livres qui aurait pu remplacer les bibliothèques de la Sorbonne ou d'Oxford réunies, vient d'un seul coup dénoncer l'aspect illusoire d'un tel artifice, en enlevant la pièce maîtresse du puzzle : l'homme. Car, en dernière instance, c'est bien cela la leçon ultime du désert : lorsqu'il n'y a plus de maître pour professer l'enseignement auquel servaient les livres, ni d'élèves pour écouter, ré-interpréter et s'appropriier les connaissances qu'ils contiennent, ni de lecteur pour méditer sur leur contenu, les livres ne servent plus à rien.

Un livre sans lecteur n'est plus un livre. Mais il y a pire: la montée inexorable du sable à Chinguetti, qui chasse les derniers habitants, montre elle-même que la présence de l'homme sur cette terre est un accident, un phénomène éphémère et inessentiel.

Pour se rassurer, les humains sont prêts à reconnaître que les civilisations sont mortelles; encore espèrent-ils, malgré tout, que l'espèce, et à travers elle la grandiose histoire de l'humanité, perdure sous de multiples forme. Or, le désert

est là pour rappeler cette terrible évidence : dans un tel paysage, rien n'est moins naturel qu'un homme. L'être humain ne parvient à se maintenir en vie, que parce qu'il se bat et se dresse d'une manière parfaitement contre-naturelle face à l'ordre du cosmos.

Seules, deux formes de vie semblent légitimes sous ce climat extrême, qui rappelle les premiers jours de la Création: ce qui est perpétuellement mobile, à l'image de la force mouvante du vent et du sable; et, à l'opposé, ce qui est extrêmement tenace et pugnace, symbolisé par les racines que les arbustes épineux plantent solidement dans un sol pourtant friable, pour s'arrimer et survivre coûte que coûte.

La silhouette lourde et pataude de l'homme qui chemine tête baissée, sur son chameau ou en 4 x 4, en zigzaguant entre les rochers, y apparaît comme quelque chose d'absurde et de profondément inadaptée, tout comme l'est d'ailleurs l'avancée du navire qui louvoie sur les vagues d'un océan trop grand pour lui. Dans le désert comme sur l'Océan, l'homme peut bien se battre: il est, de toutes les façons, perdant d'avance, condamné à disparaître.

Telle est la dure leçon de Chinguetti : les manuscrits renvoient à l'inanité de l'écriture, non seulement par obsolescence de l'auteur, par manque de lecteur, par vieillissement du contenu, mais plus profondément encore, en rappelant que toutes les créations des hommes, et l'homme lui-même, sont des phénomènes artificiels et éphémères, qui ne comptent pas un seul instant face à la nudité aride du paysage, face au souffle du vent qui dénude toute prétention à perdurer.

Léon se rappela que, jadis, enfant, il avait voulu devenir écrivain. Il n'avait, à dire vrai, jamais cessé d'écrire ses pensées, des poèmes, des essais et de multiples textes, qu'il n'avait d'ailleurs que rarement publiés. C'est pourquoi, il se

sentait encore plus cruellement interpellé : habitué à écrire sans lecteur, les bibliothèques du désert lui enlevaient ses ultimes illusions, montrant à quel destin tragique étaient condamnés des manuscrits qui, eux, avaient eu la chance d'être célèbres en leur époque.

Vivre, écrire, pourquoi ? Mais alors, que restait-il à faire ? Prier et se convertir à Allah, le sable devenant le moyen de Rédemption, condamnant à abandonner tout orgueil et toute idée futile, comme semblait l'indiquer le manuscrit de Ibn el Seoud ?

Pourtant, en indiquant que Dieu *est* le sable, en invitant à chercher un second manuscrit portant sur les trésors de la langue qui, seule, pouvait permettre de comprendre le premier, Ibn el Seoud n'indiquait-il pas une voie de salut possible ?

Léon était sensible à cette mince lueur d'espoir, qu'il pressentait lorsqu'il se souvenait de ce qui s'était passé, la nuit précédente. N'avait-il pas eu besoin, pour renaître définitivement à lui-même, de passer par un stade où il avait accepté sereinement sa propre mort, comme une issue permettant de donner une nouvelle orientation à sa quête ?

x

Enfin, ils arrivèrent à Ouaddane.

De l'orgueilleuse capitale caravanière dont la renommée avait même éclipsé un moment celle de Chinguetti, de ses puissantes murailles de pierre, de la célèbre rue aux quarante savants et de son quartier de tripots où les damiers de jeu avaient été creusés à même les pavés pour plus de commodité, il ne restait plus que des pans de murs évidés, comme après un bombardement.

Seules, les portes massives, découpées dans des troncs d'acacias épais comme on n'en voyait plus de nos jours,

avaient résisté et se tenaient encore droites, défendant de manière dérisoire l'entrée dans des bâtiments écroulés.

Ville morte, ville fantôme à l'image des quelques manuscrits qu'un professeur tentait de rassembler dans son école-musée. Ouaddane racontait elle aussi, à sa manière, l'inanité de la présence humaine ici-bas. L'instituteur au visage émacié luttait pourtant de toutes ses forces pour préserver l'existence des ouvrages qu'on lui avait confiés. Symbole de sa lutte dérisoire contre l'œuvre du temps, il avait installé sous son bureau un seau d'eau en plastique, rempli à ras bord, afin de se rapprocher le plus possible du degré d'hydrométrie idéale.

Léon ne lui fit pas part de ses doutes, les écarts de température qui n'allaient pas manquer de se produire dès qu'il serait sorti risquant d'être plus dommageables pour les vieux parchemins, qu'une sécheresse constante. Il ne lui communiqua pas plus ses interrogations quant à l'utilité profonde d'une telle entreprise de sauvegarde des manuscrits. Ne valait-il pas mieux les laisser vivre et mourir de leur belle mort, en étant au moins manipulés, et parfois lus par des experts de passage, plutôt que de les transformer en fossiles de musée intouchables, jusqu'à leur improbable transfert sur des microfilms ? Et plutôt que de vouloir les sauver tous, ne serait-il pas préférable d'en établir un catalogue raisonné, afin de séparer les manuscrits vraiment rares et importants, dignes d'être sauvés, des innombrables copies et gloses officielles du Coran qui n'apportaient rien ?

L'homme semblait tellement passionné par son projet que, pas un seul instant, Léon ne l'interrompit. Il se plia de bonne volonté au rituel cérémonial des trois thés, dont le premier est amer comme la vie, le second fort comme l'amour, et le troisième suave comme la mort. Ce n'est qu'après avoir ainsi donné tous les signes de politesse et

de civilité nécessaires, qu'il aborda prudemment le sujet qui l'intéressait.

« On m'a raconté, à Chinguetti, l'histoire du manuscrit d'Ibn el Seoud portant sur le Traité mystique du désert. Il paraît qu'une autre partie de son œuvre, portant sur la grammaire et la linguistique, se trouve à Ouaddane, et qu'elle livre une clef de compréhension pour son premier ouvrage. J'imagine que, vue votre érudition et votre passion pour ces ouvrages anciens, vous en avez également entendu parler...»

L'homme se contenta de sourire, d'un air étrangement heureux. Il attendait, depuis des années, la personne qui viendrait enfin s'enquérir d'un tel ouvrage. C'était en effet la preuve que la quête suscitée par ce livre depuis sa rédaction, continuait à se transmettre à travers les siècles.

"Un tel ouvrage existe bien. Mais je doute qu'il te soit d'une quelconque utilité. Car des parties entières de texte ont disparu, et le sens des mots qui demeure est tellement abscons, que j'avoue moi-même ne pas en saisir la signification profonde."

Il lui fallut insister, avec une persévérance qu'il s'efforça de ne jamais laisser apparaître comme de l'arrogance, pour que l'instituteur daigne aller chercher l'ouvrage dans sa bibliothèque. Il le tendit à Léon sans un mot, l'œil narquois, comme pour évaluer les réactions de l'homme blanc. Il fut surpris de voir ce dernier passer le reste de la journée à déchiffrer le vieux manuscrit, sans demander d'aide.

Sur la page de garde, une phrase sibylline lui confirma qu'il était dans la bonne voie. "Ce texte, écrit avec l'aide et sous le guide du Très Miséricordieux Allah, a la modeste prétention de transmettre les règles de la langue écrite, laquelle, infinie et souple comme le sable du désert, en partage les mêmes secrets." D'emblée, et malgré le ton plein d'une humilité feinte qu'il empruntait, l'auteur

affirmait ainsi un lien étroit entre la mystique du sable, et celle de l'écriture!

Le passage qui l'intéressait était caché au début de la deuxième moitié du livre, faisant la jonction entre ce que nous appellerions de nos jours les règles de grammaire proprement dites, et les principes de constitution de la syntaxe. Il était composé de trois vers inachevés et énigmatiques:

"L'esprit du vent,  
La parole du sable,  
L'écriture du..."

Malheureusement, le reste de la phrase avait disparu, et le bas de la page avait été rongé par les termites.

Léon ne voulut pas s'avouer vaincu pour autant. Mû par une inspiration soudaine, il déclara, en reposant le livre entre les mains du professeur : "J'ai trouvé ce que je cherchais, mais effectivement une partie capitale du texte manque pour la compréhension de l'ensemble. Vous aviez raison, je dois avouer mon impuissance. Mais dussé-je y passer le reste de ma vie ici, je trouverai ! Forcément, je rencontrerai quelqu'un qui saura m'aider. "

Le jeune professeur le dévisagea attentivement. Le fait qu'il ait fait preuve d'humilité et de persévérance lui plut. C'était un signe suffisant pour prouver qu'il était un candidat légitime. Toutefois, même si sa décision était déjà prise, il ne voulut rien en laisser paraître.

"Tu as raison, nombreux sont ceux qui, à travers les siècles, ont trébuché comme toi sur cet obstacle, et sont néanmoins parvenus à le vaincre en trouvant la bonne personne. Courage, et bonne chance !"

Comme il faisait mine de se lever et de replier ses affaires pour partir, Léon l'apostropha, en s'accrochant à lui comme à une bouée de secours.

"Mais toi, qui connais les textes et leurs innombrables secrets, tu dois pouvoir m'aider à compléter ces vers, et à comprendre leur sens ! Je t'en prie, accepte de guider mes pas vers la connaissance !"

L'homme sourit, faisant mine d'hésiter.

« Je veux bien tenter de t'apporter mon humble soutien. Mais je ne sais pas si je te serai d'une quelconque utilité, car le savoir ultime ne se transmet pas: il se trouve en soi ».

Passant d'un sujet à l'autre, d'une manière apparemment anodine, il continua:

« Demain, je dois aller dans le désert, au-delà de la limite où s'étendait, jadis, l'antique ville. Veux-tu m'accompagner dans mon excursion ? "

Léon acquiesça. L'homme se releva, l'invita à sortir, puis referma derrière lui la petite porte du musée qu'il avait construit de ses propres mains. Il lui donna rendez-vous pour le lendemain, au lever du soleil.

## CHAPITRE 5 : L'ECRITURE DES DUNES

Lorsque les vents de sable soufflent et que la brume de poussière recouvre le désert, le lever du soleil ressemble à une soirée de pleine lune. Dans une atmosphère douce, encore nimbée par la fraîcheur de la nuit, un disque argenté et pâle apparaît à l'horizon, insuffisant toutefois pour apporter encore la lumière diurne.

C'est par une telle matinée qu'ils se mirent en route, à pied, laissant derrière eux les ruines grises et fantomatiques de Ouaddane. Bientôt, Léon perdit le sens de l'orientation. Il ne savait plus où il était, tantôt s'enfonçant dans le sable, tantôt s'écorchant les pieds sur le sol rocailleux, avant de se retrouver face à une nouvelle colline à escalader. Bientôt, il n'y eut plus, autour de lui, que des dunes inhospitalières et hostiles. Sans la présence de son guide, il aurait été incapable de dire où se trouvait le nord du sud, l'est de l'ouest, et peut-être même, le ciel de la terre, se dit-il soudain, tant le désert fait perdre ses repères aux personnes non averties.

L'instituteur qui, jusque là n'avait pas prononcé une seule parole, se retourna vers lui et, l'agrippant brutalement des deux mains, lui dit :

« Alors, que vois-tu maintenant ? »

Interloqué, Léon répondit : "du sable!"

- « Et encore » ?

- « Du sable, du sable, et encore du sable, il n'y a que du sable ! » maugréa Léon, à bout de patience et de fatigue.

- « Imbécile, tu ne vois donc pas que le Vent est l'Esprit d'Allah, qui souffle sur la peau nue de la Terre, ramenée à sa pureté originelle ? »

Léon ne répondit d'abord rien. Puis, lentement, faisant un effort sur lui-même pour conserver son calme, il murmura :

« Je sais, pour l'avoir lu, que le sable est l'image de ce qui échappe à l'humain, et à quoi il retournera ultimement comme poussière. C'est pour cela qu'il peut être considéré comme la manifestation même de la transcendance. D'autant que, toujours mobile et infiniment changeant, il appartient à un autre ordre que celui de la vie humaine, étroitement limitée dans le temps et l'espace, au sein d'un corps et d'une forme bornée...

« Tout cela, je viens de me souvenir l'avoir vu effectivement écrit, dans le premier manuscrit d' Ibn el Seoud. Mais je ne vois pas en quoi cela peut m'aider dans ma quête. Tu me montres des choses que je sais déjà... »

x

Le professeur au visage émacié sourit de manière énigmatique. Passant de l'emportement à la douceur, il murmura, avec une nuance d'ironie dans la voix :

« Au royaume des aveugles, les borgnes sont donc rois ! Tout, autour de nous, dans ce désert, te livre la solution, complète les vers qui te manquent. Mais comme tous les Occidentaux, tu as désappris à voir ce qui t'entoure: tu ne sais que lire et être encombré par tes connaissances, qui sont devenues un écran entre le monde et toi. »

« Abandonne tes réminiscences et tes déductions rationnelles, avance, regarde autour de toi, jusqu'à voir, enfin, quelque chose ! »

Obéissant à l'injonction, Léon se remit en route. Malgré les efforts qu'il fit pour engager la conversation, son guide s'était muré dans le silence, traçant le chemin sans jeter un regard en arrière.

Ensemble, ils traversèrent à nouveau un ensemble de dunes aux camaïeux d'ocres contrastant avec la patine des

grès sombres, leurs grains de sable étant si fins qu'ils se faufilaient dans les vêtements, glissaient sur la peau comme un ruisseau d'eau, sans jamais coller. Ils en longèrent qui s'étiraient langoureusement tout en longueur, d'autres resserrées les unes contre les autres en forme de croissants imbriqués, tantôt s'enfonçant dans leur ventre mou en contrebas, tantôt marchant en équilibre sur leur dos ou arête, découvrant leur infinie variété.

Enfin, ils s'arrêtèrent dans un creux protégé du vent, un endroit où le sable, plus dur et plus gras, était parsemé de cailloux aplatis à l'allure lunaire. Un arbuste en avait profité pour s'y arrimer, étendant tout autour de lui ses branches épineuses et stériles, comme des défenses contre d'improbables dangers.

x

- « Maintenant que tu es arrivé à destination, que vois-tu, à part le vent et les dunes ? »

- « Des rochers, des amas de cailloux à demi enterrés... »

- « Et que disent ils ? »

- « Rien... Ou plutôt... ils contrastent avec l'écoulement et le bavardage perpétuel du sable autour d'eux. Comme si... comme si le fleuve ininterrompu de la vie, les flux de paroles, le flot et le ressac incessant des pensées intérieures, brusquement s'arrêtait, se figeait, se concrétisait et se solidifiait en ces bouts usés de rochers... oui, ils ressemblent à des idées qui auraient pris chair, et qui auraient été patinées par le temps... »

- « Va plus loin, continue... » l'encouragea l'homme, accroupi à même le sable.

- « Oui, c'est cela... » continua Léon en laissant ses réflexions divaguer au gré du paysage qui l'entourait.

« ... Si le vent est le souffle de l'esprit, et le sable mouvant le flot mental des pensées qui s'écoulent, les cailloux

seraient alors comme des mots, des phonèmes ou sons primordiaux qui arrêtent le cours des choses... Ils délimiteraient le contour d' une écriture invisible qui, dans le sable tracerait un autre langage que celui de la parole orale !... Mais que disent-ils, comment s'agencent-ils ensemble ? Je ne possède pas leur syntaxe ! »

Cherchant à relier les rochers entre eux pour en dégager un improbable sens, Léon se heurtait à l'opacité d'un système de signes qui lui échappait, et qui, peut-être n'existait que dans son imagination.

x

Lorsqu'il lui adressa à nouveau la parole pour l'aider, il sembla à Léon que son guide s'était soudain transformé en un vieil homme -le même que celui qui l'avait mené, à travers les ruines de Chinguetti, jusque sous la bhata.

- « Tu es sur la bonne voie, mais il te manque encore deux éléments essentiels. L'esprit du vent, le souffle de la parole, les cailloux des mots, ne suffisent pas pour comprendre le langage du désert. Concentre toi sur ce qui t'entourne : dans ce milieu aride et hostile, rien n'est inutile. Il est un élément dont tu n'as pas encore parlé, que tu as oublié de replacer dans le puzzle, et qui pourtant te permettra d'en comprendre le sens.... »

Hésitant, élaborant sa pensée en même temps qu'il scrutait le paysage, Léon reprit:

« Je n'ai pas encore parlé des arbustes d'épineux, qui s'accrochent partout, et qu'on a tendance à oublier, tant ils ont l'air stériles et vains.. Pourtant, ils représentent une forme de vie... La végétation, les touffes d'herbe, les épines d'acacia, tout cela, ce sont les fleurs du désert, éphémères, qui illuminent l'horizon, donnent sens au paysage, permettent aux humains et aux autres espèces vivantes de s'orienter. Economisant l'eau, s'accrochant à la terre, étendant leurs branches, ils viennent rythmer et

animer l'espace, en l'organisant autour d'eux. Par leurs multiples nœuds et ramifications, ils font ainsi éclore un sens, là où il n'y avait, auparavant, qu'éléments disparates... »

Il se tut un long moment, contemplant d'une nouvelle manière les paysages que, pour la première fois, il apprenait à "voir", à la manière des nomades. Tout se mit, soudain, à lui parler : cet amas rocailleux prenait sens par rapport à l'acacia qui avait profité de son assise pour pousser; les dunes elles-mêmes, dans leur orientation parallèle, pointaient le doigt vers une direction, disaient le cours du vent et des nuages, et donc aussi la façon de s'en protéger. La couleur et la densité plus ou moins opaque du sable, qui laissait ou non apparaître par endroits le sol rocailleux, représentaient un autre moyen de deviner les passes permettant de sortir du monde Blanc du sable, pour rejoindre l'univers plus sombre des plateaux rocailleux.

Non seulement le désert parlait de lui-même, mais les Maures, ces fils des nuages comme ils s'appelaient entre eux, y juxtaposaient leur propre système de signe. Ainsi, quelques cailloux posés de manière horizontale au dessus d'un petit monticule de sable, indiquaient-ils la limite de la piste et la direction à prendre, d'autres amoncellements prévenant de la proximité d'un point d'eau. Des pierres simplement entassées les unes sur les autres, en longueur, témoignaient d'une tombe et d'un corps rendu à sa terre natale, un caillou dressé à son sommet permettant de savoir qu'il s'agissait d'un guerrier valeureux tué au combat, et qui avait rejoint le ciel grâce à sa bravoure.

D'hostile et muet qu'il était quelques instants auparavant, le désert s'était soudain transformé en un système de signes kabbalistiques extrêmement complexe et riche, qui ne cessait de parler, et de se transformer simultanément...

Parce qu'il avait enfin réussi à « voir » ce qui l'entourait, son guide accepta enfin de lui parler plus en détail de la sagesse des nomades du désert.

En le regardant, Léon comprit la raison de la métamorphose à laquelle il avait assisté quelque temps auparavant, lorsqu'il avait eu l'impression de se trouver soudain face à un vieillard: il ne faisait plus face à un petit instituteur malingre, mais à un Ancêtre, un homme à travers lequel parlaient plusieurs générations.

- « Maintenant, tu peux peut-être comprendre en partie le message d'Ibn el Seoud, et surtout, pourquoi il divisa son œuvre, à l'image de la Création, en deux volumes aussi distincts. L'esprit qui souffle et anime le vent invisible des pensées, est ce que nous appelons le Pays blanc, le Trâb-el-kahle. Blanc, comme la lumière pure et cristalline d'Allah, comme le soleil aveuglant lorsque tu le regardes en face, comme l'esprit immatériel du sable. De ce premier pays, parle le premier manuscrit de Chinguetti.

« Mais il existe aussi un autre univers, le Trâb-el-beyda, qui peut se traduire par « Monde noir », du fait de la couleur du grès patiné par le temps. Il est composé de toutes ces falaises qui barrent l'horizon, ultimes vestiges d'antiques montagnes parties à la conquête du ciel, mais aussi de ces rochers et rocailles qui parsèment le désert, jetés comme autant de repères et de formes concrètes, afin de servir de signe.

Contrairement au plan lisse du sable qui s'écoule avec une fluidité parfaite, les éléments de ce monde ne sont jamais parfaits: ils sont marqués par des cassures, les failles y sont nombreuses, intervenant comme autant de coupures ayant la forme, tantôt de fentes d'un sexe féminin ouvrant le passage vers un monde mystérieux, tantôt de blessures faisant saigner le territoire. Chaque forme rocheuse est en effet dénommée, dans notre terminologie, par comparaison avec des parties d'animaux, la plupart du

temps le chameau, peuplant ainsi le vide apparent du désert, d'un bestiaire et d'un système de signe à la variété quasi infinie.

C'est ton pays, la contrée du langage et du sens, auquel Ibn el Seoud a consacré son deuxième ouvrage. Car une signification n'est pas autre chose que cela : la coupure du plan lisse des choses, leur plissement pour y faire des nœuds et des ramifications, l'indication d'un centre et d'une direction vers laquelle regarder... »

x

Son guide se tut, et dans le silence qui s'en suivit, Léon eut brusquement la révélation de ce qu'il était venu chercher.

L'écriture et son encre sombre avaient toujours représenté pour lui, ce Pays Noir dont les Maures parlent en terme imagé, avec ses pics à l'idéal inaccessible, ses rocs aiguisés où il se blessait si souvent, ses failles de sens qui le plongeaient soudain dans l'embarras, et surtout, cette terrible érosion des mots qui donne l'impression de devoir se servir d'un vieux langage, usé et patiné par le temps, vieilli et devenu impuissant à dire le sens.

Oui, se dit-il, les mots sont des blocs rocailleux, lourds et incommodes, qui forment un carcan de matière dans lequel l'esprit, obligé de s'incarner, étouffe. Ils constituent, paradoxalement, à la fois une prison et une illusion, ainsi que la preuve de l'absence de liberté de l'esprit humain, condamné à se figer dès qu'il s'exprime.

Mais en même temps, il le comprenait mieux maintenant, ils représentent un espoir, une manière inespérée de saisir l'Esprit du Monde Blanc, de l'orienter vers une forme précise, de le forcer à s'incarner dans la page vierge du sable.

Le monde de l'écriture n'est finalement ni vain, ni même peut-être dépendant des humains: il permet à l'esprit, qui se dit, déjà, ailleurs et autrement, dans le cri des animaux

comme dans les sculptures des dunes sous vent, de s'exprimer et de se réfracter, aussi, à travers les prismes de cet étrange matériau qu'est le langage.

Tel était d'ailleurs, à l'origine, l'essence du langage poétique chez les présocratiques: se mettre au diapason du cosmos, fût-ce au prix d'un logos héraclitéen heurté, seul à même capable de saisir le rythme contradictoire de la vie...

x

"Il te manque encore un élément dans le puzzle... quelque chose qui est pourtant sous tes yeux depuis le début..."

Léon sursauta en entendant la voix douce de l'instituteur. Plongé dans ses pensées, il avait totalement oublié sa présence.

"Le sel bien entendu! Cette fine croûte blanche qui, par endroit, recouvre les pierres et s'étend sur le sable, vestige des dernières glaciations et du temps où le Sahara fut verdoyant... »

C'était, jadis, une denrée si rare, si précieuse pour conserver les aliments, qu'on le transportait par caravanes entières à travers l'Afrique, solidifié sous forme de lingots. Les lettrés de Chinguetti n'hésitaient pas à l'échanger contre des manuscrits: ne constitue-t-il pas le symbole même du grand Oeuvre? Précieusement recueilli pour les effluves marines qu'il conservait encore, séché et longuement purifié au soleil jusqu'à sa transmutation ultime en or blanc, il représentait pour eux la quintessence et le piquant de l'esprit, saisi dans sa forme matérielle.

Même aujourd'hui, sous sa forme brute et non travaillée, il indique encore l'idéal auquel doit tendre toute écriture authentique: s'abreuver au désir fou de pureté, opérer une réduction alchimique sur les mots, afin de débarrasser le langage de ses scories quotidiennes et de lui faire atteindre

la quintessence de l'expression parfaite. Jusqu'à atteindre, enfin, le rêve d'une expression aussi fluide que ces grains blancs qui coulent entre les doigts.

Car écrire, c'est se battre avec l'épaisseur des mots, habiter le Monde noir des sons et du sens, se coltiner jour et nuit avec un langage opaque et mal dégrossi, pour le forcer à se mettre à l'écoute du Monde blanc du sable. Cela ne peut se faire qu'en extrayant le sel précieux caché dans la gangue des mots, en le transmutant sur le plan lisse d'une page sablée, afin de laisser enfin la parole libre et fluide prendre son envol, et s'en aller vers les dunes!

L'écriture atteint enfin son but, retrouvant alors sa demeure originelle, lorsqu'elle parvient à faire entendre le silence, en ouvrant à l'ultime contemplation muette du monde. ..

x

Pendant que Léon poursuivait sa méditation, son guide avait tracé dans le sable les figures des différents éléments qu'ils avaient rencontré. Au centre, il avait figuré le Monde Blanc par une mer de sable, entourée des deux côtés par les falaises du Monde Noir. A la jonction des deux mondes, il avait posé deux cailloux, quelques épines d'acacia, les recouvrant d'une fine poussière argentée.

Il laissa son élève s'imprégner de cette figure géométrique qui, telle un mandala, résumait son enseignement.

Sans un mot, il effaça ensuite le dessin, pour y substituer l'inscription du poème d'Ibn el Saoud, complétant les vers manquant:

"Le vent insuffle l'esprit  
dans le sable mouvant des pensées ;  
Ainsi vivent les dunes du pays de l'or blanc,  
un fleuve perpétuellement renouvelé.

...

Pierres et rocs arrêtent les sons,  
et donnent corps aux lettres ;  
Mais seule la végétation qui s'accroche à la vie,  
fait fleurir le sens.

...

Les croûtes de sel  
Rappellent au langage  
Sa mort prochaine  
Pour rejoindre son origine."

Tous deux se turent et demeurèrent immobiles,  
contemplant en silence le poème qui, sous l'effet du vent,  
s'effaçait lentement.

Enfin, lorsque le soleil commença à décliner avec  
l'horizon, l'homme se leva.

Léon le suivit sur le chemin du retour à Ouaddane.

## Chapitre 7 : Le retour

Le lendemain matin, Léon se rendit, à la première heure, dans le petit bâtiment qui servait à l'homme autant d'école que de musée et de lieu de conservation pour ses précieux manuscrits. A peine les salutations faites, et avant même de le laisser finir la cérémonie du thé, il l'interpella.

« Je n'ai pas pu dormir à cause de cette histoire du Monde blanc. Plus j'y réfléchissais, plus j'étais obligé d'écarter les interprétations mystiques qui me semblaient, hier, aller de soi. Non, le Monde blanc n'est pas celui d'Allah, il ne faut pas non plus le confondre avec un pur esprit spirituel qui existerait au-delà de nous, de toute éternité. J'ai tremblé en pensant que, peut-être, Ibn el Saoud était parvenu à la même conclusion. Me suis-je trompé ? Et qu'est donc ce Monde blanc, s'il n'est pas celui de la pure lumière divine? »

L'instituteur avait à nouveau l'air grave. Malgré tout, il sourit en entendant les paroles de Léon.

"Je ne t'aurais jamais cru avoir l'esprit aussi vif. Habituellement, les chercheurs obnubilés par les manuscrits d'Ibn el Saoud s'en tiennent au sens littéral de ses formules, et ne vont pas chercher plus loin. Ils oublient effectivement que cet auteur était très mal considéré à son époque. Certains biographes laissent entendre que, malgré sa renommée, la publication de ses œuvres fut plusieurs fois interdite, et lui-même poursuivi comme infidèle. Mais où est la vérité? Je ne suis qu'un modeste gardien de musée... »

Après ce long préliminaire destiné à le protéger contre une accusation éventuelle d'hérésie ou de blasphème, l'homme continua:

« La tentation est grande d'interpréter l'œuvre d'Ibn el Seoud en ce sens radicalement athée et panthéiste que tu

pressens. Outre l'aura sulfureuse qu'il a toujours eue pour les tenants d'un islam orthodoxe ne supportant pas de voir Dieu incarné dans un ouvrage de grammaire et de linguistique, il faut bien reconnaître que, si on supprime les références de l'avant-propos à Allah, ce dernier apparaît comme une hypothèse inutile, maintenue pour de pures raisons de convenance.

« Son Monde blanc du flux perpétuellement changeant de la vie, ainsi que son Monde noir de la matière et de l'écriture, se suffisent à eux-mêmes pour décrire notre univers. Un peu à la manière dont, d'ailleurs, un de vos philosophes, hérétique lui aussi, Spinoza, si je me souviens bien, avait tellement bien réconcilié les sphères de l'Esprit et de la Matière, qu'il ne subsistait finalement plus pour lui qu'"une seule et unique substance absolue", le divin se résorbant totalement dans le monde qui l'exprime.

Se reprenant, l'homme chercha à mettre fin à l'entretien, tout en livrant un ultime message à Léon:

« En ce cas, si tu as raison, mon ami, nous serions en présence d'une pensée en apparence dualiste posant l'existence de deux principes opposés comme chez les gnostiques, mais fondamentalement panthéiste, chantant la beauté sacrée du monde, qui se révèle à la fois « un et non un » grâce au langage poétique. On pourrait même être tenté d'aller plus loin, y voir une vision à la limite athée et an-humaine de la vie, le jeu du monde en perpétuel renouvellement se produisant gratuitement et sans raison, ni divine ni humaine...

« Mais est-ce vraiment ce qu'il a voulu dire ? Et, au fond, est-il réellement important de le savoir ? Ne vaut-il pas mieux laisser la question de l'interprétation ouverte, ami ? »

L'homme avait ouvert la porte pour mettre fin à l'entretien. Il serra longuement la main de Léon, lui donnant une accolade fraternelle et lui souhaitant bonne fortune. C'était une formule d'adieu définitif.

Léon répondit à l'accolade de la même manière, et sortit rejoindre les rues fantomatiques de Ouaddane.

Alors qu'il se dirigeait vers le plateau où les derniers habitants tentaient de bâtir une nouvelle ville, il vit un jeune garçon sortir en courant de la petite bâtisse rectangulaire qui servait de poste locale.

« Monsieur, Monsieur, un télégramme est arrivé pour vous ! »

Interloqué, Léon se demanda si c'était bien à lui que le garçon s'adressait ainsi. Mais il n'y avait pas de doute à avoir: sur le papier plié en deux, transmis de Nouakchott à Chinguetti puis Ouaddane comme en témoignaient les tampons officiels successivement imprimés, une écriture hâtive et malhabile avait écrit ces quelques mots : "Tante Lucie décédée, rentrer d'urgence".

Il resta un long moment immobile, accusant le coup, avant de repartir, lentement, le dos voûté et les yeux emplis de larmes. Même si elle n'était plus réellement consciente de ce qui l'entourait, il s'en voulait de n'avoir pas été là. Il n'avait pu assister à ses derniers instants, ni l'accompagner dans cette ultime épreuve.

Un instant, deux images se surimposèrent douloureusement dans son esprit : celle du corps de sa tante, déserté par l'esprit, devenu quasi-squelettique à la fin de sa vie, et celle des vieux manuscrits à la peau desséchée qu'il était venu chercher, d'où l'encre s'effaçait doucement, en retournant aussi à la poussière.

Il s'en voulut d'un tel rapprochement, se reprochant d'avoir accordé plus d'importance à des ouvrages en décrépitude, qu'à la fin de vie de sa pauvre tante.

Et pourtant, n'était-ce pas là, le rappel cruel qu'il n'y a pas de Dieu et que tout retourne inéluctablement à la mort, au royaume blanc du sable ?

Il fallut du temps à Léon pour comprendre que la concomitance des deux événements pouvait cacher un autre sens.

Entre deux taxis-brousse, et en attendant le prochain véhicule qui le ramènerait à la capitale, il profitait de quelques heures de repos, les pieds dans l'eau claire de l'oasis de Tinguit.

Il venait de se baigner dans la petite mare qui permet aux voyageurs de passage de se rafraîchir des fatigues du voyage, en se délestant du poids du sable incrusté dans le moindre recoin de leurs vêtements. Et là, soudain, comme lorsqu'il avait été à demi enseveli sous le fleuve de sable de Chinguetti jusqu'à entendre enfin le souffle vital gronder en lui, il se sentit à nouveau submergé par une soif de vivre, par une vague de joie indicible, qui submergea le vieux fond de tristesse de son âme. Comme si une percée de lumière, une vague de sable et de soleil venue du Monde blanc, venait recouvrir brusquement le Monde noir des soucis et de la mort.

Peut-être avait-il fallu que s'éteigne, quelque part, l'ultime flamme d'une vie vacillante, pour permettre, à des milliers de kilomètres de là, en plein désert saharien, l'éveil d'une nouvelle lumière...

x

Sur la route asphaltée de Nouakchott, Léon savait qu'en s'en retournant chez lui, il ne serait plus vraiment le même que par le passé. Même si, apparemment, pour les gens qui viendraient le chercher à l'aéroport, rien ne semblerait changé.

Exactement comme ce paysage qu'il voyait défiler sous ses yeux : à l'aller, il avait juste remarqué, intellectuellement, l'étrange équilibre et harmonie qui existait entre la vie des arbustes, l'avancée du sable, et la présence des rochers parsemés le long de la route. Désormais, au retour, il

voyait défiler le même paysage. Mais il avait appris, depuis, à *voir*, à en décrypter le sens, à être sensible à chacune de ses nuances, à ce langage poétique du monde en train de se faire et de se défaire sous ses yeux.

Le désert pouvait refermer la dernière page blanche du livre qu'il était venu chercher : le souffle d'Ibn el Saoud avait été transmis, et n'avait plus besoin du manuscrit pour perpétuer la chaîne...

## Annexe

Les quelques vers que Léon parvint à lire, dans le premier manuscrit d' Iibn-el-Saoud trouvé sous les sables de Chinguetti, étaient les suivants:

"Dieu habite le sable  
Libre et perpétuellement changeant,  
Se déplaçant comme les dunes,  
En nomade qui n'a besoin de rien."  
(La mystique du désert, Tome 1, Chinguetti)

**LA MORT RECONCILIEE**  
**(Trouville)**

Pourquoi avait-elle choisi Trouville plutôt qu'un autre lieu de destination, elle n'en savait rien. Elle se souvenait juste d'avoir débarqué du petit train omnibus qui se traînait à travers la campagne normande depuis Lisieux, avec uniquement une petite valise à la main. Fraîchement élue « meilleure ouvrière de France », distinguée au Michelin en devenant l'une des premières femmes à entrer dans les pages du célèbre guide, reconnue comme l'une des meilleures cuisinières du pays, elle avait surpris tout le monde lorsqu'elle avait décidé de quitter la capitale où la gloire et la reconnaissance sociale l'attendaient.

A y repenser maintenant, elle se dit que l'euphonie du mot l'avait probablement attirée. Pendant le trajet, elle n'avait cessé, comme les enfants, de chanter intérieurement, lèvres serrées, en répétant inlassablement ce mot, jusqu'à ce qu'il perde tout sens, jusqu'à ce qu'elle se noie en lui : Trouville, trou-ville, trou-ville...

Trouville, ou la polysémie mystérieuse du trou, qu'on peut répéter inlassablement, sans jamais y tomber, ni se lasser... Dans les premiers temps elle avait remarqué, avec un sourire amusé, que ceux qui séjournent en cette station balnéaire, la plus proche de Paris, évitent soigneusement de s'attarder sur son nom. Ils prononcent rapidement la première syllabe, comme si elle comportait quelque honteux secret, allongeant d'autant plus l'accent sur le mot « ville », donnant au mot un petit accent snob qui a le malheur de le rapprocher inévitablement de sa sœur mondaine, Deauville.

Deauville, la ville d'eau, qui n'a plus que des larmes pour pleurer son déclin, se dit-elle amèrement. Avec sa jet set fatiguée, son étalage de luxe de pacotille, son champ de course toujours noyé sous la pluie, ses cheiks impuissants qui déversent leurs liasses de billets pour recréer le semblant de cour auquel ils sont habitués, ses arrivistes de tout poils qui se bousculent et se disputent les invitations pour la dernière soirée « à laquelle il faut être », ses snobs et ses casinos maffieux qui régissent dans l'ombre la politique locale, –

Deauville était redevenu aussi faux et superficiel que le second Empire qui l'avait vu naître. Elle avait perdu son âme en se transformant en vitrine du faux luxe, en annexe des beaux quartiers.

Elle avait vu défiler dans son établissement les célébrités de Deauville, qui franchissaient la rivière de la Touque pour venir s'encannailler dans son établissement. Comme tous les gens du beau monde, ils lui avaient semblé au début sympathiques, la tutoyant et la traitant comme l'une des leurs, lui abandonnant négligemment des pourboires royaux, pour profiter un moment de sa célébrité et pouvoir dire qu'ils avaient dîné à sa table. Et puis, dès qu'elle avait connu des problèmes, ils s'étaient évanouis dans la nature, comme une nuée de corbeaux effrayés à l'idée de pouvoir être contaminés par de mauvais présages.

Elle n'en avait même pas gardé de rancune. Elle s'était plutôt sentie libérée, et avait d'autant plus apprécié son havre de paix, sur l'autre rive. Pour ne pas avoir cédé aux sirènes de l'apparat et de la facilité, Trouville avait en effet réussi à demeurer elle-même. Pouvait-il en être autrement, lorsqu'on porte un tel nom ? Les guides officiels qu'elle avait lu avaient voulu expliquer ce dernier par la référence au lointain dieu viking Thor de la guerre et de la foudre. Comme si l'ouverture sémantique qu'elle porte en ses germes, faisait peur : comment revendiquer la ville du trou, ou même le trou de la ville ?

Pourtant, se dit-elle, il suffit de vivre à Trouville pour comprendre comme la cité porte bien son nom ; de penser à cette foule de citadins qui vient le week-end de Rouen ou de Paris, qui prend le train ou la voiture, et qui fonce, toujours plus loin, toujours plus vite, vers sa destination. Le ruban de bitume, la bretelle d'autoroute, vite la voie express, les multiples carrefours qui arrivent à peine à freiner le flot continu, le pont, et puis les quais, tout droit.

Jusqu'à buter sur la mer. La ville s'arrête, littéralement, sur un trou : devant, plus rien, juste cette étendue d'eau, à l'infini ; et

la plage qui se dérobe sans fin sous vos pieds avec la marée descendante, et le ciel qui lève majestueusement sa cape et se déverse sur vous comme un oiseau de proie, en vous happant d'un coup d'aile, vous emportant dans les nuages en journée, ou vers les étoiles à la nuit tombée. Et les cris, et le vol incessant des mouettes, ces gardiennes jalouses du port et de la mer... Tout vous fait oublier la ville, comme gommée par magie.

Car la ville n'existe pas. Ne demeure que la fascination du trou, vide, devant soi. La mer ressemble d'autant plus à une faille béante creusée dans la ville, qu'elle est maintenue enserrée entre deux parois vaginales hideuses, bordée au loin par les cheminées et les immenses cuves de pétrole du port du Havre, et là, tout près, par les constructions de la marina bétonnée de Port Deauville. Plus que jamais, ne reste que l'échappée vers la mer...

Pourtant, à se retourner sur soi, en revenant d'une de ces longues promenades sur la grève qu'elle avait pris l'habitude de faire depuis qu'elle avait été contrainte d'arrêter toute activité professionnelle, elle avait découvert que la ville existe aussi. Mais différemment de toutes les autres agglomérations : coupée au cordon, à angle droit, là où la rivière se jette dans la mer, elle s'étend le long de ces deux perpendiculaires qui se sont bâties au dessus d'antiques carrières, sans aucun centre véritable. La colline qui lui sert de diagonale est elle même creusée par en dessous, dans ses fondations, comme un gruyère, et les petites villas de pêcheur accrochées à ses flancs, bringuebalantes, semblent menacées à tout moment de s'écrouler. Elle avait appris à aimer le sentiment évanescent de fragilité face à l'existence qui en émanait.

Maintenant qu'elle était hantée par la mort, les portes minuscules des magasins tassés les uns contre les autres dans la rue des Bains, lui apparaissaient comme des caries creusées à même les façades. Jusqu'à leur intérieur, sombre et bas de

plafond, qui lui évoquait de vieilles mâchoires édentées, parsemées de brocante en putréfaction ou de précieux objets de consommation qui attendaient piteusement de nouveaux propriétaires. Au pub Dickens, où elle aimait jadis se réfugier les soirs de solitude, c'était la marée toute entière qu'elle voyait refluer à la nuit tombante, avec ses marins pêcheurs et ses serveurs de restaurants qui venaient finir leur journée de travail au comptoir. Oui, la ville était trouée de toutes parts par la mer, exhalait ses embruns par les moindres pores de ses murs...

Le long de la plage, la proximité de la mer se faisait aussi sentir, mais d'une autre manière. Il avait probablement fallu ressentir une peur démesurée de la Manche pour secréter ces délires de maison qui peuplent le rivage, tantôt avec des façades de grand hôtel ressemblant à un paquebot aux cheminées meringuées comme le dessus d'un gâteau rococo pour le Trouville Palace, tantôt avec des maisons au style délirant qui font se côtoyer des tours moyenâgeuses avec des demeures mauresques, de solides battisses normandes avec des façades gothiques, des décorations classiques avec des arabesques kitsch de la Belle époque.

Nulla surprise à ce que l'une des plus célèbres écrivains contemporains, qui avait élu domicile dans l'un de ces vieux hôtel délabré du front de mer, y ait puisé la force de son inspiration tout en glissant insensiblement dans le délire éthylique, tant il est vrai que le trou normand, cette autre forme d'oubli, guette les nuits sombres de la cité, la plus grande partie de ses habitants y sacrifiant secrètement le soir, tous rideaux tirés...

Depuis qu'elle n'avait plus aucun espoir de rémission, elle s'était, elle aussi, mise à boire. Et elle s'était repliée dans la petite maison qu'elle avait acheté et transformé en restaurant au bout de la plage, aux Roches Noires, là où s'arrête l'empreinte des hommes et où commence une longue côte sauvage à la terre meuble, sans cesse labourée par la mer. Elle

avait été attirée, à l'époque, par ce côté aride, par cette solitude de bout du monde...

A l'époque, elle n'aurait pu imaginer, un jour, souffrir de ce retrait à l'autre extrémité de la ville. Et puis, sournoisement, le mal qui la guettait depuis des années l'avait frappée. Elle avait d'abord cru qu'il s'agissait de courbatures liées à son travail. Mais la gêne n'avait fait que s'accroître, était devenue douleur chronique. Elle souffrait de plus en plus de ses articulations. Jusqu'au terrible diagnostic émis par le médecin qu'elle s'était finalement résignée à consulter, et qui avait résonné comme une condamnation à mort : sclérose en plaque.

Elle avait bien tenté de lutter, en économisant ses efforts et n'ouvrant plus son établissement que le soir ; puis le week-end, et enfin, uniquement lorsqu'elle le pouvait. Mais le combat était trop inégal, d'autant que la clientèle s'était lassée de ses horaires imprévisibles et de trouver porte close. Inévitablement, elle avait dû accepter de fermer le restaurant.

Tant qu'elle pouvait encore marcher, elle avait profité du temps libre qui s'était imposé à elle, passant des heures à marcher sur la plage déserte. Elle avançait doucement, à pas mesurés et hésitants, jusqu'aux rochers recouverts de moules qui se découvraient à marée basse. Elle pouvait rester là des heures, avec l'impression horrible que son corps devenait aussi rigide que ces bouts de roc immobiles, se transformait progressivement en squelette. Avec le temps, elle sentait tous ses membres se durcir progressivement, ses articulations se bloquer, l'enserrant inexorablement dans un corset de plomb qui l'étouffait et l'empêchait de bouger. Bientôt, elle ne sortit plus que jusqu'à la plage, puis uniquement jusqu'au rez-de-chaussée. Avant d'être définitivement condamnée à la chaise roulante. Elle ne pouvait même plus voir la mer : uniquement le mur de sa chambre, en face d'elle.

Elle faillit devenir folle de douleur et de désespoir. Et puis, une nuit où elle avait trop bu et où elle avait demandé à un ami de lui lire un livre qui portait le titre énigmatique de « La

douleur », qu'elle n'avait jamais ouvert du temps où elle était valide, elle eut soudain la révélation. L'écriture de l'auteur se mit à couler en elle, et elle ressentit à nouveau l'écume de la mer sur son visage, et les embruns salés sur ses lèvres, et les vagues des mots irriguer ses veines. Comme une marée oubliée depuis trop longtemps, qui revenait au galop, la recouvrant de souvenirs et d'humeurs, la faisant revivre par la magie des mots.

Les derniers jours de sa vie, elle les passa, immobile, mais sereine. Elle n'avait même plus besoin qu'on lui lise un livre : les mots dansaient tous seuls en elle. Elle savait désormais que tout voyage et toute écriture sont vains, que chacun de nous possède ce précieux trésor, le langage, qui, tel une matrice universelle faisant tout naître du néant, aide à vivre, permet de recréer le monde, même quand on n'a plus rien.

La matière, le corps, n'est ultimement qu'esprit et langage. Le monde n'existe pas plus que la ville. C'était d'ailleurs l'ultime secret, l'ultime sens de ce nom de ville qui allait devenir son cimeterre...

# **EPITHATE POUR LES VIVANTS**

**(Epilogue)**

Respirer. Prendre, aspirer, saisir, retenir convulsivement.  
S'agripper.

Souffler. Expirer, cracher, expulser, vomir sa bile.  
Souffler, broyer, détruire, réduire.

N'est pas ça la vie, non. Nez pas là.

La vie est ailleurs

Où ça, la vie ?

En tout cas pas au dehors, pas dans ces lucarnes télévisuelles de Big Brother qui, au dehors, crachent leurs images hypnotiques pour mieux isoler et paralyser les volontés individuelles. Pas dans les ordinateurs qui vous relient à un monde virtuel en vous engluant en même temps dans une toile irréaliste d'immatérialité, pas dans ces carcasses de voiture à l'intérieur desquelles vous vous carapaçonnez pour mieux jouer de manière dérisoire avec la mort, pas dans ces tubes de métro qui vous avalent et vous crachent comme des zombies sur votre lieu de travail, pas dans ces autoroutes à la foule moutonnaire et bêlante de klaxons, pas dans tous ces cordons ombilicaux et électroniques, ces perfusions et ces canaux médiatiques qui vous maintiennent artificiellement dans un simulacre de vie, une fausse vie, une vie rabougrie, une vie de rien du tout –une vie d'esclave.

Où ça, la vie, ailleurs ? Aller plus loin. Billet pour Honolulu, Venise ou ailleurs. Ne sert à rien, le voyageur emporte avec lui ses relents pestilentiels. Avec lui arrivent les odeurs de kérosène et les pistes goudronnées pour arriver plus vite à destination, les shorts et chaussures de tennis Nike, les casquettes et canettes de coca, le tourisme et l'argent. Et l'avidité, l'âpreté au gain. L'occident est une maladie contagieuse. Un virus mortel, une pandémie dont la planète ne se remettra sûrement pas.

Où ça, la vie, alors ?

Heureusement, il y a les pierres. Les sites archéologiques, les lieux du passé, les civilisations disparues et les vieux livres. Eux, parlent sans mensonge. Car leurs bâtisseurs, leurs auteurs, avec leur psychologie individuelle, leurs travers humains et leurs petites vanités, ont disparu. Pas leur œuvre : les hommes sont au service des lieux, et non l'inverse. Mais même ces endroits emblématiques représentent un ailleurs illusoire, car mort depuis longtemps. Vidé de leur substance.

Mes voyages ne m'ont jamais renvoyé qu'à moi-même.

Où donc, la vie ?

Ailleurs, comme ultime espace de liberté, est devenu soi-même. A condition d'écarter la cohorte des marchands du temple qui se jettent sur ce nouveau créneau, sur ce nouveau marché, en proposant pour les uns un massage relaxant et de la sophrologie, pour les autres un directeur de conscience et un vieux pape gâteux, sans parler des religions, des intégrismes, des sectes et sous-sectes, thérapeutes de l'âme et bouchers du corps, gynécologues accoucheurs de fantasmes et obstétriciens spécialistes du vide, et tous ces gens de bonne volonté, à l'humanisme dégoulinant, qui veulent tellement *bien* s'occuper de vous et de vos malheurs !

Ailleurs, c'est vous. Oublié depuis longtemps. Recouvert d'une couche de civilisation à dépoussiérer, à purifier, à décroûter.

De l'air !

Respirer, laisser venir l'air, emplir les cavités du ventre, des poumons, le laisser monter le long de la colonne vertébrale, jusqu'au sommet du crâne.

Expirer, souffler, donner, abandonner toute volonté de préhension sur le monde, relâcher le ventre et les muscles, laisser aller l'esprit, se laisser aller —décrocher

Ailleurs, en soi.

Respirer, expirer.

Ne rien faire, il n'y a rien à faire.

Surtout ne rien faire : l'immobilité dans l'action.

Le vide

Retrouvé

Et rien d'autre

-Tout le reste est littérature

## Table des matières

Cosmogenèse (Préambule)	4
Almadama (la dame blanche de Corse)	31
Dans les ruines du temps (Crète)	51
La femme de la lagune (Venise)	66
Dans la forêt de pierre (Angkor)	82
Le manuscrit perdu (Mystique du sable, Chinguettiti)	97
La mort réconciliée (Trouville)	145
Epithate pour les vivants (Epilogue)	152